

31043

CUMHURİYET ÜNİVERSİTESİ
SOSYAL BİLİMLER ENSTİTÜSÜ
FRANSIZ DİLİ VE EDEBİYATI
ANA BİLİM DALI

LES IMAGES TURQUES DANS LES OEUVRES DE PIERRE LOTI

31043

YÜKSEK LİSANS TEZİ

Mehmet Kurt

EYLÜL-1994

SİVAS

REMERCIEMENTS

En hommage respectueux à Monsieur le Dr.Duran Nemutlu, sous la direction de qui a été élaboré l'essentiel de ce travail.

En outre je remercie Monsieur Ali Öter qui a bien voulu taper à l'ordinateur ce présent travail et ainsi que tous ceux qui m'ont prodigué des encouragements dans l'accomplissement de cette étude.

Bu tez,Cumhuriyet üniversitesi senatosunun 05.01.1984 tarihli toplantısında kabul edilen tez yazma yönergesine göre hazırlanmıştır.



Je dédie ce présent travail à mon père défunt



INTRODUCTION

L'intérêt des Occidentaux s'est porté depuis des siècles sur le Proche-Orient, auquel se rattache la Turquie.

Au XVIII^e siècle, l'exotisme commence dans la littérature française par les turqueries qui revêtent un aspect ridicule. Cet aspect évolue après Racine et Molière. Montesquieu, par les observations de deux Persans fait la critique des mœurs de l'Orient. Depuis plusieurs siècles la Turquie occupait et même de nos jours elle continue à occuper une place considérable dans les esprits des occidentaux. L'attrait de l'exotisme oriental s'intensifie au 19^e siècle. A cette époque le désir de découvrir des pays exotiques et mystérieux chez les écrivains a engendré le mot exotisme. L'exotisme est devenu alors le sujet dominant dans leurs oeuvres. Parmi ces écrivains nous pouvons citer Tavernier, Nerval, Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Gautier, Flaubert et finalement Pierre Loti dont les oeuvres constituent les matériaux de notre étude. Ces écrivains ont fait des voyages successifs en Orient et en Turquie. L'Orient exerce sur eux un charme exotique. Par leurs missions diplomatiques et leurs voyages d'études naît une nouvelle inspiration littéraire. Les écrivains cités ci-dessus ont tous éprouvé un amour particulier pour la Turquie.

Avec Pierre Loti l'exotisme turc atteint son apogée. Loti était un officier de marine. Il est venu en Turquie sur ordre, et durant ses séjours à Istanbul, pour contenter sa curiosité, il a visité toute la ville d'une rive à l'autre. Loti était voyageur par nature et par métier. Séjours dans des lieux exotiques et découvertes étaient le rêve de sa vie. La Turquie occupe une place importante dans son existence autant que son pays et la ville de Rochefort, où il est né le 14 janvier 1850. Les prédécesseurs de Loti étaient des touristes et aussi des écrivains.

Loti était le benjamin, le troisième enfant de la famille. Son père était secrétaire en chef à la mairie de Rochefort. Il avait une nature d'artiste, mais une vie besogneuse. Il était d'abord catholique, mais avant de se marier avec Nadine Texier, mère de Loti, il s'est fait protestant. Loti a fait ses premières études chez lui sous la direction de sa mère, de sa tante et de sa soeur Marie. Ses parents ne voulaient pas l'envoyer à l'école en raison de leur revenu limité. Mais plus tard, dans la limite des ressources de la famille, Loti a reçu des leçons de latin, d'anglais, et à partir de douze ans il a appris le grec. Dès son enfance, il détestait la vie monotone et sédentaire; il voulait toujours mener une vie nomade. Il n'aimait pas l'étude, ni ses maîtres, ni ses condisciples. Durant

son enfance, la côte d'Afrique, la mer des Indes, les Polynésiennes lui inspiraient des visions de ciel bleu, de soleil, des beautés naturelles etc. Le port où il habitait évoquait chez lui des images exotiques. Un jour, dans une vieille bibliothèque, il a découvert un journal de bord où il y avait des renseignements sur les mers, le soleil, les navires. Cette lecture constitue la source de ses premières images exotiques:

"Un cahier en gros papier rude d'autrefois, et je l'ouvris distraitemment... J'appris alors, avec tressaillement d'émotion, que de midi à quatre heures du soir, le 20 juin 1813, par 110 degrés de longitude et 15 degrés de latitude australe (entre les tropiques par conséquent et dans les parages du Grand Océan), il faisait beau temps belle mer, jolie brise de sud-est, qu'il y avait au ciel plusieurs nuages blancs nommés "queues de chat" et que, le long du navire, des dorades passaient." ¹

A la suite de la lecture de ce cahier, Loti a été extrêmement charmé de ce qui y était raconté. Toutes ces évocations constituent le point de départ de ses oeuvres consacrées à l'exotisme.

Ayant parlé brièvement de Loti, il nous reste maintenant à jeter un coup d'oeil sur ses oeuvres. Loti était voyageur et écrivain par nature. Dès son enfance, il a commencé à noter ses impressions dans un journal. Il se plaisait à y écrire. Ces écritures étaient pour lui des moments de refuge et de consolation. Par contre, il lisait trop peu, mais avec attention. Loti a rédigé plusieurs livres. Nous en avons compté trente-huit. Selon les sujets on peut les classer en six groupes; dont nous citerons chaque fois les principaux ouvrages.

Dans le premier groupe, nous pouvons mettre les romans et les nouvelles où l'auteur nous décrit des péripéties sentimentales et ses aventures dans les pays exotiques. Les oeuvres de ce groupe sont: *Aziyadé* daté de 1879, *Fantôme d'Orient*, de 1892, *Madame Chrysanthème*, de 1887. *Aziyadé* est composé de parties du *Journal de Loti*. Les noms des personnages ont changé: Daniel a pris le nom de Samuel, Hadidje est devenue *Aziyadé*, Loti et son ami le commandant Jousselin se transforment en officiers de la marine

¹ Alain Quella Villéger, *Pierre Loti l'incompris*, Presse de la Renaissance, Paris 1986, p. 32

anglaise. Dans **Aziyadé** nous suivons les péripéties amoureuses d'un marin avec une odalisque aux yeux verts, bénéficiant de la complicité des Turcs dévoués: Samuel qui est batelier et d'une race mêlée (Israélite turc, espagnol). Ahmet qui vient d'une famille turque. Il a vingt-deux ans, selon sa mère Fatma, vingt ans d'après son père Ibrahim. D'après Loti, **Aziyadé** est un poème d'amour non dépourvu de danger chanté en plein printemps, en plein Orient et en plein réveil de l'Islam. Cette oeuvre est au confluent de deux courants: le romantisme (fréquentes promenades les soirs au clair de lune sur le Bosphore, vengeance de l'époux), et l'exotisme galant du XVIII. siècle (serviteurs subornés, polygamie, un vieil homme à quatre épouses), mais aussi de deux flux plus vigoureux encore: une modernité littéraire qui relève de la littérature du XX. siècle, entre le conte et l'opéra, et un genre poétique qui s'égare entre l'imaginaire et le réel, l'amusement et la prophétie. Loti, en écrivant son chef d'oeuvre intitulé **Aziyadé**, a retourné en faveur des Turcs l'opinion européenne. **Fantôme d'Orient** est la suite et fin d'**Aziyadé**, c'est une élégie morbide et poignante. Tout le long du roman nous assistons à des rêves d'amour vécus en Orient autrement dit en Turquie.

Dans le deuxième groupe il y a les romans et nouvelles qui représentent la vie des marins et des soldats dans les colonies.

Ces oeuvres constituent une épopée des héros inconnus morts pour la France dans les pays lointains. Ces épopées sont dignes d'admiration. Ce sont : **Le Roman d'un Spahi** daté de 1881, **Matelot**, de 1893, **Pêcheur d'Islande**, de 1886.

Dans le troisième groupe, se trouvent les nombreuses nouvelles qui inspirent la pitié pour les pauvres, pour les opprimés, pour les animaux et pour les choses elles-mêmes. Dans ce groupe nous ne citerons que deux oeuvres: l'une est **La Turquie Agonisante**, datée de 1913 et l'autre, **Les Désenchantées**, de 1906.

La Turquie Agonisante contient les notes de Loti concernant la Turquie. Loti étant au courant de la guerre balkanique, a été souvent auprès des pauvres, de ceux qui ont raison, qui constituaient alors le peuple turc. Ayant un amour très grand pour les Orientaux, Loti s'est placé toujours du côté de ceux-ci et s'est démarqué des Européens qui, à toute occasion, voulaient envahir les territoires turcs.

L'oeuvre dans laquelle Loti défend la femme turque est intitulée **Les Désenchantées**. Dans ce roman, Loti étudie plutôt la vie quotidienne et sociale des femmes turques qui sont représentées par Djénane (Canan), Mélek et Zeyneb. **Les Désenchantées** est un roman imaginaire, mais les personnages qui ont des pseudonymes, ont existé réellement: André Lhéry, c'est Loti, Djénane, c'est Leyla Hanum (Marc Hélys), Zeyneb, c'est Zennur, Mélek, c'est Nouriyé (Nuriye), Jean Renaud, c'est Masméjean.

Les deux oeuvres précédentes étaient des nouvelles qui mettaient en scène des hommes; il y a aussi huit nouvelles dont les personnages sont des animaux et trois nouvelles qui mettent en jeu des choses.

Le quatrième groupe comprend les écrits de caractère apologétique, qui sont au nombre de six.

Dans le cinquième groupe se trouvent les oeuvres à caractère autobiographique. Ce groupe contient neuf oeuvres dont l'une est intitulée **Suprêmes Visions d'Orient**, datée de 1921.

Suprêmes Visions d'Orient est le journal de Loti daté de 1910. Il y a noté tous ses témoignages durant ses séjours de la même année.

Le sixième groupe contient les pages de visions, de méditation et de recueillement, pages moins connues. Ce groupe contient sept oeuvres.

Enfin, le septième groupe de ses oeuvres contient des oeuvres qui racontent la guerre mondiale. La plus remarquable est **La Mort de Notre Chère France en Orient**.

En dehors de ces oeuvres il y a encore une dizaine d'oeuvres rédigées par Loti. Les sujets communs à ses oeuvres sont l'amour, la mer, la mort et enfin la nature.

Parmi les oeuvres de Loti, nous avons essayé d'étudier celles qui concernent la Turquie. Loti y étudie la Turquie sous différents points de vue. Il y décrit la culture turque, la vie turque, les femmes et les hommes turcs, les architectures monumentales, les quartiers centenaires, les maisons, les yalis, la vie dans le harem, les moeurs; Loti les a tous étudiés avec grand soin. Ses prédécesseurs avaient exploré la Turquie, mais ils ne nous ont pas transmis autant d'images que Loti. Tandis que lui nous communique beaucoup de renseignements sur l'Orient, il nous fait vivre en même temps dans la culture dont il parle dans un style propre à lui. C'est pourquoi, quand le lecteur commence à lire un de ses livres, il se sent toujours dans le milieu où Loti se

trouve. Nous pouvons le considérer comme un peintre de la nature, prodigieusement sensible aux couleurs, dont il savoure avec enthousiasme la vivacité, la finesse, les rapports et les contrastes. Avant de passer à la description, il accumule d'abord des détails concrets, puis il agrandit les silhouettes. Pour faire mieux voir ses observations, il recourt à l'image. Pour maintenir vivante et fraîche sa sensation, Loti n'emploie guère l'imparfait.

Dans ses romans ou dans ses nouvelles, il est toujours présent ou sous son nom, ou sous son pseudonyme. Pour constituer l'intimité avec ses lecteurs il emploie le langage parlé. De cette manière, le lecteur ne se sent pas étranger à son auteur et le suit pas à pas. Pour ne pas éveiller des soupçons, Loti donne les synonymes des termes étrangers ou bien il recourt à la traduction. Il emploie dans ses oeuvres un vocabulaire que ses compatriotes utilisent chaque jour. Il compose des phrases dont les mots qui les constituent se bousculent, sans nous laisser le temps de respirer.

La réalité des lieux visités, des faits, des immeubles, les couleurs locales, sont des traits qui attachent le lecteur à son auteur.

Après avoir parlé des sujets des oeuvres de Loti, nous aborderons notre étude.

Au cours de notre étude nous allons relever les images turques des différents domaines. Nous avons classé ces images en deux catégories : dans la première partie nous étudierons les descriptions des lieux et dans la deuxième partie les moeurs.

L'exotisme, la Turquie en général, les quartiers d'Istanbul, le Bosphore, la Corne d'Or et les autres régions hors d'Istanbul comme la Cilicie, Brousse et Andrinople constituent la première partie de notre étude. Dans la deuxième partie nous décrivons les moeurs, la religion des Turcs et son influence dans la société, l'homme, la place de la femme et enfin le mode de vie des Turcs.

La Turquie est un pays remarquable par ses moeurs et son mode de vie. Elle est exotique avant tout pour les écrivains occidentaux. Avant d'aborder les descriptions et les moeurs décrites dans les oeuvres de Pierre Loti, il nous a paru inévitable de donner en première partie des informations historiques en raccourci. Il y a beaucoup de différences entre la Turquie de son époque et celle d'aujourd'hui.

La Turquie ayant été pour Loti un pays de voyage, nous avons consigné les diverses impressions notées dans ses oeuvres depuis sa première visite

rendue à İstanbul en 1876. Chaque voyage effectué à İstanbul a inspiré une oeuvre à Loti.

La Turquie, par son mode de vie, ses moeurs, ses magnificences architecturales a attiré l'attention des Occidentaux et a occupé pendant de longues années une place considérable dans le coeur des européens. A l'époque de Loti, la Turquie n'était pas un pays laïc comme elle l'est aujourd'hui. La religion islamique était très puissante. Les affaires et les actions des gens se faisaient selon l'ordre islamique ou autrement dit selon le Coran, livre sacré des musulmans. Face à ce mode de vie des Turcs, Loti a été troublé au cours de sa première visite, mais ensuite il l'a observé et il en a fait le sujet de ses futures oeuvres. Pendant ses séjours en Turquie, il a eu le temps de visiter tout İstanbul et quelques autres villes turques et d'observer les traits et les spécialités islamiques en même temps que les moeurs de ce pays.

Les femmes, les hommes, la religion, la couleur locale ont fortement charmé Loti. Chaque quartier de la ville, chaque objet, bref, tout le charmaient et fortifiait une fois de plus le désir de découvrir la ville complexe qui est le symbole de l'Orient. Tous les éléments décrits nous montrent l'importance accordée par Loti à l'exotisme et indirectement à İstanbul. Loti le décrit à la suite de ses promenades en ville avec sa bien-aimée .

Pour faire l'étude des images turques, nous nous sommes servi des oeuvres de Loti qui introduisent les dites images. Mais il faut bien dire que cette étude ne suffira pas à rendre toutes les images observées et découvertes par notre auteur Pierre Loti. A ce niveau nous espérons avoir fait le mieux possible.

Comme sources, nous avons essayé de nous procurer des livres qui concernent le plus notre sujet. Pour ce travail nous avons consulté les ouvrages suivants: **Aziyadé, Les Désenchantées, Suprêmes Visions d'Orient, La Turquie Agonisante, Fantôme d'Orient de Pierre Loti, Pierre Loti l'Incompris** par Alain Quella-Villéger, **Pierre Loti**, par Robert de Traz, **Les Six Voyages en Turquie et en Perse**, de Tavernier, **La Turquie Passé et Présent**, par Marcel Clerget, **Loti**, par Claude Farrère, **La Turquie**, par Gérard Tongas, **La Mort de Notre Chère France en Orient, Les Alliés Qu'il Nous Faudrait** par Pierre Loti, **Pierre Loti**, par Pierre Brodin traduit par Vahdi Hatay, **L'empire du Grand Turc** par JeanThévenot, **Le Café de Pierre Loti à Eyüp**, par M.Mes'ud Koman, **Pierre Loti** par Jean Mariel, **Les Contemporains** par Jules Lemaitre, **Mes**

grands Hommes, par François Mauriac, Piyer Loti ve İstanbul, Tarih Dünyası 1951, Yeni Mecmua, traduction de Selahattin Küçük, thèse de maîtrise

Dans la première partie de notre travail nous allons parler d'abord de l'exotisme, de la Turquie, des Turcs, des quartiers d'Istanbul que Loti a fréquenté maintes fois. Ces quartiers sont: Eyoub, Fatih, Galata. Les autres quartiers cités dans les oeuvres de Loti comme Péra, Phanar, Chichli, Sultan Selim, Thérapia, Hadjikeuil, Kandilli ne sont pas visités autant que les trois premiers. A part les quartiers, Bosphore et la Corne d'Or ont joué un grand rôle lors des promenades en caïque avec ses amies au cours de ses séjours en Turquie; c'est pourquoi nous les aborderons largement. A la fin de la première partie nous parlerons des autres régions visités par Loti: Brousse, Andrinople, et la Cilicie.

La deuxième partie de notre travail sera consacrée aux moeurs turques et au mode de vie du peuple turc.

Au sujet des moeurs turques nous étudierons la façon de saluer qui présente des spécificités, les titres de respect qui sont propres aux Turcs, le baisemain, le henné que les femmes turques utilisent comme produit cosmétique, la séparation des chambres en haremlike et selamlıke, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes, la réception, la table, les devoirs religieux et les activités au cours des fêtes religieuses. A la suite des titres cités ci-dessus on décrira la place de la femme turque dans la société, sa vie quotidienne, et sa façon de s'habiller. De même on étudiera l'homme turc, et son mode de vie, sa culture vestimentaire et ses activités sociales.

Enfin, nous aborderons les personnes qui exercent différents métiers, comme portefaix, marchands ambulants, veilleurs de nuit, bachibozouks, barbiers et écrivains publics, et nous parlerons du mode de vie quotidien du peuple Turc .

P R E M I E R E P A R T I E



**L'EXOTISME ET LA TURQUIE DANS L'ESPRIT
OCCIDENTAL**

La première partie de notre travail est composée de quatre chapitres.

Dans le premier chapitre nous avons trouvé nécessaire de parler de l'exotisme chez différents écrivains de voyage et la place de la Turquie d'alors dans cet exotisme. Au 19. siècle ces types de voyages étaient répandus et nous avons comparé les voyages de Loti à ceux des autres écrivains.

Le deuxième et le troisième chapitre de cette partie sont les chapitres essentiels. Dans le deuxième nous allons essayer de parler des quartiers en commençant par le plus important pour Loti. Au cours de l'étude des quartiers nous allons parler aussi de leurs spécialités.

Le troisième chapitre est consacré au Bosphore et à la Corne d'Or. Pendant ses séjours en Turquie, Loti y a passé des heures très agréables seul ou avec sa ou ses bien-aimées en barque. C'étaient les milieux les plus fréquentés par Loti. Leurs beautés étant extrêmes, ils ont gravé des lignes ineffaçables dans la mémoire de Loti.

Quant au quatrième chapitre, nous y parlerons d'autres régions qu'Istanbul. Ce sont: Brousse, la Cilicie et Andrinople, qui chacune présente des spécificités différentes les unes des autres.

1. CHAPITRE

L'EXOTISME ET LA TURQUIE DANS L'ESPRIT OCCIDENTAL

Le terme "exotisme" a été employé pour la première fois au 19. siècle en Europe pour les besoins des écrivains par rapport aux traditions, aux modes de vie des pays lointains. Mais l'exotisme existait depuis la découverte du nouveau monde, qui a stimulé les esprits des Occidentaux, et en conséquence a fait naître une bonne relation entre ces espaces inconnus jusqu'alors et l'homme. L'exotisme, est le goût des choses exotiques. A cette époque l'Amérique ne représentait rien pour les voyageurs, c'est pourquoi les écrivains de voyages se sont orientés vers l'Orient. En Europe, les marchandises importées de l'Inde ont provoqué l'admiration à l'égard de ses peuples. Si bien que le peuple et les intellectuels français se sont mis à les imiter. D'autre part la mode chinoise est devenue l'un des buts de l'art.

Van Loo, peintre de la famille royale, qui a reçu le grand prix de l'Académie française, était l'un des meilleurs peintres du courant rococo; il s'est intéressé aux civilisations russe et turque et a abordé des sujets religieux et historiques.

Leprince et Lancret qui sont aussi des peintres français, ont abordé, comme sujet de travail, les saisons, les phases de la vie, la danse et les repas de noce dans les villages, les portraits des différentes cuisines des pays.

Pour Bernardin de Saint-Pierre, l'exotisme signifie des paysages aux formes et aux végétations inconnues, la douceur de la température et des moeurs, et enfin l' Eden.

Chateaubriand attend de l'exotisme la solitude où s'exaltera son orgueil et toute sa mélancolie.

Ces deux écrivains ont envoyé leurs héros dans l'Océan Indien et en Amérique pour qu'ils découvrent des lieux inconnus. Delacroix et Fromentin ont préféré l'Afrique pour les sujets de leurs aventures.

Lamartine attend de l'exotisme des plaisirs romanesques, un renouvellement du mode de vie; Nerval lui a demandé un alibi poétique; Gautier a voulu orner ses pages des couleurs des pays d'outre-mer.

Quant à Loti, il est voyageur par nature et par métier, comme nous l'avons dit dans les pages précédentes. Il a consacré sa vie à voyager dans les pays du monde et a vécu et fréquenté plusieurs fois des lieux lointains. Loti était

à la recherche du bonheur; pour le trouver il fallait s'éloigner des territoires où il était et il a réussi. Mais l'amour de son pays ne l'attachait pas trop longtemps aux pays où il séjournait. Lorsqu'un paysage exotique lui rappelait sa patrie, il s'enfonçait dans une profonde méditation et s'attristait de l'avoir quitté. Loti voyageait pour prendre conscience des mers, des cieux, des cultures, des climats, des merveilles naturelles, des architectures féériques, des religions autres que la sienne. Mais le charme des pays qu'il a visités ne l'ont pas détaché de son pays.

A part l'exotisme dans l'espace, notre auteur recherche aussi l'exotisme dans le temps. Loti a un amour du passé. Le passé est tout pour lui; il conserve notre jeunesse, garde nos ancêtres, notre amour, les moments inoubliables. De temps en temps Loti se sent détaché du moment présent, reporté à des époques vécues antérieurement.

Enfin, l'exotisme n'enrichit pas seulement sa mémoire, mais il lui sert à traduire et à symboliser sa nature. Les voyages complètent ce qui lui manque.

Après avoir parlé brièvement de l'exotisme, nous allons essayer de jeter un coup d'œil sur la Turquie et sur son peuple, qui ont occupé une grande place dans les oeuvres des Occidentaux, et également dans le domaine de l'exotisme.

Depuis de longues années, la Turquie tenait et continue encore à tenir une place considérable dans les esprits des Occidentaux. Pour eux, la Turquie a toujours été mystérieuse. Parmi les écrivains français, Tavernier, Nerval, Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Gautier, Flaubert et finalement Pierre Loti, plus particulièrement, ont tous étudié la Turquie sous des angles différents.

Quand l'idée de voyager en Orient venait à l'esprit des écrivains occidentaux, la ville d'Istanbul, puisqu'elle était considérée comme mystérieuse, tenait une place prestigieuse et attirait les écrivains. Alors, elle était reconnue comme la capitale de l'Orient, car, elle était, parmi les autres villes du monde, la plus riche, la plus développée, la plus mystérieuse; de plus elle était le berceau de nombreuses civilisations.

Les voyages dans les pays lointains ont commencé, comme nous avons dit, dès la deuxième moitié du XVII. siècle. Mais, à cette époque, le but des voyages était commercial et artistique, car l'homme, avant de satisfaire ses désirs culturels et spirituels, devait subvenir à ses besoins matériels. En revanche au 19. siècle, les intellectuels ont été à la recherche d'un nouveau

mode de vie, de nouveautés qui pourraient changer ou ajouter quelques choses aux anciennes traditions.

Mener une vie monotone pendant toute son existence crée l'ennui. La mobilité devient la source de vie. L'homme est un être social, et en même temps curieux, les changements dans sa vie quotidienne sont inévitables. Il aura nécessairement l'idée de sortir de sa coquille, ce qui lui amènera la découverte de lieux inconnus jusqu'alors. Les résultats de ces voyages seront le développement industriel, matériel, psychologique, sociologique et scientifique. Ces résultats positifs sont bons pour l'humanité.

Tavernier avait voulu faire la connaissance d'Istanbul, et dès la réalisation de ses désirs il a commencé à rédiger ses souvenirs et à décrire les lieux visités, dans son oeuvre intitulée **Voyages en Turquie et en Perse**. Durant son séjour à Istanbul, Tavernier passe par Scutari (Üsküdar). Au cours de sa visite il a remarqué les cimetières qui se situaient tout au long de la route. La forme des stèles l'ont charmé. Ces stèles reflétaient la culture orientale, et surtout turque. Recourons aux phrases de Tavernier à propos de Scutari qui est un des quartiers de la ville d'Istanbul :

"En partant de Scutaret,...on traverse de belles campagnes qui sont couvertes de fleurs dans la saison. D'abord, pendant quelque temps de côté et d'autre du chemin, on voit quantité de belles sépultures avec leurs pyramides et l'on discerne aisément les sépultures des hommes d'avec celles des femmes. Les premières ont un turban au bout de la pyramide, et les autres une coiffure dont les femmes se servent en ce pays-là"¹

Avant d'aborder les images turques dans les oeuvres de Pierre Loti, il nous a paru nécessaire de parler brièvement de l'histoire des Turcs. Puis nous essayerons de donner des renseignements au sujet des Turcs dont parle Loti.

Les Turcs ont envahi l'Anatolie en 1071. Ensuite les Turcs ont commencé à s'installer sur leurs nouveaux territoires appelés Anatolie avec toutes leurs cultures et leurs civilisations avancées. Ces immigrations n'ont pas été faciles; elles ont duré longtemps. Lors de ces immigrations, une minorité est

¹ Tavernier, *Voyages en Turquie et en Perse*, Librairie François Maspero, Paris, 1981, pp. 44-45

restée dans les anciens territoires de l'Asie centrale. Les autres groupes se sont dispersés dans les pays balkaniques et dans les différents territoires anciennement soviétiques: En Bulgarie il y avait un groupe turc. Jusqu'à ces dernières années cette masse constituait environ 1/6 de la population totale. Il reste encore aujourd'hui, dans ce pays, une minorité qui conserve sa langue, sa presse et ses villages. En Serbie du sud, en Bosnie et en Herzégovine (de Yougoslavie), les Turcs sont assez nombreux.

Dans les différentes parties de la Russie, il y a cinq républiques turques: l'Azerbeïdjan (Azerbaïdjan), Le Turkménistan, l'Ouzbékistan (Özbekistan), la Kirghizie (Kirgizistan) et le Kazakistan.

Les Turcs, dispersés dans les différents territoires du monde, ne se sont pas rassemblés à l'intérieur des frontières délimitées sous une seule autorité.

Osman, le chef et le fondateur de l'Empire ottoman, vint au pouvoir. Cet empire avait alors de larges territoires, grâce auxquels il a joué un rôle important dans l'histoire. L'Empire ottoman avait à l'époque des possessions dans les trois continents du monde. Actuellement une part des terres balkaniques et russes est occupée par les Turcs. Quant à l'Anatolie, une partie de ses terres se trouve encore sur le continent européen et l'autre sur le continent asiatique. Osman, était le souverain et sultan du pays.

Notre but n'est pas de faire l'étude de l'Empire ottoman, mais il nous a paru nécessaire d'en parler pour mieux comprendre le sujet de notre travail.

Le peuple qui vivait dans les territoires de l'Empire ottoman n'était pas composé d'une seule race mais de multiples peuplades qui agissaient chacune selon sa religion, sa culture, et parlaient sa propre langue.

Parmi les peuples qui fréquentaient l'Empire ottoman, les Français étaient au premier rang. Les Osmanlis étant musulmans de nature, accueillaient aussi les gens qui n'étaient pas de la même religion, de la même nation. Les relations franco-turques remontent au 16. siècle. Depuis cette époque les relations se sont développées. Il n'y a presque pas eu de rupture entre les deux pays. La langue française était devenue la langue étrangère de l'Empire ottoman, et beaucoup sont allés en France afin de l'apprendre.

Les gens ont été encouragés à apprendre cette langue qui était jadis à la mode. L'occidentalisme chez les Turcs était fort au 19. siècle. Le sultan Abdülaziz après avoir visité l'Europe pendant trois mois, est retourné dans son pays et a procédé à quelques changements. Dans le cadre de ses projets, il disait ainsi:

"Je veux faire appel à toutes les nationalités: syriens, bulgares, bosniaques seront ici comme un centre commun, et ils deviendront les auxiliaires de mes ministres."¹

Les relations qui se sont établies entre les deux pays étaient basées sur de profondes sympathies, car la France et la Turquie ont de nombreuses affinités d'esprit, d'idéologie et de tempérament.

Le peuple turc est modeste et pacifique, c'est pourquoi la Turquie a conservé et continue même de nos jours à garder en son sein des gens de différentes langues, religions et cultures. La paix est essentielle. Le président et le fondateur de la république turque, Mustafa Kemal Atatürk, exprime ainsi son aphorisme: 'Paix dans le pays, paix dans le monde' . D'autre part, un ambassadeur de Turquie en France à cette époque, M.Suat Davaz, au cours de la signature des accords anglo-turcs et franco-turcs en 1939, décrivait clairement dans son discours le caractère et la politique de la Turquie envers la France et les autres pays:

"Je n'ai pas grand'chose à ajouter à ce qu'a dit, en termes excellents, mon ami George Bonnet, ministre des affaires étrangère. Je voudrais pourtant exprimer ma joie profonde de voir aujourd'hui scellée l'amitié franco-turque en une union plus étroite encore. Ce que nous avons fait a uniquement pour but de consolider la paix. Ce que nous avons fait n'est dirigé contre personne. La paix est notre idéal commun. Etroitement unie avec la France et l'Angleterre, la Turquie fera tout ce qui est en son pouvoir pour maintenir la paix qui est chère à l'humanité tout entière."²

¹ Jean Paul Roux, La Turquie, Paris 1953, p. 105

² Gérard Tongas, La Turquie, Paris, 1939, p.19

Dès cette déclaration, nous voyons que les affinités entre les Français et les Turcs étaient grandes et à l'apogée au 19^e siècle. D'autre part le docteur Rüştü Aras, ministre des affaires étrangères de l'époque, déclarait lui aussi, plus que tout autre la fidélité de la Turquie, aux principes établis entre la France, l'Angleterre elle-même. Bien qu'il y ait eu des litiges, de temps en temps, entre les deux pays l'amitié franco-turque n'a jamais été interrompue. Encore İsmet İnönü, succédant à Atatürk à la présidence de la République, désirait lui aussi une collaboration fidèle et concrète.

C'est en 1870 que Pierre Loti était venu pour la première fois en Turquie et avait débarqué dans la ville d'Izmir (Smyrne) par une nuit pluvieuse où les chiens errants hurlaient dans les rues étroites, les chameaux des caravanes faisaient tinter des clochettes, et où il y avait des gens qui tenaient à la main des lanternes, des batons ou des armes. A cette date Loti était aspirant et n'avait que vingt ans. Six ans après sa première visite, il revint cette fois à İstanbul, chargé d'une mission par l'Etat français puisqu'il était officier marin. La raison de la venue de Loti en Turquie était politique. En 1876, à la date de son arrivée, il y avait une crise orientale. Le 16 mai 1876, en débarquement d'abord à Salonique, Loti avait compris ce qui s'était passé, en voyant les six pendus en plein air exposés à la vue de tous. En raison du désordre au sein de l'Empire, les nations européennes avaient envoyé à Salonique leurs représentants. Loti était l'un d'eux.

Dans l'Empire ottoman le régime politique avait pour base les lois coraniques. Ce régime a duré jusqu'au 30 mai 1876. Notre auteur ne restait indifférent à rien. Abdul-Hamid vint au pouvoir en août 1876. A la fin du même mois eut lieu un coup d'Etat et Midhat Pacha devint le premier ministre du pays. Les musulmans craignaient que la nouvelle constitution ne permettrait pas de vivre librement selon la religion, qui était puissante jusqu'à cette époque. L'Europe et les softas étaient pour la constitution. Une nuit, lors d'une promenade sur la grande place du Séraskierat, Loti a entendu les voix de près de deux mille softas qui criaient:

**"Vive le sultan ! vive Midhat-pacha ! vive la constitution!
vive la guerre!... Allons saluer Midhat-pacha "1**

¹ Pierre Loti, Aziyadé, Calmann-Lévy, Paris, 1949, p. 98

Lors de ces désordres dans l'Empire, les Européens sont entrés en action et ont voulu profiter de cette situation. C'est pourquoi ils ont déjà commencé à parler de l'homme malade qu'était d'après eux, l'Empire ottoman.

Rendons hommage à Loti, pour son amitié envers les Turcs, lui qui a souvent parcouru la Turquie et rédigé plusieurs oeuvres concernant ce pays, que ses oeuvres ont fait connaître définitivement à travers les pays du monde. Dans l'oeuvre intitulée **Les Alliés Qu'il Nous Faudrait**, Loti fait la défense de ses amis turcs. Nul n'a pu établir une telle relation amicale autant que Loti. Parmi les Européens Loti a été le seul qui ait bien compris les Turcs.

Comme la plus grande partie des oeuvres de Pierre Loti sont consacrées à la vie İstanbulite et à ses descriptions, nous nous permettons de parler brièvement de cette ville mystérieuse qui a peuplé pendant des siècles les rêves des occidentaux.

Istanbul, qui constitue le berceau des civilisations, est une ville sainte dans l'opinion des Turcs, surtout à cause du turbé d'Eyoub qui était le compagnon du Prophète Mahomed, puis à cause du turbé de Mehmet le Conquérant et de ceux d'autres compagnons qui ont exercé des fonctions importantes; à cause de ses mosquées gigantesques et magnifiques, de ses fontaines de marbres aux inscriptions arabesques et dorées, de ses architectures monumentales, de ses cimetières tous de caractère oriental.

Istanbul a été pris en 1453 par Mehmet II. Cette conquête a marqué la fin de Byzance. Par la suite, les Turcs l'ont nommé İstanbul. Géographiquement İstanbul a une situation importante, qui attire les hommes. Du point de vue culturel, la ville a été considérée par les intellectuels comme le symbole de l'Orient et constitue ainsi la source de l'orientalisme.

La magnificence de ses mosquées aux minarets élancés qui sont encore debouts malgré les siècles, ses sérails aux dalles de marbre blancs, ses fontaines qui se trouvent à chaque coin de rues, ses maisons de bois aux fenêtres grillagées, ses yalis, ses rues étroites le long desquelles se dressaient des appartements à plusieurs étages, la façon de s'habiller et la vie quotidienne des gens constituaient les raisons de l'attrait des étrangers. Ceux-ci y résidaient ainsi et la population, de jour en jour, devenait plus cosmopolite. İstanbul est héritière des civilisations byzantine et turque. Cette façon de vivre en bonne entente était répandue dans l'Empire ottoman et l'est toujours aujourd'hui. La

vie communautaire est le caractère dominant des Turcs. Leur sympathie pour les étrangers vient de leur hospitalité. Ils les considèrent comme les hôtes de leurs maisons.

Auprès des étrangers, Istanbul représentait, et continue même aujourd'hui à représenter la Turquie toute entière.

Au 19. siècle le nombre des visiteurs de cette ville a augmenté. Plus les intellectuels occidentaux la découvraient plus elle était connue de près en occident. Les visites ont entraîné des voyages successifs. Grâce à ces visites, l'économie de la ville, ainsi que celle du pays se sont améliorées et ont influencé favorablement la vie quotidienne des habitants.

Par les renseignements donnés, nous pouvons résumer l'importance accordée à cette ville en trois points: stratégiquement elle a joué le rôle de pont entre l'Orient et l'Occident, littérairement, elle a été la source de chefs-d'oeuvre des voyageurs, et enfin, économiquement, elle a été, et même aujourd'hui elle est, le centre de marchés.

Dans les paragraphes précédents nous avons parlé d'Istanbul, de la Turquie, de l'exotisme en général. Mais que signifient les Turcs pour Loti ? Nous allons essayer d'aborder ce sujet pour ne rien négliger.

La Turquie, et naturellement son peuple, attirait l'attention des écrivains occidentaux par leurs différentes spécificités. Ces Occidentaux étaient bien pressés de visiter ce pays mystérieux et de découvrir ses moeurs, la vie menée à la façon orientale.

En Occident, par l'intermédiaire des écrivains-voyageurs, une image des Turcs avait été imprimée alors dans les esprits des écrivains. Pour les Occidentaux, et pour les Français bien sûr, les Turcs étaient une nation à découvrir. Les écrivains occidentaux voulaient élargir leurs horizons, transporter les différents modes de vie et les adapter au leur, et vivre ainsi un peu à la mode orientale, c'est-à-dire que les Français voulaient un changement dans leur façon de vivre.

Depuis des siècles, les Turcs ont été la nation la plus proche des Français. Parmi les écrivains français venus en Turquie aux différentes époques, Loti a été l'un des plus influencés par la culture turque. Sa première visite a été réalisée le 19 février 1870. Il était arrivé à Smyrne (Izmir). Mais il ne faut pas confondre les dates de son arrivée à Izmir et à Istanbul. La première visite a été effectuée à Istanbul en 1876. C'est Loti lui-même qui a eu la chance

de faire connaître ce pays, avec tous ses traits, aux Français ainsi qu'aux autres nations du monde.

D'après Loti, les Turcs, sont toujours tolérants et débonnaires. Leur qualité principale est de vivre en paix avec tous les peuples du monde entier. Parmi tous les pays du monde, la France est le seul méritant la confiance des Turcs. Ils ont des jugements de valeur, ils ne font pas de concessions et ils les appliquent sans exception à toutes les personnes de quelque race ou religion qu'elles soient. C'est pourquoi l'amitié, la fraternité, la sincérité et l'union sont des valeurs très importantes pour les Turcs. Pour eux elles ne sont jamais temporaires mais perpétuelles. Ici, nous mettons le doigt sur les relations étroites.

Pendant ses séjours à Istanbul, ayant bien compris les spécificités des Turcs, Loti a rédigé une oeuvre intitulée **Les Alliés Qu'il Nous Faudrait**, où il parle de leurs caractères et de leurs sympathies:

"Les Turcs, oui, ceux-là et rien que ceux-là, qui, de fait ou d'intention, nous restaient fidèles depuis l'époque lointaine où notre alliance avait été signée par les deux plus grands souverains de l'Europe d'alors, François I et Soliman le Magnifique."¹

Les Turcs ont fait la conquête du coeur de Loti par leurs modesties, leur gentillesse et leur esprit de fraternité, d'égalité et de paix. A ce propos le premier président de la république Turque, Atatürk, disait :

"Paix dans le pays paix dans le monde".

D'autre part, la paix, la fraternité, la gentillesse, la modestie sont les commandements de leur religion, qu'ils respectent fortement. La révérence des Turcs pour leur religion a plu à Loti. Il a toujours été leur protecteur; il a toujours eu pitié des Turcs; c'est pourquoi dans certaines pages de ses oeuvres, principalement dans **Les Alliés Qu'il Nous Faudrait**. Loti, parlant des Turcs, prononce ces deux mots:

¹ Pierre Loti, *Les Alliés Qu'il Nous Faudrait*, Calmann Lévy, Paris, 1919, pp. 2-3

"Pauvres Turcs"¹

Loti qualifie encore les Turcs de doux envers les hommes et même envers les animaux. Ils ont même fondé des vaquifs (fondations) pour nourrir les animaux en liberté, pour soigner les pauvres et leur procurer de quoi manger, afin de les empêcher de faire du mal à cause de la famine. Le vaquif est une association turque propre aux Osmanlis où biens et propriétés sont réservés, dans un but de bienfaisance, au service des pauvres. Les préceptes islamiques constituent des remèdes contre les malheurs humains. C'est grâce à ces commandements religieux et au respect de ceux-ci que les peuples de différents pays ont vécu de longs siècles au milieu des peuples turcs avec discipline et sans aucun problème. Citons une phrase de notre auteur à propos des Turcs:

"Ils (les Turcs) sont cependant les Seuls chez qui nos compatriotes, nos prisonniers, nos blessés ont été fraternellement pitiéés pendant la guerre"²

En revanche, Loti fait une classification des pays en commençant par les plus atroces pour finir par le moins atroce. Au premier plan viennent les Allemands, puis les Bulgares et ensuite les Autrichiens et les Hongrois. Nous avons vu que les Turcs n'étaient pas classés parmi les pays atroces. Cette façon de voir d'un Européen prouve l'innocence de la Turquie envers les autres pays du monde, car les Grecs, les Anglais, quelques autres pays traitaient la Turquie d'atrocité. Pour leur défense les Turcs doivent beaucoup à Loti.

Enfin, pour bien critiquer, il faut bien lire et posséder de bonnes connaissances, autrement les idées acquises et les préjugés ne servent à rien. L'objectivité est le meilleur moyen de résoudre les problèmes. Pour finir, prêtons l'oreille aux paroles du célèbre philosophe turc, Mevlâna, qui résume la conduite des Turcs envers les hommes. Cet appel est universel: "Reviens, quelle que soit ta religion, ta race". Cette phrase devra nous faire penser combien les Turcs sont humanistes et combien ils sont attachés à la fraternité, à l'amitié et à la paix qui permettent à tous de vivre en paix, en sécurité.

¹ Pierre Loti, *Les Alliés Qu'il Nous Faudrait*, Calmann Lévy, Paris, 1919, p.7

² Ibid. p.67-68

2. CHAPITRE LES QUARTIERS D'ISTANBUL

Loti, pour observer la culture orientale, a préféré la Turquie, et surtout la ville d'Istanbul, et encore quelques villes turques qui symbolisaient tout l'Orient. Istanbul avait une place prestigieuse dans son esprit. Au cours de sa première visite en Turquie, il a trouvé la possibilité de pénétrer à peu près dans tous les quartiers de la ville et il a trouvé le moyen de se renseigner sur la culture turque. Parmi les quartiers qu'il a visité nous pouvons citer Péra, Galata, Top-hane (Top-hane), Foundoucli (Fındıklı), Dolma-Bagtché (Dolmabahçe), le palais de Tcheraghan (Çırağan Sarayı), Piri-Pacha (Piri Paşa), Hadjikeuil (Hasköy), Kassim-Pacha (Kasımpaşa), Balate (Balat), Phanar (Fener), Fatih, Sultan Selim, Eyoub (Eyüb), Taxim (Taksim), Bébek, Thérapia (Tarabya), Chichli (Şişli), Scutari (Üsküdar), Pacha-Bagtché (Paşabahçe), Kandilli, Beicos (Beykoz),..Mais les plus remarquables de ces quartiers sont Eyoub (Eyüb), Fatih, et Galata.

Chaque quartier a sa propre spécificité. Loti a préféré les quartiers tout à fait turcs pour combler ses désirs. Quant aux quartiers cosmopolites, ils n'attiraient pas beaucoup l'attention de notre auteur puisqu'il faisait partie lui-même de leurs populations. Tous ceux qui évoquent l'ancienneté et l'originalité le charment et l'attachent fortement.

Loti, dès qu'il s'est installé à Péra, lieu habité par des hommes revêtu de hautes missions, a été touché de loin par la vision du quartier Eyoub et de sa mosquée dont on voit les minarets entourés de platanes centenaires et de cyprès très élevés et très anciens qu'on dirait des gratte-ciel verts foncés le jour, et noirs le soir sous la lumière de la lune. Ce quartier est situé au fond de la corne d'Or. Le nom de ce faubourg vient de celui d'Eyoub, compagnon du Prophète, c'est pourquoi il est considéré comme le lieu le plus sacré de la ville d'Istanbul.

Autrefois, du temps de Loti, ce lieu était interdit aux étrangers qui n'étaient pas de religion islamique. C'est pourquoi aucun étranger venu à Istanbul n'osait rendre visite à ce lieu; si par hasard quelqu'un y pénétrait sans être au courant de l'interdiction, il était aussitôt éloigné par le garde du lieu.

"le vieux hodja, comme s'il avait flairé des infidèles, se retourne brusquement vers nous et nous dévisage d'un air méfiant qui tout à coup nous fait peur; le sentiment nous

vient, plus pénible, d'être des intrus qui profanons un lieu saint."¹

Loti était informé de l'interdiction de visite de ce quartier par les personnes soi-disant incroyantes selon l'islam. Toutefois il voulait coûte que coûte s'y rendre et le découvrir, puisqu'il avait un amour pour les lieux saints où se trouvait sa bien-aimée. C'est-à-dire que Loti a été souvent à la recherche du pur, de l'original. Ici, nous nous permettons de poser la question suivante: comment, malgré les interdictions et sa religion, Loti est-il parvenu à visiter Eyoub sans aucun problème?

Loti, dans les milieux saints où quand il se promenait parmi les gens de la ville, se déguisait et ainsi il ne se faisait pas remarquer. A cette époque les conduites des Européens gênaient les musulmans; pour bien observer la culture orientale, Loti se déguisait. Ainsi il n'avait aucun problème, et cette façon lui plaisait. Pour sortir il se coiffait d'un fez et portait un habit turc. Sa première visite à Eyoub a été réalisée le 6 septembre, à six heures du matin.

Arrivé dans ce quartier, Loti a été touché d'abord par la blancheur des dalles de marbres de la mosquée d'Eyoub et la porte de cuir qui a été construite sous Mahomet II. Cette mosquée est de marbre blanc et malgré les siècles, elle n'a jusqu'alors rien perdu de sa blancheur originale et il en est de même aujourd'hui. Cette mosquée a deux cours: extérieure et la intérieure. La cour extérieure est un lieu où on ne prie pas, sauf pour dire les prières des morts. D'après la religion islamique les prières des morts se font à l'extérieur. La cour extérieure n'est pas couverte, mais le périmètre en est couvert de petites coupoles sur des piliers qui se dressent à une hauteur élevée. Avant d'entrer dans la deuxième cour où l'on fait la prière, Loti se mettait debout et regardait son entourage; entre temps il a remarqué les pigeons:

"des centaines de pigeons ramins picoraient et voletaient"²

L'entrée de cette mosquée, comme c'est le cas de toutes les autres, est fermée par une porte en cuir qui est assez lourde et épaisse, et même parfois ornée de perles de verres. Un derviche de la mosquée avait soulevé la porte de

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, Calmann-Lévy, 1921, pp. 145-146

² Pierre Loti, *Aziyadé*, op. cit. p. 50

cuir qui fermait l'entrée de la mosquée, et ainsi Loti a réussi à plonger un regard dans ce lieu où aucun chrétien n'avait pu porter les yeux jusqu'alors. Mais il ne nous décrit pas l'intérieur. Cette mosquée était entourée de cimetières de tous côtés dans lesquels étaient parsemées des centaines de tombes dorées et ornées de fleurs qui appartenaient aux anciens pachas, aux grands dignitaires musulmans. Les chemins de ces cimetières étaient ombragés et sombres, dallés de pierre ou de marbre. Sur le chemin il y avait des creux et la plupart étaient bordés de marbres très anciens, dont la blancheur était inaltérée. Ce quartier, entouré d'immenses cimetières, est qualifié par Loti de la "ville de morts". Nous remarquons facilement le nom de 'ville' employé au lieu de 'cimetière' afin d'en accentuer l'immensité. Dans cette immensité se trouvent les tombes et les kiosques des compagnons de Mahomet II, dont les murs sont garnis de faïences anciennes à fleurs bleu turquoise. Pour la visite de ces kiosques, Loti se rendit à Eyoub en compagnie de son fils le 9 septembre 1910, en plein mois de Ramazan. Nonobstant l'interdiction, passant par les grands cimetières ils réussirent à arriver par le côté opposé à la Corne d'Or. Cette fois ils étaient déguisés et coiffés de fez et portaient un chapelet à la main comme de bons Turcs. Ils étaient très prudents pour ne pas risquer de se faire remarquer car ils n'étaient pas musulmans et n'avaient pas le droit d'entrer dans ce lieu; c'est pourquoi

"Nous passons tranquilles, sans éveiller l'attention"¹

dit-il. Les Turcs vénèrent beaucoup les hommes qui ont réalisé des travaux très importants au nom de Dieu. La révérence exprimée à ces hommes a un fondement religieux. Quant ils sont morts on leur construit des kiosques, dans lesquels se trouvent leurs catafalques. L'intérieur des kiosques est orné de faïences magnifiques sur lesquelles se trouvent des inscriptions coraniques en haut relief. Au milieu des kiosques funéraires (turbé) se trouve le catafalque du défunt; sur du côté de la tête il y a toujours un grand turban. Le catafalque est recouvert d'une couverture verte et brodée d'inscriptions coraniques en fils d'or ou d'argent. C'est un lieu très silencieux, où on lit tout bas le Coran surtout la sourate l'assine. A la fin de cette lecture on la dédie celle-ci à l'âme du défunt.

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. p. 145

C'est une sorte de prière pour que le défunt ne subisse pas de chatiment; c'est aussi une prière pour être dégagé moralement de ses péchés par l'intermédiaire du défunt visité . Mais Loti n'a pas d'autre but que d'observer. Le kiosque funéraire d'Eyoub a fortement charmé Loti et son fils, à tel point qu'ils n'oublieront jamais les images gravées dans leur esprit. Lors de sa première visite, Loti avait vu le kiosque d'Eyoub mais il ne nous avait pas transmis de description. Mais suite à la visite de 1910, il nous le décrit clairement dans son oeuvre intitulée **Suprêmes Visions d'Orient** :

"L'intérieur de ce kiosque, un peu en contre-bas de la cour ombreuse, est occupé presque entièrement par le grand catafalque couvert de soie lamée d'or éteint et que surmonte un énorme turban. Tout autour, scintillent les murs couverts de faïences très anciennes, aux dessins du plus beau rouge, de ce rouge de rubis dont le secret est perdu depuis trois siècles. Enfermé près du catafalque, nous tournant le dos, un vieux hodja, assis sur les nattes, lit le Coran dans un précieux manuscrit sur parchemin à enluminures d'or."¹

A part le kiosque funéraire d'Eyoub, il y a aussi les kiosques des sultans des dignitaires religieux, comme cheik-ul-islam, oulémas, derviches...dispersés dans les différents coins du cimetière. En raison de ces hommes vénérés , ce milieu est considéré comme saint et attire de nombreux visiteurs, surtout les vendredis qui est l'équivalent du dimanche des Européens:

"Des centaines de tombes dorées et entourées de fleurs se pressent à l'ombre de ces sentiers; ce sont des tombes de morts vénérés, d'anciens pachas, de grands dignitaires

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. p. 145

musulmans. Les cheik-ul-islam ont leurs kiosques funéraires dans une de ces avenues tristes."¹

Les cimetières occupent la grande partie du quartier d'Eyoub, mais il y a aussi des places pour les maisons, les bazars, les cafés, bien que ce soit un peu éloigné d'Istanbul.

Ces maisons sont anciennes, construites en bois et à plusieurs étages. Loti a habité l'une de ces maisons lors de sa première visite en Turquie. L'extérieur de celles-ci sont peintes d'une couleur sombre brun-rouge. Elles ont des pièces pour les femmes et pour les hommes. Celles qui sont réservées aux femmes s'appellent haremlike et celles qui sont réservées pour les hommes s'appellent selamlike. En Turquie, la religion étant puissante dans tous les domaines, les gens agissaient alors selon les préceptes du Coran, d'après lequel, quand il y a des personnes extérieures à la famille, les hommes et les femmes se mettent dans des pièces différentes, ils ne doivent pas rester dans un même lieu. C'est pourquoi les maisons avaient sans exception au moins deux pièces. La maison où habitait Loti avait deux étages conforme à la tradition islamique:

"En bas, un vestibule badigeonné à la chaux, blanc comme neige, un appartement vide... Au premier, ma chambre, donnant par trois fenêtres sur la place déjà mentionnée; la petite chambre de Samuel, et le haremlike... On monte encore un étage, on est sur le toit, en terrasse comme un toit arabe;"²

Au bord des rues il y avait des platanes centenaires, des amandiers sous lesquels les gens fumaient le narguilé au cours des mois d'été. Même les boutiques étaient alignés le long des rues pour rendre service à leurs clients. On y vendait toutes sortes de choses. Les fontaines situées aux coins des rues, comme il y en a à Eyoub, font partie de la vie des hommes. Nous pouvons en trouver dans toutes les rues de la ville, elles ont un but de bienfaisance. Ceux qui avaient soif venaient y boire de l'eau et ensuite ils disaient une prière pour celui ou les défunts de celui qui les avait construites.

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. p. 49

² Ibid. p. 58

Ces fontaines sont toujours en marbre blanc ciselé sur la surface de motifs de fleurs dorés. Il ne faut pas oublier dans ces motifs les inscriptions coraniques, qui sont parfois des versets de louange, de bienfaisance ou de l'importance de la construction des fontaines. Le soin de ces fontaines était confié aux vaquifs.

Loti, pendant ses séjours à Eyoub, avait remarqué des personnes qui distraient les habitants du quartier. C'étaient des saltimbanques, des tziganes et des montreurs d'ours qui se déplaçaient, et chaque jour allaient faire leurs représentations dans un quartier différent. Les habitants, contents du spectacle les payaient, et c'est de cette façon qu'ils gagnaient leurs vies.

Recourons à la citation de Loti:

"Le quartier est turc et pittoresque au possible: une rue de village où règne dans le jour une animation originale; des bazars, des cafedjis, des tentes; et de graves derviches fumant leur narguilhé sous des amandiers. Une place, ornée d'une vieille fontaine monumentale en marbre blanc, rendez-vous de tout ce qui nous arrive de l'intérieur, tziganes, saltimbanques, montreurs d'ours."¹

C'était un jour d'hiver, il faisait froid, enfin le jour de l'arrivée de sa bien-aimée a été annoncé à Loti: le 4 décembre 1876. Ce jour était un jour de fête pour Loti. Seul dans sa maison, bien enveloppé dans un manteau, il l'attendait. Entre temps il rêvait du passé, dont les images passaient comme un film devant ses yeux. Jusqu'à l'arrivée d'Aziyadé il vivait dans la fièvre de l'attente. Durant le mois précédent son cœur était rempli de sentiments étranges. A cette date le quartier Eyoub lui paraissait assez funèbre pendant les nuits d'hiver. Les ténèbres lui serraient le cœur. De cette obscurité il faisait allusion au tombeau. Il se sentait mort, et la maison dans l'obscurité semblait un tombeau.² A la date indiquée Aziyadé vint au secours de Loti, et avec l'arrivée de celle-ci le quartier lui est apparu très joyeux. Donc, l'amour de l'Orient, le fort désir de découvrir la culture orientale se complète avec l'amour des femmes. C'est grâce à ce dernier

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. pp. 57-58

² Ibid. p. 71

amour que Loti arrive à découvrir toute la culture turque. La phrase ci-dessous nous donnera une idée sur l'objectif de Loti

"c'est pour elle que je me suis fait turc."¹

En général après l'heure de la prière du soir, cinquième prière du jour, les gens se retiraient dans leurs maisons, les rues devenaient silencieuses, et par la suite on ne voyait que des veilleurs de nuit. Par crainte de se faire remarquer par eux, Loti prenait les rues étroites, passait par les cimetières quand il voulait se promener le soir et voir ce qui se passait à l'heure avancée de la nuit. Le coucher tôt des Turcs ne lui plaisait pas, et il s'en plaignait:

"Ma porte fermée, quand l'obscurité eut envahi pour la première fois ma maison, une tristesse profonde s'étendit sur moi comme un suaire. J'imaginai de sortir, j'allumai ma lanterne. (On conduit en prison, à Stamboul, les promeneurs sans fanal.) Mais, passé 7 heures du soir, tout est fermé et silencieux dans Eyoub;...Un veilleur de nuit m'engagea à rentrer dans ma case, après s'être informé du motif de ma promenade, laquelle lui avait semblé tout à fait inexplicable et même un peu suspecte."²

Au début de la citation ci-dessus, Loti parle de lanterne, et il en parle très souvent à travers ses oeuvres. Ces lanternes nous font savoir qu'à cette époque il n'y avait pas d'électricité. C'est pourquoi, dès la disparition de la lumière du jour, les gens ne sortaient pas de leurs maisons:

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. p. 68

² Ibid. pp62-63

"Il était 8 heures, une nuit d'hiver, et le quartier d'Eyoub était aussi noir et silencieux qu'un tombeau."¹

Chez les Turcs le café a une place assez importante; c'est pourquoi nous pouvons en voir partout dans la ville, et chacun a ses clients. Ces cafés dont Loti nous parle, étaient et même aujourd'hui ils sont des lieux de discussion et d'instruction.

Se promenant un soir dans les rues sombres du quartier d'Eyoub, Loti remarque un café ouvert où il y avait des personnes de différentes classes. Face à cette situation, il n'hésite pas à exprimer ses sentiments:

"Dans les cafés turcs, le soir, même dans les plus modestes, se réunissent indifféremment les riches et les pauvres, les pachas et les hommes du peuple... (O Egalité ! inconnue à notre nation démocratique, à nos républiques occidentales ! "²

Dans une atmosphère pareille les clients trouvaient le moyen de discuter ou d'aborder plusieurs sujets. La diversité des gens permettait de présenter plusieurs idées sur un sujet et facilitait en même temps la résolution des problèmes. Parmi eux il y avait des gens cultivés qui enseignaient différents sujets à ceux qui les entouraient. Ces causeries duraient parfois bien longtemps. Par ce rôle les cafés exerçaient la mission d'instruction. Après avoir parlé du quartier Eyoub qui était considéré, sous tous ses aspects comme un quartier purement traditionnel, nous allons parler maintenant d'un autre quartier fréquenté assez souvent par Loti: Fatih.

A l'époque de Loti, l'un des quartiers qui n'a pas subi de changement, sous l'influence occidentale, est le quartier où dominait le kiosque funéraire de Mehmet II. Le nom de ce quartier vient du nom de Mehmet II, le conquérant. Fatih est un quartier purement turc et les traits islamiques y sont puissants. Nous pouvons le qualifier de quartier turco-islamique. C'est pour cette raison que le quartier Fatih a été familier, depuis plus de quarante ans, à Loti. Nous avons analysé des descriptions du quartier Fatih dans les quatre oeuvres

¹ Pierre Loti, Azyadé, op. cit. p. 71

² Ibid. pp126-127

essentielles de Loti, qui sont Aziyadé, Désenchantées, Le Fantome d'Orient et Suprêmes Visions d'Orient. Mais la description de la mosquée Mehmet Fatih dans Aziyadé et Fantome d'Orient est identique.

Partout où il va, la première chose qui attire l'attention de Loti c'est toujours les architectures monumentales, les costumes traditionnels. La mosquée de ce quartier, qui se situe en haut du vieil Istanbul, et où se trouve le tombeau de Mehmet Fatih, est une des plus vénérées et des plus grandes de la ville. Elle est appelée du même nom que le quartier. Loti ne nous a pas décrit l'intérieur de la mosquée, il s'est contenté de décrire l'extérieur. En Turquie et même dans les autres pays islamiques, l'entrée des mosquées est toujours élevée et très bien sculptée en différentes formes géométriques ou en motifs de belles fleurs. Quant à ses portes, elles sont au nombre de deux, fabriquées en bois, la face extérieure gravée de motifs de fleurs et de feuilles. D'après l'Islam on ne dessine ou on ne grave point des figures d'animaux ni d'homme n'importe où. Selon Loti cette mosquée avait de si hauts minarets qu'on aurait dit qu'ils piquent le ciel par leurs pointes aigues comme une flèche, au bout desquelles il y avait des croissants d'or. Il l'a décrite ainsi:

"La mosquée s'y dresse, indéfiniment pareille à travers les siècles, avec ses hautes portes grises, festonnées de dessins mystérieux."¹

Autour de cette mosquée il y avait de petits cafés très anciens où venaient, après les prières de la journée, des religieux sortant de la mosquée. Ces cafés qui n'étaient pas assez grands, installaient leurs divans sous les arbres à l'extérieur, surtout durant les mois d'été, les clients y fumaient des narguilés, en s'asseyant de façon confortable. Ils étaient et même aujourd'hui ils sont des lieux publics et tiennent une partie importante dans la vie de la population, les hommes de toutes les classes sociales s'y rendent, sans distinction de race, de religion et de condition. Ils ont toujours été des lieux où on discute, d'homme à homme, l'actualité du pays ou les problèmes; on y passe aussi le temps pour se reposer et boire un verre de thé ou fumer un narguilé; les boissons alcoolisées n'y sont pas servies. En été il y avait en plus de la glace pour se rafraîchir.

¹ Pierre Loti, *Fantome d'Orient*, Calmann-Lévy, Paris, 1920 p. 220

“...fumant des narguilhés ou buvant de ces innocents sorbets aux fruits qu'on appelle ici 'dondurma'; point d'alcools, bien entendu, ni d'apéritif”¹

Le quartier Fatih, avec tous ses traits, nous présente des images purement turques. On n'y voit point d'influences occidentales, tout est oriental, c'est-à-dire que la culture, le mode de vie, toutes ses habitations, ses mosquées et ses rues n'ont pas subi de changement. Les habitants étaient en costumes turcs: un cafetan, qui remplaçait autrefois le manteau ou le pardessus d'aujourd'hui. Ils étaient coiffés de turbans généralement blancs, qui remplaçait le chapeau d'aujourd'hui. A cette époque le cafetan, et le turban caractérisaient l'habillement des Turcs . Loti voyait ces personnes dans tout le quartier Fatih, soit dans les rues, soit dans les mosquées :

“ Deux ou trois mille turbans sont là, qui d'eux même viennent de s'aligner sur plusieurs rangs pareils et font face au mihrab.”²

Dans les rues étroites et tortueuse bordées de maisons de bois, d'arbres extrêmement vieux, Loti voit des hommes en cafetans de cachemire, coiffés de turbans blancs. Le cafetan est un costume d'homme qui permet par son ampleur de se mouvoir à l'aise. Il est fait en étoffe bien épaisse, et en hiver les porteurs de cafetan y mettent de la fourrure d'agneau pour ne pas avoir froid :

“les turbans blancs et les longues robes s'en vont prier.”³

A part les hommes, notre auteur a remarqué aussi des chameaux traversant le quartier. A l'époque d'Aziyadé, on se servait de chameaux comme moyen de transport des objets lourds. Au début, au cours de l'aménagement des rues et des quartiers, les développements possibles dans le futur n'ont pas été pris en considération; les rues, les maisons sont planifiées selon les conditions de l'époque. Les ruelles étaient si étroites que deux voitures à

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. pp. 108-109.

² Pierre Loti, *Désenchantées*, Calmann-Lévy, Paris, 1947, p. 125

³ *Ibid.* p. 125

chevaux ne pouvaient circuler l'une à côté de l'autre. Les marchands ambulants se déplaçaient à pied, portant leurs biens sur leurs dos ou à la main ou bien sur les bêtes. Toute ces images ont formé une idée de l'orient dans l'esprit de Loti, ainsi qu'il le dit lui-même:

"Ce quartier est le centre d'un mouvement tout oriental; les chameaux le traversent de leur pas tranquille en faisant tinter leurs clochettes monotones; "¹

Les Turcs, par nature, aiment faire l'aumône à des personnes pauvres et donnent de quoi manger aux animaux, en espérant la charité de Dieu. Dans ce même esprit, ils ont construit de belles fontaines de marbre finement ciselées et dorées le long des rues où il y avait de la circulation. Loti a été à la découverte de ces fontaines et celles-ci l'ont assez charmé.

Durant ses séjours à Istanbul, Loti a habité les différents quartiers de la ville, et Fatih était l'un d'eux. Les maisons de Fatih étaient vieilles et faites de bois et les murs résistaient au poids des siècles. De l'extérieur les fenêtres grillagées attiraient l'attention de Loti. Ces grillages ont pour but d'empêcher de voir l'intérieur de la maison de l'extérieur, pour préserver l'intimité, selon l'esprit de l'époque. La différence avec le rideau est que le grillage fait passer en même temps la lumière du jour et l'air. Les grillages sont tellement serrés qu'on ne peut point deviner de l'extérieur ce qui se passe à l'intérieur de la maison. Ainsi les membres de la famille et surtout les femmes agissent librement car d'après les lois coraniques, les femmes ne doivent pas se montrer aux hommes indifférents. C'est pourquoi il y a dans les maisons des pièces réservées aux hommes qu'on appelait selamlık et des pièces réservées aux femmes qu'on appelle haremlık. Loti, partant des maisons où il a habité, essaye de donner des renseignements sur le mode de vie et la culture turque.

"Cette impasse tortueuse, bordée de vieilles maisons de bois croulantes, de vieux murs...Et ma maison...,très grillagée.. Au rez-de-chaussée, sont les logis des domestiques et de la police... Au premier étage se trouve la salle à manger,... Au second étage, où la plupart des

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. p. 100

fenêtres et la véranda donnent du côté opposé à la ruelle d'arrivée,..."¹

Dans une telle atmosphère orientale, se trouve même la maison de la bien aimée de Loti, ce qui rendait ce quartier encore plus intéressant pour notre auteur, qui la fréquentait assez souvent. D'après Loti cette maison se situe dans un coin isolé du quartier, mais il ne nous en parle pas en détail au début de l'oeuvre:

"Près de cette place est une rue sombre et sans passants, où pousse l'herbe verte et la mousse. Là est la demeure d'Aziyadé; là est le secret du charme de ce lieu."²

Mais vers la fin de son oeuvre, Loti, nous la décrit avec tout son génie:

"La porte est surmontée d'un soleil, d'une étoile et d'un croissant; le tout en planches vermoulues. Les peintures qui ornent les treillages des shaknisirs représentent des tulipes bleues mêlées à des papillons jaunes... on ne sait jamais si, des fenêtres d'une maison turque, quelqu'un vous regarde ou ne vous regarde pas."³

A la suite d'un intervalle de dix ans, à son retour dans ce quartier qui lui est depuis longtemps familier, Loti se trouve face à face avec les mêmes vues qu'autrefois, et à ce propos il dit :

"Rien de changé sur cette place; elle est restée un des lieux les plus turcs et les plus mélancoliques de Stamboul... les mêmes vieux turbans blancs sont assis, à cette dernière lueur du soir d'automne, fumant des narguilés tout en devisant de choses saintes."⁴

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. pp.233- 234-235

² Pierre Loti, *Aziyadé*, op. cit. p. 100

³ *Ibid.* p. 218

⁴ Pierre Loti, *Fantome d'Orient*, op. cit. pp. 220-221

Loti a été content d'y revivre et d'y respirer la même atmosphère qu'autrefois. Nous pouvons dire qu'il est le seul qui l'ait découvert. Les étrangers de l'époque préféraient ne pas le visiter, à cause de sa vétusté. Mais la vue originale de ce quartier reflétait la culture turque, qui remonte à des siècles. Loti ayant un intérêt pour le passé, l'a visité maintes fois. Il détestait les renouvellements et les considérait comme la dégénération. La conservation de la culture, du mode de vie, des immeubles, des moeurs, constitue l'une des raisons de ses visites en Turquie.

Après avoir tant parlé des quartiers, purement turcs, fréquentés tant de fois par Loti, qui avait un grand amour pour les Turcs et leurs cultures, nous allons essayer, maintenant, d'étudier un quartier qui présente des images différentes par rapport aux précédents; c'est le quartier Galata où règne le cosmopolitisme, que Loti déteste ardemment et qui se manifeste à travers.

Le quartier Galata nous présente des images cosmopolites par ses habitants, ses moeurs et son mode de vie, parce qu'y vivent des personnes de différentes nations. Ce cosmopolitisme était la particularité de ce quartier.

Galata se situe un peu au dessus de Péra (Beyoğlu), avant de descendre à Kara-Keuil (Karaköy), sur la colline qui s'allonge vers la mer entre la Corne d'Or et le détroit. Ce quartier est considéré comme le centre de la ville. Il réunit les gens venus de tous les pays du monde. Les plus remarquables de ceux-ci sont les Grecs; ils sont assez nombreux par rapport aux autres. En raison de son cosmopolitisme, Loti n'a pas voulu insister.

Galata étant au début, avant l'arrivée des étrangers, un lieu turc, mais qui, plus tard, devenu cosmopolite, avait comme les autres quartiers de la ville, des maisons de bois d'une couleur sombre et aux fenêtres grillagées. Ces maisons avaient trois ou quatre étages et la plupart d'entre elles donnaient sur la rive de Kara-Keuil (Karaköy), où on vendait, comme aujourd'hui, toutes sortes de poissons pêchés à la ligne. Sur la même rive Loti a vu des paquebots alignés. Par les phrases de l'auteur nous comprenons qu'il les déteste. La raison pour laquelle Loti insiste sur le mot cosmopolitisme vient à notre avis de l'amour des choses ou des milieux qui sont dans leur état originel. Voyons ce que dit Loti dans son oeuvre **Suprêmes Visions d'Orient**:

“C'est ce quai émouvant des arrivées et des départs, qui change d'année en année, se modernise et s'enlaidit lamentablement”¹

Le quai de Galata était aussi le lieu de repos de Loti où il fumait à la façon turque: le narguilé. Loti, qui a circulé dans les rues de ce quartier, ne nous parle pas de ses habitations, ni du reste. Pourtant , il y avait des tombes de dignitaires religieux et une mosquée souterraine fort ancienne. A travers les rues il était possible de voir des boutiques, des cafés étrangers. L'un des cafés étrangers appartenait à une dame italienne et était un lieu de rencontre pour Loti, qui le fréquentait souvent et y passait des heures avec les autres marins de différents pays. La grande partie des clients étaient des Grecs; puis des Italiens, des Maltais. Avant de sortir pour la promenade de quartier, Loti y venait pour se déguiser. La propriétaire lui avait réservé un coin à cet effet, parce que Loti aimait bien se promener en costume turc, ce qui lui permettait de pénétrer dans tous les coins turcs sans aucun problème; autrement il ne pouvait pas circuler librement. La situation de ce café nous fait penser un peu à ses fonctions:

“Le café de leur ‘madame’ ouvrait sur la grande rue bruyante; il était très profond et très vaste; il avait une porte de derrière sur une impasse mal famée des quais de Galata, laquelle impasse servait de débouché à plusieurs mauvais lieux. Ce café était surtout le rendez-vous de certains matelots de commerce italiens et maltais, suspects de vol et de contrebande; il s'y traitait plusieurs sortes de marchés, et il était prudent, le soir, d'y entrer avec un revolver.”²

Loti, ayant un amour pour les chiens et les chats, les remarque partout où il flâne. Dans Istanbul on en voyait dans tous les quartiers. Les Turcs ne les élèvent pas, c'est pourquoi ils sont tous en liberté dans les rues. Loti, dès son arrivée en Turquie, attire l'attention de ses lecteurs sur le hurlement des chiens

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. p. 287

² Pierre Loti, *Aziyadé*, op. cit. pp.125- 126

en liberté. Une nuit, en flanant dans les rues de Galata, il a entendu les aboiements des chiens:

"Les chiens sont en révolution dans le quartier de Galata et poussent là-bas des hurlements lamentables."¹

dit-il. Ces chiens errants font partie de la vie sociale mais ils sont traités d'une façon différente de ceux des Français. Ils se nourrissent de nourritures jetées par les gens bienfaiteurs du quartier, et aussi par les bouchers. Comme ils sont errants, toutefois ils se nourrissent de ce qu'ils trouvent de bon à manger dans les rues. Les Turcs, en général, soumis aux préceptes de leur religion islamique, ne gardaient pas, à cette époque, de chiens c'est pourquoi les chiens étaient errants:

"les Orientaux, s'ils sont pleins de pitié pour les chiens, dédaignent de les toucher et réservent pour les chats leurs câlineries."²

Tout en vivant en liberté, les chiens ne mordaient personne c'est-à-dire qu'ils n'étaient jamais méchants. Mais ils se multipliaient rapidement. Cette prolifération rapide dérangeait les habitants des quartiers et en conséquence en 1910 ils ont été emportés dans un lieu très éloigné de la ville. Loti avait été fortement touché du déplacement de ces pauvres chiens qui n'avaient d' autre faute que de se multiplier. Pourtant cette façon de faire n'était pas conforme aux règles religieuses. Les renseignements donnés ci-dessus sont corroborés par la citation suivante:

"les bons chiens... montaient la garde de nuit dans les quartiers, nettoyaient les rues et surveillaient les petits enfants... il a fallu recruter des vagabonds, des bohémiens, des bandits. Ces gens opéraient avec de grandes pinces de

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit pp.42-43

² Pierre Loti, Désenchantées, op. cit. pp. 174-175

fer à mâchoire, attrapèrent les pauvres victimes par le cou, par les pattes ou par la queue, les jetaient pêle-mêle, écorchées et saignantes, dans des barques qui les emportaient à l'île du supplice. Pendant plusieurs jours il y eut à Stamboul des cris, des pleurs, des batailles; les Turcs s'indignaient et ne voulaient pas. Pauvres bons chiens ! ...l'île de supplice... était un rocher désert, sans une goutte d'eau pour boire, et ils y moururent longuement de faim et de soif après s'être entre-dévorés, dans leur délire.”¹

Pour comparer les quartiers, Loti nous transmet des images importantes de deux types de quartiers: l'un traditionnel, l'autre cosmopolite. Dans les pages précédentes nous avons parlé de ceux qui nous présentaient des images purement turques tandis que dans les rues étroites de Galata Loti n'a malheureusement pas pu voir des enturbanés aux cafetans et le chapelet à la main. Ce quartier était composé en grand nombre de Grecs qui agissaient selon leur mode de vie . Parmi eux il y avait des gens corrompus qui se conduisaient mal. Par leur façon de vivre, les Grecs ont commencé à dégénérer la population turque du quartier. Loti, lors de sa première visite à Galata, a été surpris du vacarme qui y régnait:

“quand nous arrivâmes à Galata, jamais, dans aucun pays du monde, il ne fut donné d'ouïr un vacarme plus discordant, ni de contempler un spectacle plus misérable.”²

Loti, qui connaît bien les nations européennes et déteste le cosmopolitisme, hait les Grecs, les Arméniens à cause de leur façon de se conduire envers les Turcs, et il se place du côté de ceux-ci. Loti, l'ami des Turcs, ne manque jamais de violer ardemment les ennemis des Turcs. Parlant des Grecs:

“La conduite des Grecs a été ignoble”³

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. pp.20-21-22

² Pierre Loti, *Aziyadé*, op. cit. p. 121

³ Pierre Loti, *Les Alliés Qu'il Nous Faudrait*, op. cit. p. 34

dit-il. Les Grecs et les Arméniens surtout, puisqu'ils sont les ennemis éternels des Turcs, exagéraient. ils dérangeaient même les militaires français par leurs extrêmes impolitesses. Puisque les impolitesses de ces Grecs et des Arméniens qui étaient dirigées contre tous les hommes qu'ils soient Turcs ou d'une autre nation, comme par exemple les Français. C'est pourquoi il faut donner raison à Loti d'avoir défendu les Turcs. Il l'a fait le mieux dans son oeuvre intitulée **Les Alliés Qu'ils Nous Faudrait** . Les impolitesses des Grecs sont corroborées par le passage suivant:

"Sait-on que ces officiers grecs, arrivés en Turquie à notre suite, et grâce à nous, bousculent les officiers français en pleine rue de Péra, et, au café leur soufflent insolemment au visage la fumée de leur cigare !"¹

Pour se convaincre de la multitude des Grecs, il nous a paru nécessaire de faire un renvoi à la citation de Loti qui nous donne une idée sur le nombre des Grecs:

"c'était un grouillement cosmopolite inimaginable, dans lequel dominait en grande majorité l'élément grec. L'immonde population grecque affluait en masse compactes, il en sortait de toutes les ruelles de prostitution, de tous les estaminets, de toutes les tavernes."²

Dans ce quartier il y avait tellement d'étrangers flanant dans les rues étroites, que partout on parlait le français, l'anglais, l'italien et la langue gènoise. Ces gens, de jour en jour, entraînaient une dégénération de la culture, du mode de vie, mais, en revanche, l'activité commerciale s'accroissait. Ici les marchands, les commerçants étrangers étaient dispersés dans tous les coins du quartier. Parlant des quartiers cosmopolites, Loti les qualifie de quartiers européens. Mais les habitants turcs de Galata ne restaient pas indifférents aux Occidentaux. De loin , ils observaient et suivaient les actions des européens qui y vivaient. Les habitants du quartier qui ne connaissaient que leur culture contemplaient les étrangers

¹ Pierre Loti, *Les Alliés Qu'il Nous Faudrait*, op. cit. p. 27

² Pierre Loti, *Aziyadé*, op. cit. p. 121

“pour rire tranquillement aux dépens des infidèles pour voir comment ces chrétiens... célébraient la naissance de leur prophète.”¹

Ici aussi comme dans les autres quartiers d'Istanbul, les Occidentaux flanaient et vivaient à leur gré comme s'ils étaient dans leur pays. Ils ne limitaient pas leurs actions. Cette liberté de conduite accordée aux Européens venait bien sûr, de la tolérance de l'Etat turc.

Le quartier Galata est connu aussi par la tour qui se dresse en plein milieu . Cette masse ronde et gigantesque monte sans fin, et on n'en aperçoit pas le terme, elle vous écrase. Cette tour qui est d'une couleur foncée porte le poids des siècles. Elle est couverte d'un toit haut et pointu fait de cuivre noirci par les phénomènes atmosphériques. Sous le toit se trouve une terrasse où il y a toujours un observateur qui surveille la ville tout entière pour avertir les pompiers en cas d'incendie. D'autre part, c'est à cette époque qu'un aviateur turc, Hazarfen Ahmet Çelebi, s'est servi de la hauteur de cette tour pour une expérience de vol, mais Loti ne nous en parle pas dans les oeuvres consacrées à la Turquie, ni dans les passages concernant ce quartier.

En descendant de Galata par une rue en escalier, on arrive à Kara-Keuil (Karaköy) où se trouve le vieux pont nommé Galata Köprüsü sous lequel passent les caiques des promeneurs sur les eaux douces du Bosphore. Le pont de Galata (Galata Köprüsü), malgré son ancienneté, a gardé son originalité et a rendu service, pendant de longues années, aux gens de diverses nations. Le pont de Galata est flottant et s'étend de la rive d'Eminönü à la rive de Kara-Keuil (Karaköy) qui signifie 'village noir' en turc. Loti le dénomme de 'pont de Kara-Keuil'. L'une de ses particularités est qu'il s'ouvre la nuit et reste ouvert jusqu'à l'heure de la prière du matin pour permettre le passage à des navires qui devaient entrer dans la Corne d'Or (Haliç).

Les trois quartiers dont nous avons parlé étaient les quartiers les plus fréquentés et comportant des spécificités différentes. Il y a encore plusieurs quartiers visités par Loti, mais ceux-là n'ont pas autant d'importance que ces trois là. Les quartiers autres qu' Eyoub, Fatih et Galata jouaient un rôle de passage ou de promenade. Parmi les quartiers visités Péra était un lieu

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit p. 121

d'élégance et de plaisir, c'est pourquoi il attirait tous les étrangers venus à Istanbul et il a été aussi le quartier de résidence de plusieurs hommes d'Etat. Il est vraisemblablement un quartier européen par ses activités. Mais il n'était pas aussi bruyant que Galata. Péra était également cosmopolite. Ici les Grecs, les Juifs, les Arméniens, les Anglais, les Français étaient assez nombreux. Ces minorités avaient leurs magasins, leurs églises, leurs synagogues, leurs écoles, leurs maisons. Un autre quartier cosmopolite dont Loti nous parle est Piri-Pacha où les Juifs sont nombreux:

"Les iaoudis qui occupent... les deux rives, Balate et Piri-Pacha."¹

Les quartiers Phanar (Fener) et Balate (Balat) sont peuplés de Juifs et de Grecs. Au cours de sa visite à Phanar Loti y voit un désordre et à cause de ses immeubles très anciens, le qualifie de vieux Phanar.

Chichli (Şişli) était lui aussi cosmopolite. Il s'y trouve le tombeau d'Ahmet, compagnon et fidèle ami de Loti. Dans ce quartier il y avait un cimetière arménien-catholique. Parmi les quartiers purement turcs nous pouvons citer Sultan Selim qui est remarquable par sa mosquée, dont les dômes et les longs minarets ressemblant à des flèches se voient de loin, et composé de:

"vieilles arabesques de pierre qui grimpaient en se tordant."²

Cette mosquée est entourée de tombes, de kiosques funéraires où veillent de petites lampes, de cyprès. Sur la place de la mosquée on ne trouve pas de cafés, ni de fumeurs comme il y en avait autour de la mosquée Fatih ou tout le long du Bosphore. Les maisons de ce quartier étaient anciennes et très basses. Quant à ses rues elles étaient :

"d'un aspect arabe, toute blanche de chaux et bordée régulièrement par séries de porches en ogive."³

¹ Pierre Loti, *Aziyadé*, op. cit. p. 124

² *Ibid.* p. 132

³ *Ibid.* p. 49

Thérapia (Tarabya) était un autre quartier, mais considéré par Loti comme un village de plaisir et doté d'hôtels et de cafés où un orchestre jouait la nuit.

Le quartier Hadjikeuil (Hasköy) a une importance particulière du point de vue de la première rencontre de Loti avec Aziyadé.

L'un des lieux préférés de Loti était Kandilli, quartier littoral se situant sur la rive d'Asie, où Loti se sentait plus en Orient. Après un intervalle de six ans Loti l'a revu inchangé.

Jusqu'ici nous avons essayé d'étudier les quartiers visités par Loti durant ses séjours en Turquie à différentes dates. Nous avons vu que Loti préférait les quartiers purement turcs à ceux où vivaient en nombre considérable des Européens. Se promener dans les quartiers purement turcs lui donnait le plaisir de contempler la culture orientale et de revivre à travers elle le passé. A la suite de ses promenades, Loti nous a transmis des images turques dans plusieurs domaines. Toutes les images recueillies nous permettent de faire une comparaison entre la Turquie du temps de Loti et celle d'aujourd'hui.

3.CHAPITRE LE BOSPHORE ET LA CORNE D'OR

Chaque pays ou chaque ville a une particularité différente des autres. Ces spécificités permettent de donner quelques idées sur les lieux. La Turquie est connue dans le monde par la ville d'Istanbul, qui était jadis le centre du pays, le siège du gouvernement. Istanbul a été connu par ses multiples particularités, qui sont les minarets, les mosquées monumentales, les cimetières étendus largement dans la ville, les hommes en costume traditionnel, les maisons de bois, les fontaines à chaque coin de rue. Parmi ses innombrables particularités le Bosphore et la Corne d'Or occupent une place considérable dans la mémoire des hommes de tous les pays.

Etant situé à un point stratégique, le Bosphore a une importance touristique et joue le rôle de réunir les hommes de divers pays. Il divise la ville en deux : le côté asiatique et le côté européen. Ces deux rives sont boisées jusqu'au bord des eaux douces, et à travers la verdure nous pouvons voir des maisons de bois, des cimetières, des pelouses où pique-niquent les habitants venus de divers quartiers, le long de ces deux rives se situent des palais impériaux, des forteresses de deux civilisations différentes: du côté asiatique celle qui s'appelle Anadolu Hisari, et en face le Rumeli Hisari. C'est entre ces deux rives que se trouve le Bosphore aux eaux douces, qui sert de passage aux navires internationaux et de bassin aux caïques en forme d'arc durant la journée.

La Corne d'Or est la partie la plus tranquille du Bosphore où accostent des milliers de caïques dès le coucher du soleil. Après une longue promenade sur le Bosphore, Loti venait y accoster son caïque pour aller à Eyoub en traversant le Balate et le Phanar qui sont des quartiers littoraux.

Le Bosphore est un détroit unique au monde par ses multiples beautés. Il divise la ville en deux rives: une partie est du côté asiatique et l'autre du côté européen. Le Bosphore constitue un ensemble avec ses maisons, ses palais, ses cimetières aux hauts cyprès et aux tombes ciselées, ses navires et ses caïques glissant silencieusement sur ses eaux agitées par le souffle du vent. Après la Corne d'Or vers la mer Noire sur la rive européenne se situe le palais Dolma-bagtché (Dolmabahçe sarayı), qui se trouve entre Kabataş et Beşiktaş.

Ce palais, qui domine le quartier, est une masse de marbre finement sculpté, d'une blancheur étincelante. Loti s'y est rendu le 10 décembre 1876. Tout est couvert de marbre blanc. Il est un mélange d'architecture arabe, grecque, gothique, turque et romaine. Par les portes qui donnent sur le Bosphore, les membres du palais montaient dans les caïques dorés en forme d'arc et s'en allaient en plein milieu du Bosphore. Un peu plus loin sur la même rive qui s'étend jusqu'à la mer Noire, se trouve le Palais de Tchéraghan (Çırağan sarayı).

Par ses murs très hauts et polis, ce palais a beaucoup charmé notre auteur. En le voyant la première fois, Loti avait l'impression de murailles d'une prison:

"d'interminables murailles de trente pieds de hauts droites, polies, inaccessibles comme des murailles de prison."¹

Dans la citation précédente, Loti emploie le mot inaccessible pour les murailles de ce palais; ceci montre combien la vue extérieure de ce palais est fascinante pour Lui. Par l'emploi des mots, il fait sentir à son lecteur tout ce qu'il ressent dans son cœur envers les choses observées, et ainsi le roman devient encore plus attrayant. Loti n'a pas pénétré dans ce palais, il l'a contemplé de l'extérieur. Le palais de Tchéraghan (Çırağan sarayı) avait trois portes d'entrées de marbre gris avec des battants de fer ciselés en motifs. Les eunuques et les soldats étaient chargés de sa protection.

Loti y est allé seul, à cheval, moyen de transport de l'époque. La façade de ce palais donne sur le Bosphore, comme le palais Dolma-Bagtché (Dolmabahçe sarayı). Plus tard cette masse gigantesque de marbre blanc finement ciselé et doré a subi un incendie.

Sur la colline du Bosphore, faisant face au Palais de Tchéraghan, se trouve le palais de Yıldız (Yıldız sarayı), qui a été construit en 1878 qui a joué jadis un rôle important: il a été le centre des affaires officielles de l'Empire d'où on gouvernait le pays. Il a continué à être le centre jusqu'à l'année 1909. Le palais Tchéraghan domine un large lieu boisé. Loti l'a visité à l'occasion d'une invitation du sultan Abdul-Hamid, qui était alors le gouverneur de l'Empire Ottoman.

¹ Pierre Loti, *Aziyadé*, op. cit. p. 145

“ces deux rives qui se regardent, l'Europe et l'Asie, se montrant l'une à l'autre des minarets et des palais tout le long du Bosphore, avec de continuels changements d'aspect, aux jeux de la lumière orientale !”¹

A part le palais Yıldız, du côté Européen, il y a une citadelle appelée Rumelihisari qui se situe à l'endroit le plus étroit du Bosphore. Elle a été construite en 1452, un an avant la conquête d'Istanbul, par Mehmet II. Elle a la forme rectangulaire et comporte trois grandes tours. Sa longueur, de l'est au nord, est de 250 mètres et l'épaisseur de ses murailles mesure cinq mètres. La citadelle de Rumelihisari a cinq portes. Ses trois tours constituent le plus grand bastion du monde. Au milieu de la citadelle il y a aussi une mosquée. Cette citadelle avait été bâtie en quatre mois au cours de la période de préparation de la défense d'Istanbul. Aujourd'hui elle est transformée en musée et dans la grande cour on fait des représentations théâtrales.

Juste en face de Rumelihisari est située la citadelle d'Anatolie, qu'on appelle en Turc Anadoluhisari. Elle aussi se trouve au point le plus étroit du Bosphore. Elle est du côté asiatique dans le quartier Beicos. Anadoluhisari est à peu près de cinquante ans plus ancien que Rumelihisari. Sa construction a été réalisée sous la direction de Yıldırım Bayezid afin de contrôler les navires arrivant à Byzance. Ladite citadelle est composée d'une citadelle principale, d'une muraille intérieure, d'une muraille extérieure, et de trois tours qui donnent sur le Bosphore. Derrière la citadelle il y avait des collines boisées. Elle a été construite en gros blocs de pierre. Les murailles sont d'une épaisseur de deux ou trois mètres. Sur ces murailles il est possible de voir le creux de boules de canons

Du côté asiatique il y a encore un palais nommé Beylerbeyi sarayı. Ce sérail se situe juste au bord des eaux bleues du Bosphore. Il a été financé par Abdulaziz, sultan impérial. Ledit sérail, bâti de marbre en 1864 par Sultan Abdulaziz, il a servi de résidence au sultan de l'époque et aux hommes d'Etat de différents pays. Quant au style du palais, c'est un mélange de renaissance et de baroque. Le front du côté du littoral est couvert d'ornements splendides et à trois côtés il y a des escaliers qui servent à monter aux différents points du

¹ Pierre Loti, Désenchantées, op. cit. pp. 11-12

sérail. Juste à côté du sérail se trouve aujourd'hui le pont du Bosphore qui relie les deux côtés .

Pour l'étude du Bosphore, nous avons commencé par les bâtiments gigantesques, monumentaux et extrêmement splendides, qui à première vue, attireraient l'attention de tous ceux qui y venaient. Le Bosphore n'était-il entouré que de ces citadelles ? Notre réponse sera négative. A travers les collines boisées des deux côtés, il y avait et même aujourd'hui il y a encore des maisons de bois, des cimetières, des pelouses, des yalis, qui ornaient les deux rives des eaux bleues et douces, fréquentées par des milliers d'hommes du monde.

Lors de son premier séjour en Turquie, Loti a fait des promenades en caïque sur le Bosphore et dans les rues des quartiers riverains mais il ne nous en a pas parlé suffisamment dans sa célèbre oeuvre intitulée **Aziyadé**. Tandis que dans **Suprêmes Visions d'Orient** et dans **Les Désenchantées** nous avons trouvé suffisamment de détails pour aborder notre étude.

Le long du couloir d'eau douce du côté européen les yalis dominaient le bord. Tandis que les bords du côté asiatique n'étaient pas occupés par autant de belles maisons que les bords d'en face. Les maisons y étaient plus humbles. Du fait de leur emplacement sur le bord il n'y avait pas de rues. D'autre part les séraïls occupaient aussi une grande partie des rives.

Les yalis qui se trouvent juste au bord des eaux bleues étaient en général en bois, à plusieurs étages et à plusieurs pièces, selon la richesse de leur propriétaire. Les façades donnent sur le Bosphore, et derrière se trouvent des jardins haut murés pour que les femmes se sentent libres, et qu'elles ne soient pas gênées par les regards des hommes passant dans les rues. Pour la même raison les fenêtres de ces habitations sont doublement grillagées, de telle façon qu'on ne peut passer qu'un doigt entre les grilles. Du fait de ces séparations les femmes n'avaient pas besoin de se voiler, ni de se tenir en robe de sortie qui ne fait pas paraître les lignes du corps. Elles y mettaient même des vêtements fins et amples. Les yalis avaient en général des gardes chargés de les protéger contre les malheurs qui pouvaient arriver de l'extérieur, tels que violation, vol et pénétration de personnes étrangères à la maison:

"un grand yali très vieux style, très grillagé pompeux et triste, avec toujours quelque aimable nègre en redingote qui rôde sur le quai étroit... Par la base, il baignait presque dans

le Bosphore,.. Derrière, c'étaient des jardins haut murés, qui montaient se perdre dans les bois du coteau voisin."¹

Dans le panorama du Bosphore, la verdure occupe aussi une place assez importante. Elle était composée de platanes, de diverses sortes d'arbres qui ombragent de grandes surfaces, de cyprès de cimetières, et de pelouses où les femmes venaient pique-niquer les vendredis, jours de repos des musulmans, et passaient le temps à regarder les caïques qui sillonnaient le Bosphore. Les maisons, les yalis, les stèles dorées, les petits cafés sous des platanes, étaient tous noyés dans la verdure.

Au cours de ses promenades sur le Bosphore, Loti a admiré des cimetières aux stèles dorées et aux hauts cyprès se dressant vers le ciel bleu comme de grosses flèches.

Les cimetières occupent une place importante dans la ville d'Istanbul et donc dans la vie de notre auteur. Loti, habitué par l'idée de la mort, a étudié avec grand soin les cimetières turcs. Il en voit même aux bords des eaux bleues résonnant toute la journée du son des vagues et des ronflements des navires ou de paquebots aux lourdes fumées noires. Dans ces cimetières littoraux les stèles des compagnons de Mahomet II (Mehmet le conquérant) et des guerriers sont en nombre considérable; mais il y a aussi des stèles d'hommes du peuple:

"c'est là qu'ils dorment, ces guerriers légendaires qui vinrent à la suite du Conquérant; ils avaient choisi de telles places au bord de l'eau, sans doute pour entendre la jolie musique éternelle des courants du Bosphore."²

Il faut à ce sujet, relier le charme de Loti aux particularités des stèles. En Turquie celles-ci sont différentes de celles de l'Europe. Chaque tombe est surmontée aux extrémités d'une pierre ou d'un marbre en prisme rectangulaire ou carré ou bien cylindrique : l'un du côté des pieds et l'autre du côté de la tête. Ces deux pierres sont symétriques. Celle qui est du côté de la tête est la plus significative. Par elle on peut comprendre si c'est une tombe masculine ou féminine. Les inscriptions arabes se trouvent sur la pierre située du côté de la

¹ Pierre Loti, *Désenchantées*, op. cit. pp. 140-141

² Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. p. 17

tête. Les deux côtés de ces deux pierres sont surmontés aussi de deux dalles de marbres garnis de broderies. Le dessus des tombes est ouvert, afin d'y planter des fleurs. Les dalles sont garnies de motifs de plantes. Les stèles des hommes religieux tels que les hodjas, derviches, aǧas étaient enturbannées. Les coiffures des stèles étaient de modèles différents. Les stèles en forme de tarbouche entouré d'un foulard appartiennent aux derviches tourneurs du couvent de Mevlânâ, philosophe turc. Les stèles coiffées de turbans ronds ou ovales étaient celles des hodjas et des autres dignitaires religieux. Les stèles n'ayant ni tarbouche ni turban appartenaient à des gens du peuple :

"Les pierres tombales, en Turquie, sont des espèces de bornes, coiffées de turbans ou de fleurs, qui de loin prennent vaguement l'aspect humain, qui ont l'air d'avoir une tête et des épaules;"¹

Quant aux stèles féminines, elles ont plus de motifs que les masculines. Elles sont très frappantes par leurs motifs ciselés de fleurs ou de plantes et leurs couleurs:

"tout au bord de l'eau, des tombes de femmes, ...pierres debout, toujours, surmontées d'une sorte de couronnement symétrique qui représente des fleurs."²

Les stèles féminines n'étaient pas coiffées de turban comme c'était le cas pour les stèles masculines. Leurs extrémités étaient triangulaires avec des motifs et garnies de gravures de plantes précieuses. Du temps de Loti les Turcs employaient l'alphabet arabe, c'est pourquoi les inscriptions des stèles étaient en arabe et dorées parce que la dorure facilitait la lecture des inscriptions sur la pierre. Ces inscriptions indiquaient le prénom du défunt ou de la défunte et le prénom du père, la date de naissance, de la mort. Elles comportaient aussi une demande de prier pour l'âme du défunt car, selon la croyance cette prière faite par les visiteurs de la tombe réduirait, s'il devait les subir, les châtements au jour de la résurrection:

¹ Pierre Loti, Désenchantées, op. cit. p. 68

² Pierre Loti, Fantome d'Orient, op. cit. p. 54

"Dites une prière pour l'âme de..."¹

En Turquie, sur la plupart des dalles de marbres des tombes se trouve, du côté des pieds, un petit bassin d'eau pour les oiseaux actes de bienfaisance pour obtenir la miséricorde de Dieu au jour de la résurrection. Loti l'a remarqué pour la première fois sur le tombeau d'Aziyadé, sa bien-aimée; par sa description Loti fait en réalité une comparaison de culture. Ces explications seront corroborées par la citation suivante de Loti:

"la petite auge de marbre blanc où les oiseaux viennent boire. C'est une de ces nombreuses coutumes, si adorablement touchantes, de la Turquie celle qui consiste à creuser toujours, dans les dalles de marbre des tombes, ces tout petits bassins où se conserve l'eau du ciel, pour procurer aux pauvres morts la compagnie fréquente des oiseaux qui ont soif ou envie de se baigner..."²

D'après les coutumes turques, à la suite de l'enterrement d'un mort, on vient planter un cyprès du côté de la tête. Le cyprès est un arbre assez connu et cultivé dans toute la Turquie. C'est une race de sapin qui ne se défeuille point pendant les quatre saisons. L'une de ses particularités est qu'il n'a pas besoin d'arrosage; c'est pour cette raison qu'on en trouve dans les cimetières. La plantation d'un arbre auprès de la stèle de chaque personne est motivée par la croyance islamique depuis, la plantation du cyprès ou de l'arbre quelconque jusqu'à ce que celui-ci perd sa vivacité, le défunt ne subirait pas de chatiments; c'est pourquoi les cimetières paraissent de loin comme une forêt. La plantation d'arbres auprès des stèles est appliquée pour la première fois par le Prophète. En Turquie le cyprès est associé à l'idée de mort; on les plante généralement dans les cimetières. Nous trouvons la même interprétation dans les oeuvres de Loti. Les voyant dans tous les cimetières, l'auteur les prend pour le symbole de la mort. Chaque fois qu'il parle de cimetières, il attire l'attention de ses lecteurs sur les cyprès:

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. p. 114

² *Ibid.* p. 132

“un bois de cyprès séculaires forme une masse absolument noire; ces arbres tristes ombragent d’antiques sépultures de musulmans; ils exhaltent dans la nuit des parfums balsamiques.”¹

Une autre particularité des cyprès c’est que cet arbre a une longue vie. Loti en a vu de gigantesques qui étaient centenaires.

En plus des cyprès des cimetières sur le bord des eaux transparentes brillant comme de l’argent il y a aussi des lieux où les femmes agissent librement. Les femmes des harems accompagnées d’eunuques, allaient pique-niquer sur les pelouses vertes du Bosphore les jours de congé de la semaine, c’est à dire les vendredis. Ces pelouses se situaient à l’extrémité du Bosphore. L’éloignement des habitations permettait aux femmes d’agir librement et à leur gré: elles ne mettaient pas leur voile, elles se promenaient en longue robe qui tombait jusqu’aux talons et dont les manches étaient également longues jusqu’aux poignets. Elles préféraient, pour leur robe, une couleur éclatante. Finalement toutes ces couleurs constituaient un spectre sur les vastes pelouses des eaux bleues transparentes du couloir international. Sur ces pelouses les grands arbres centenaires servaient de parasol aux gens venus pour se rafraichir car, en été, le soleil en Turquie est bien chaud. Les femmes s’y amusaient à leur façon du matin au soir. Le soir elles retournaient chez elles soit en caïque, soit en voiture à cheval. Les pelouses étaient à cette époque les seuls lieux de repos et de détente de la vie sociale. Les femmes trouvaient le moyen de discuter avec les autres femmes de divers harems dans une atmosphère pleine de gaieté surgie des beautés naturelles:

“du monde alentour, sur ces pelouses presque trop fines et trop jolies qui s’arrangent en amphithéâtre, comme exprés pour les gens qui veulent s’asseoir et regarder ces barques passer... Et, des deux côtés, les collines boisées, touffues, un peu sauvages, enfermaient tout cela entre leurs pentes

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. p. 43

délicieusement vertes. C'étaient des femmes surtout qui garnissaient le haut des gradins naturels, sur les deux charmants petits rivages, et rien n'est aussi harmonieux qu'une foule de femmes turques à la campagne, sans tcharchafs sombres comme à la ville, mais en longs vêtements toujours d'une seule couleur, -des roses, des bleus, des bruns, des rouges,"¹

D'autre part, les hommes venant avec les femmes s'asseyaient sur les pelouses les jambes croisées, ou se reposaient adossés à un tronc d'arbre, les jambes allongées sur l'herbe verte comme un tapis, ou couchés sur le dos, ou bien ils s'appuyaient contre un coussin, la tête soutenue par un bras, l'une des jambes allongées et l'autre pliée sur laquelle reposait la main au chapelet. Les Turcs ou plutôt les musulmans à la suite de chaque prière du jour, égrenent le chapelet en évoquant trente-trois fois le nom de Dieu, trente-trois fois rendent grâce et enfin trente-trois fois louent toute chose créée par Dieu. Même hors de la prière ils se sont habitués à égrener en répétant trente-trois fois les mêmes mots pour chaque grain; le chapelet est composé de quatre-vingt-dix-neuf grains.

Loti remarquait, sous les grands platanes des pelouses, des cafés espacés où les promeneurs venaient fumer leur narguilé et boire leur thé. Ces cafés étaient mobiles. Le matin, les cafedjis installaient leur cabane, et le soir ils la défaisaient. Ces cafés étaient très simples avec leurs narguilés et le thé. Dans les cafés turcs ne se trouvaient pas de boissons alcoolisées comme en Europe, parce que tout ce qui soûle est prohibé par le Coran.

En Turquie les cafés ont une importance dans la vie des hommes. Ils jouent le rôle d'évasion pour ceux qui veulent oublier leurs problèmes; lieux de causeries politiques, sociales, économiques, théologiques. A cette époque les discussions citées ci-dessus se faisaient entre homme, les femmes ne se mêlaient que des affaires du ménage. L'habitude du café était tellement répandue que, même sur les lieux de promenade, les cafedjis venaient y installer leur cabane ambulante pour rendre service aux promeneurs. On pouvait en voir un à chaque coin de rues. A l'époque où Loti a vécu en Turquie, les hommes n'avaient d'autre occupation que leur métier, c'est pourquoi les cafés étaient des lieux de passe-temps.

¹ Pierre Loti, Désenchantées, op. cit. p. 142

Le Bosphore, qui sépare la ville d'Istanbul en deux parties différentes l'une de l'autre, est le lieu le plus actif du point de vue du transport par bateaux ou caïques, qui font la navette entre les deux rives, le long du Bosphore, du matin au soir.

Le Bosphore est un détroit unique au monde par ses beautés naturelles, par ses rôles et par sa position géographique. Il est le lieu de promenade le plus plaisant pour les caïques impériales et le peuple toute la journée pendant tout l'été. La circulation des bateaux commence dès le matin par le transport des fruits et des poissons pêchés dans les coins tranquilles de ce couloir d'eau. Les marchands de fruits et de poissons vendaient leurs denrées aux habitants des maisons riveraines:

"de vieux bateliers enturbanés... en se cramponnant familièrement de la main aux grillages en fer de mes fenêtres; l'une est chargée de poissons nacrés, l'autre de courages et de pastèques; c'est donc toujours cette même petite vie matinale des villages d'ici, toujours ces humbles marchands, qui rament et s'arrêtent à toucher les mains..."¹

Il y avait toutes sortes de caïques, du plus petit pareil à un arc et à un seul rameur en veste dorée et au fez rouge, jusqu'aux plus grands, à éperon d'or poussés par huit à vingt-six rameurs pour les promenades des membres des sérails.

Ces caïques étaient très jolis, ornés de fines dorures et de perles. Les caïques impériaux avaient sur un des deux côtés une cabine pour le maître, ils étaient bien ornés avec du velours et des rideaux brodés de fils d'or, ou parfois de fils d'argent. Il y avait des coussins couverts de velours où le maître s'asseyait à son gré. La cabine du caïque était faite pour la protection des rayons du soleil ou bien quand il y avait une maîtresse dans la cabine, celle-ci se servait d'un voile et se protégeait de cette façon des regards des hommes alentour. Les rameurs de ce type de caïque étaient nombreux et vêtus de vestes de velours brodées d'or et de chemises en gaze de Brousse à manches larges. Ces rameurs étaient des hommes assez musclés, bien choisis. Ils avaient sur leurs têtes des fez rouges:

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. p. 15

“Les caïques du sultan sont conduits chacun par vingt-six rameurs. Leurs formes ont l'élégance originale de l'Orient; ils sont d'une grande magnificence, entièrement ciselés et dorés, et portent à l'avant un éperon d'or. La livrée des laquais de la cour est verte et orange, couverte de dorures. Le trône du sultan, orné de plusieurs soleils, est placé sous un dais rouge et or.”¹

A part les caïques de promenade il y avait aussi des caïques assez grands, Chaque quartier en possédait un pour le transport des objets de ménage. Ces caïques avaient aussi des rameurs qui ramaient cette fois debout. Les habitants des quartiers intérieurs de la ville d'Istanbul s'en servaient pour venir s'installer sur le bord du Bosphore où il restaient durant l'été. Au début de l'automne ces gens venus aux bords des eaux bleues reprenaient leurs objets et embarquaient dans ces caïques-bazar pour retourner chez eux. Comme tous les autres, les caïques-bazar aussi étaient dorés. La dorure était à cette époque une tradition turque et donnait une idée sur son art:

“Pour mon déménagement, j'ai frété le «caïque-bazar» de Candilli.”²

Au milieu du détroit, entre les rives asiatiques et européennes bordées toutes deux de maisons, de palais, de cimetières, le va-et-vient de ces caïques commençant dès l'aube continuait jusqu'au soir et, au coucher du soleil, ils se retiraient aux quais. Alors la surface des eaux restait libre jusqu'à l'aube.

Le Bosphore qui relie les deux mers, la Marmara et la mer Noire, est le lieu le plus animé de la ville d'Istanbul où l'eau rapide et profonde, court sans cesse, très agitée à la surface par le vent qui vient du côté de la mer Noire. Il permet aux habitants de la ville de se libérer de toute contrainte. Les gens y trouvent la tranquillité, la joie de vivre. Le Bosphore était le lieu de rendez-vous des amants. Les amants ne pouvaient pas se rencontrer dans les rues étroites des quartiers, de crainte qu'on les remarque, car à cette époque un homme et

¹ Pierre Loti, *Aziyadé*, op. cit. p. 51

² Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. p. 85

une femme, n'avaient pas le droit de se trouver seuls dans un même endroit. Le meilleur lieu de rendez-vous pour eux était donc le Bosphore. Sur les eaux douces dans les caïques en forme d'arc à éperon d'or, qui brillaient sous les rayons du soleil, les amants se voyaient autant qu'ils voulaient, mais là encore avec précaution. Ces caïques circulaient à proximité d'habitations c'était comme si les amants passaient leur temps dans le bassin de leur yali. Mais plus loin, à l'extrémité des habitations, les paquebots avaient jeté l'ancre au bord des eaux. Les navires de transport saluaient du matin au soir les caïques, les yalis, les sérails, les cimetières aux stèles munies d'inscriptions arabes et dorées et les collines boisées du Bosphore. Ce détroit est le seul qui permet aux navires internationaux de passer de la mer Noire à la mer de Marmara ou l'inverse. Lors des passages des navires la fumée sombre couvrait comme une nappe les arcs multicolores balançés par les vagues surgies de ces grands fantômes fendant les eaux qui les gênaient chaque fois. Loti a passé la grande partie de ses séjours sur ces eaux à poursuivre ses amours et à contempler les beautés du passage. Au temps des *Désenchantées* Loti avait remarqué les bateaux modernes cheminant sur le Bosphore. Voici ce qu'il dit sur le trafic du Bosphore:

"Au milieu du détroit, entre les deux rives bordées sans fin de maisons ou de palais, c'est le défilé ininterrompu des paquebots, des énormes vapeurs modernes, ou bien des beaux voiliers d'autrefois cheminant par troupe dès que s'élève un vent propice; tout ce que produisent et exportent les pays du Danube, le sud de la Russie, même la Perse lointaine et le Boukhara, s'engouffre dans ce couloir de verdure, avec le courant d'air perpétuel qui va des steppes du Nord à la Méditerranée. Plus près des berges, c'est le va-et-vient des embarcations de toute forme, yoles, caïques effilés que montent des rameurs brodés d'or, mouches électriques, grandes barques peinturlurées et dorées où des équips de pêcheurs rament debout, étendant leurs longs filets qui accrochent tout au passage. Et, traversant cette mêlée de choses en marche, de continuel et bruyants bateaux à roues, du matin au soir, transportent entre les

Echelles d'Asie et les Echelles d'Europe les hommes au fez rouge et les dames au visage caché.”¹

Le Bosphore, très bruyant pendant la journée, restait sans activité du soir jusqu'à l'aube, reflétant les fines et brillantes lumières des étoiles dans son vaste sein noirâtre. Dès la nuit les gens, de même que les caïques, se retiraient de la surface douce. Ces derniers accostaient aux quais de la Corne d'Or, et les promeneurs, ainsi que les rameurs, rentraient chez eux. Durant la nuit, les sons vagues dominaient les bords comme s'ils appelaient les hommes à circuler avec leur caïque doré sur la surface de l'eau. A une heure avancée, au lieu des caïques splendides de toutes sortes, c'était les lumières des yalis et des étoiles qui ornaient la surface et faisaient des clins d'oeil aux passants. Les collines, les cimetières, les pelouses, les quartiers des rives étaient tous voilés de noir et couverts de silence. Quand on avançait vers la mer Noir, ce silence devenait encore plus consistant. Au temps d'Aziyadé Loti n'avait pas fait de promenade nocturne sur le Bosphore. C'est à l'époque des *Désenchantées* qu'il le faisait; Loti étant officier de marine avait un caïque privé dont il était temporairement le propriétaire, et c'est par ce moyen qu'il s'est promené la nuit et nous transmet les images nocturnes du Bosphore:

“dès le crépuscule, rien n'agite plus les arbres sur les rives, tout s'immobilise et se recueille; la surface de la mer devient un miroir sans rides, pour les étoiles, pour la lune, pour les mille lumières des maisons ou des palais; une langueur orientale se répand, avec l'obscurité, sur ces bords extrêmes de l'Europe et de l'Asie qui se regardent, et l'humidité continuelle de ces parages enveloppe les choses d'une buée qui les harmonise et les grandit... les montagnes, les bois, les mosquées, les villages turcs et les villages grecs, les petites baies asiatiques plus silencieuses que celles de la côte européenne et plus figées chaque soir dans leur calme absolu... tous ses feux traçaient sur le Bosphore d'innombrables petites raies lumineuses qui avaient l'air de descendre jusqu'aux profondeurs d'en

¹ Pierre Loti, *Désenchantées*, op. cit. pp. 131-132

dessous; Et, là-bas en face, il y avait cette rive d'Asie, ses collines tapissées d'arbres faisaient des au-dessus de leurs reflets renversés; quant à ses lumières, plus discrète et plus rares, elles étaient projetées par des fenêtres garnies de grillages,¹

Le Bosphore, bassin international qui relie les deux mers, est le lieu des activités sociales, commerciales où les habitants de la ville trouvent le moyen de se reposer grâce à son atmosphère, ses lieux de promenade comme les pelouses vertes pareilles à des tapis, par ses mille beautés naturelles, par ses gigantesques et splendides sérails de marbre blanc et par des yalis aux fenêtres très grillagées.

Enfin, le Bosphore laisse, dans les esprits de ses visiteurs, des souvenirs ineffaçables. Il restera jusqu'à l'infini un lieu mystérieux et occupera aussi une place prestigieuse dans les oeuvres des écrivains. Ayant suffisamment parlé de Bosphore, nous allons découvrir la Corne d'Or qui est la branche du Bosphore servant de station aux caïques durant la nuit.

La Corne d'or est un port fluvial naturel entouré de quatre grands quartiers: Fatih, Eyoub (Eyüb), Péra (Beyoğlu) et Chichli (Şişli). Sa longueur est de huit kilomètres et sa plus grande largeur est entre Kassimpacha (Kasimpaşa) et Cibâli, où il mesure plus ou moins sept cents mètres. Sa profondeur varie jusqu'à soixante mètres vers la mer de Marmara. D'où vient ce nom ? Cette dénomination remonte à l'ère de Byzance. Ce nom vient de sa forme qui ressemble à une corne, et de la fertilité de ses terres, ce qui fait penser à une corne de fertilité. D'après la mythologie ce nom vient des noms des filles du plus grand Dieu Zeus et d'Io, et de la mère de Byzas appelée Keroessa. La Corne d'Or, étant un port très sûr, la plus grande partie des caïques y venaient accoster le soir. Loti, durant son séjour au quartier Eyoub, pour aller chez lui, venait avec son caïque à l'échelle d'Eyoub et le matin le reprenait pour ses promenades en plein Bosphore, c'est-à-dire que ce port constituait le point de départ et le point d'arrivée de ses courses. D'autre part, les caïques des pêcheurs étaient sur les rives de la Corne d'Or. Loti, à ses

¹ Pierre Loti, Désenchantées, op. cit. pp. 156-157

retours de la ville, à une heure avancée de la nuit, y voyait des barques de pêcheurs accostées et parmi ces barques il y en avait même des vieilles qui étaient inusitées. Le matin, Loti, venant reprendre son caïque, y voyait des mouettes, et des plongeurs noirs, qu'il appelle 'Karabataks', voltigeaient sur les barques et plongeaient leur tête dans les eaux bleues lorsqu'ils voyaient des poissons. Loti exprime le nombre des caïques par des milliers. La raison pour laquelle les caïques stationnaient dans cette baie est la tranquillité de ses eaux. Ainsi les grands navires ne les faisaient pas balancer sur les grandes vagues produites par la mise en route de leur moteur. Sur ce sujet Loti écrit:

"à la tombée du jour, des milliers de caïques abordaient à l'échelle d'Eyoub, ramenant dans leur quartier tranquille les Turcs que leurs affaires avaient appelés dans les centres peuplés de Constantinople, à Galata ou au grandbazar."¹

La Corne d'Or était jadis le lieu de passe-temps des pêcheurs et des matelots. De la fenêtre de sa maison à Eyoub, Loti contemplait la Corne d'Or et ses environs tout boisés, ornés de tours et de minarets qui se dressent encore aujourd'hui comme des flèches pointues vers le ciel bleu. Il y voyait des caïques sillonnant sur une nappe brillante et cette image le charmait profondément. Sur cette nappe brillante il y avait un vieux pont en bois flottant réunissait les deux rives de la Corne d'Or. Des gens aux costumes européens et orientaux de l'époque aux couleurs bleue, rouge et verte avec plein de broderies d'or et d'argent y passaient.

La Corne d'Or a joué plusieurs rôles importants dans l'histoire. Mehmet le Conquérant (Mehmet II) voulant en prendre possession alors qu'à cette époque elle était sous la domination des Byzantins, a fait passer ses bateaux de guerre une nuit d'avril de 1453, par voie de terre de Dolma-Bagtché (Dolmabahçe) à la Corne d'Or à l'endroit du quartier Kassim-Pacha (Kasımpaşa) derrière Galata. Et sous la domination turque, la Corne d'Or, a été

¹ Pierre Loti, *Aziyadé*, op. cit. p. 75

un port de guerre et de commerce. Ses arsenaux maritimes étaient les meilleurs de leur temps.



4. CHAPITRE

LES AUTRES REGIONS VISITEES PAR LOTI

Loti, étant un écrivain de voyage, a visité beaucoup de pays pour découvrir des régions aux traits originaux et pour faire la connaissance de différentes cultures. Des pays orientaux, celui qu'il a le plus parcouru, c'est la Turquie. Celle-ci occupe une place très importante dans sa vie aussi bien que dans ses oeuvres, qui sont lues et ont été imprimées plusieurs fois et traduites en différentes langues. Pendant ses séjours en Turquie, Loti a visité quatre villes turques. Parmi ces villes visitées, Istanbul a une place prestigieuse. Les trois autres villes sont: Brousse (Bursa), La Cilicie (Adana) et Andrinople (Edirne).

Jusqu'ici nous avons essayé d'étudier la ville d'Istanbul avec ses traits originaux. Maintenant, au cours de ce chapitre, nous allons étudier les villes citées ci-dessus qui nous présenteront leurs images spécifiques .

La Cilicie, située au sud de la Turquie, est une région purement turque fidèle à ses moeurs. Tout y était oriental. L'une des spécificités des habitants était leur bravoure. La structure topographique de ses terres et son climat permettaient de faire des cultures assez riches.

Brousse (Bursa) est une ville à la proximité d'Istanbul, célèbre pour ses kiosques funéraires dispersés dans toute la ville et pour sa verdure. Brousse, qui représentait des images anciennes du point de vue historique, a fortement charmé notre auteur, qui aimait le passé. Loti y a vu alors tout le passé encore vivant. La vivacité des anciennes traditions, des immeubles gigantesques, splendides et historiques étaient la raison de son attachement à cette ville qu'on appelle en Turc Yeşil Bursa (Brousse verte). Les traits orientalistes dans tous les coins de la ville le charmaient.

En 1913, durant la deuxième moitié du mois d'août, Loti a rendu visite à Andrinople (Edirne) afin de voir de près les villages turcs anéantis avec hargne par les Bulgares. Cette ville se situe juste à la frontière bulgare. A l'époque où Loti avait rendu visite à Andrinople, elle était complètement en ruine, sauf les habitations bulgares. L'auteur nous transmet des images de la ville de cette

époque mais ce sont des représentations inhumaines dues aux Bulgares. Ces images expriment les souffrances de ses amis turcs provoquées par les barbaries.

La Cilicie

La Cilicie, nom historique de la région d'Adana, se situe au sud de la Turquie. Cette ville est purement turque et géographiquement méditerranéenne. Loti l'a visité à cheval, seul avec son domestique à la saison de floraison des rhododendrons . Les habitants, dont les ancêtres étaient venus s'y installer avant la conquête ottomane, sont turcs et parlent leur langue. Loti en séjournant pendant une courte durée parmi les gens, et en observant tout attentivement, a été ébloui par ces gens et leurs moeurs. Il a admiré leurs conduites et leurs caractères. Regardons ce que Loti dit au sujet des Ciliciens:

“Ils étaient francs comme l'or...naifs, mais jamais ils n'étaient vulgaires.”¹

Les Ciliciens, de leur nature, sont des campagnards francs, braves et attachés fortement à leurs moeurs. Cette spécificité est dominante par rapport à leurs compatriotes. Dans les régions ouest de la Turquie l'attachement aux moeurs est un peu faible car du point de vue géographique ils sont plus en relation avec les Européens. Mais cette région est loin des influences étrangères. Loti qui préfère toujours connaître ce qui est pur et original et qui déteste ce qui est dégénéré, qui regrette qu'on remplace dans tous les domaines l'ancien par le moderne, insiste et exprime clairement son admiration pour le comportement des petits envers les grands, les moeurs turques, qu'il ne connaissait ni dans son pays ni dans d'autres:

¹ Pierre Loti, *La Mort de Notre Chère France en Orient*, Paris, Calmann-Lévy, 1920, p. 82

"le respect des jeunes pour les vieillards, des fils pour les parents y dépasse absolument nos conceptions occidentales."¹

D'après les moeurs turques les étrangers, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, sont de toutes façons des humains. Ceux qui sont venus en Turquie, ou bien dans une famille turque, sont accueillis comme quelqu'un du pays, de la région ou de la famille. Cet accueil est dicté par un commandement du Coran, livre saint des musulmans; c'est pourquoi Loti, jusque dans les villages reculés, a été témoin de l'hospitalité touchante des habitants. Les Turcs sont tous hospitaliers. Ils aiment inviter quelqu'un chez eux et discuter; cela leur procure du plaisir. Le va-et-vient entre les personnes de connaissance est très fréquent. Aux invités on sert les meilleurs plats, des pâtisseries préparées avec soin, et surtout du thé ou du café. Les pauvres, les malheureux sont invités aussi à manger afin d'obtenir la miséricorde de Dieu. Quand il s'agit d'un étranger, le propriétaire de la maison, pour plaire à l'invité, fait tout ce qui lui est possible. L'hospitalité est une caractéristique des Turcs. Cette particularité, de l'est à l'ouest du pays, s'affaiblit mais cela ne veut pas dire qu'elle tend à disparaître. La citation ci-dessous le démontre :

"Partout, dans les moindres hameaux, nous étions reçus comme des amis."²

Ce bon accueil fait à Loti vient de la francophilie des Turcs, qui était très répandue dans le pays à cette époque, et même depuis de longues années. Les Français étaient partout traités avec sympathie. A l'époque de Loti, quand son arrivée était annoncée, les gens de la ville se mettaient en route pour lui serrer la main et lui manifester leur amour des Français. Cette francophilie était même transmise jusqu'aux plus petits enfants. Nous pouvons facilement en comprendre la preuve par la citation suivante:

¹ Pierre Loti, La Mort de Notre Chère France en Orient, Paris, Calmann-Lévy, 1920, p. 81

² Ibid. p. 81

“Photographiez-nous, monsieur, vous aurez ainsi le portrait de plusieurs petits Ottomans qui aiment la France.”¹

La Cilicie, du fait de sa position géographique, a des terres fertiles où on cultive des différentes plantes dont le coton occupe le premier rang. Les jardins d'agrumes sont assez nombreux avec leurs belles oranges. Celles de Kozan, sous-préfecture de la Cilicie, sont célèbres dans le pays.

L'impression de Loti est que les Ciliciens sont des gens accueillants et hospitaliers, mais aussi qu'ils conservent leurs coutumes. Et, ils sont connus pour leur bravoure. La Cilicie, qui n'est pas une région connue historiquement, a joué un rôle important contre les forces qui voulaient l'envahir au cours de la guerre d'indépendance. Loti étant l'ami des Turcs, y est allé voir ce qui s'était passé pendant la guerre, ce que les Européens avaient fait contre ces gens qui n'avaient pas commis de fautes et qui ne possédaient pas d'armes pour se défendre. Nous allons continuer à analyser les images turques d'une ville osmanli qui s'appelle Brousse et qui est célèbre par sa verdure, ses kiosques funéraires de dignitaires et par la montagne appelée Uludağ.

Brousse

Brousse, étant une ville osmanli, nous présente des images purement turques avec ses mosquées, ses turbés, ses cimetières qui sont des édifices comparables à ceux d'Istanbul.

Le but de notre travail n'était pas de nous limiter à la région d'Istanbul, mais de présenter des images turques de tous les lieux visités par Loti. C'est pourquoi nous nous sommes intéressés à toutes les oeuvres de l'auteur transcrivant des images turques. A travers les sources ou les documents nous avons vu que Loti avait visité aussi Brousse (Bursa) qui se situe au nord-ouest de la Turquie, à proximité d'Istanbul. Dans la région il y a, même de nos jours, tellement de verdure qu'on l'appelle Yeşil Bursa, ce qui veut dire Brousse verte. Dès son arrivée dans cette ville, les maisons de bois aux fenêtres grillagées attirent l'attention de Loti. L'auteur a été charmé par l'aspect de ces maisons et de la Mosquée verte (Yeşil camii) dont le mur frontal a été sculpté avec patience par

¹ Pierre Loti, La Mort de Notre Chère France en Orient, Paris, Calmann-Lévy, 1920, p. 236

des sculpteurs de talent. Cette mosquée est qualifiée du même adjectif que la ville. Elle avait une physionomie ancienne. Loti, selon son style de description, commence à décrire les vues générales puis pas à pas arrive au détail. Il fait de même pour la mosquée verte de Brousse. Il nous dépeint d'abord l'extérieur, puis il passe à la description de l'intérieur de la mosquée. Dès son arrivée à la mosquée verte, Loti a remarqué des hommes au turban blanc et vert, assis au bord de la cour de la mosquée et plongés dans la méditation. La cour où se trouvaient ces hommes enturbanés était couverte de petites fleurs de mai car c'était le printemps. Sous les platanes qui se trouvaient autour de l'édifice les gens ou les imams venaient s'asseoir. A côté de ces arbres centenaires se trouvait le kiosque de marbre blanc embelli des dômes légers dont l'intérieur était garni d'un jet d'eau.

Malgré les poids des siècles, la mosquée tient debout durant de longues années. Encore aujourd'hui, suite aux restaurations faites de temps en temps, elle est au service des bons musulmans; elle les accueille avec sympathie et résiste aux phénomènes atmosphériques:

"les murs, penchés par les tremblements de terre et le poids des siècles, à première vue, malgré ses blancheurs sans tache, paraissaient vieilles."¹

La très ancienne mosquée verte (Yeşil Bursa) est ainsi appelée parce que les plantes entre les pierres des murs formaient une frange verte. Les trous creusés par on ne sait quoi servaient de nids de pigeons. Pour pénétrer dans la mosquée Loti s'est trouvé d'abord face à un grand portail haut et finement sculpté, tel que nous pouvons en voir de semblables presque dans toutes les mosquées de Turquie. Les portails des medressés (universités) sont encore plus beaux, plus grands, plus sculptés que ceux des mosquées. Le point commun de ces édifices est que les portails sont larges et hauts, afin de faciliter l'entrée et la sortie des bons musulmans venant aux prières du jour. Les fines sculptures qui garnissent les portails et les murs des mosquées démontrent

¹ Yeni mecmua, Thèse de maîtrise préparée par Sabahattin Küçük, Université Cumhuriyet, p. 647

toujours l'importance accordée aux édifices saints comme les mosquées, et les medressés, car ces édifices sont des lieux où les bons musulmans se réunissent et agissent ensemble:

"Le chapiteau du haut portail ressemblant à des stalactites de caverne, était comme le col d'une arcade et les tours des fenêtres étaient ornés de parures élégantes."¹

Au temps de Loti pour entrer dans la Mosquée verte, le port de babouches était obligatoire pour les visiteurs de peur qu'ils ne salissent les tapis, qui devaient être toujours propres pour la prière. De nos jours cette tradition n'est plus pratiquée. Alors, l'administration de ladite mosquée chargeait un pauvre de louer des babouches afin de lui faire gagner sa vie. Le pauvre garçon qui se mettait debout devant l'entrée de la mosquée, du matin au soir, ouvrait aussi la porte d'entrée aux visiteurs.

"Il y avait un garçon pauvre chargé de louer de babouches aux visiteurs de ce lieu sacré."²

Les mosquées turques, du point de vue de construction, sont construites de pierres assez épaisses et maniables pour faciliter la ciselure des motifs. La grosseur des pierres permet de maintenir frais l'intérieur de la mosquée sous la chaleur de l'été et de conserver la chaleur en hiver. Au temps de Loti l'électricité n'existait pas, les maisons, les turbés, les mosquées étaient éclairés avec des lampes à pétrole. Pendant la journée les mosquées étaient éclairées par les rayons du soleil qui pénétraient par les fenêtres. D'autre part les mosquées sont considérées par les musulmans comme les maisons de Dieu, c'est pourquoi on n'y fait que la prière et on n'y parle pas. Ces informations sont corroborées par les phrases suivantes:

¹ Yeni mecmua, Thèse de maîtrise préparée par Sabahattin Küçük, Université Cumhuriyet, p. 648

² İbid p. 648

“D’abord nous avons senti la fraîcheur de l’atmosphère puis une belle lumière pâle et enfin le silence maximum.”¹

En général, les fontaines où les bons musulmans font leurs ablutions rituelles avant la prière, sont dans la cour de la mosquée. Ces fontaines sont entourées de robinets. Pour assurer la propreté de l’eau il y a un toit au-dessus de la fontaine. Mais la mosquée verte a son bassin à l’intérieur. Les mosquées de ce genre sont exceptionnelles:

“juste au milieu, il y avait un bassin tout blanc d’où jaillissait de l’eau”²

L’action de faire les ablutions s’appelle en turc Abdest. L’abdest est pour la propreté des membres. Comment se faisait-elle ? D’abord on se lave trois fois les mains du poignet jusqu’au bout des doigts, puis on se lave trois fois la bouche, et on se brosse les dents avec une brosse naturelle qui est une sorte de baton fibreux qu’on appelle Misvak; on n’utilisait pas alors de pâte d’entrifice mais de nos jours on ne se sert presque plus du misvak, qui est remplacé par la brosse à dents. Les musulmans croient à la sainteté du misvak. Après s’être lavé la bouche on se mouche le nez avec les mains, puis on se lave trois fois le visage en se jetant de l’eau avec les deux mains, ensuite avec la main droite humide on se caresse les cheveux afin de les dégraisser, suivant la règle de l’ablution rituelle on se lave les oreilles et avec les pouces on frotte doucement la partie postérieure de chaque oreille, après le nettoyage des oreilles on se frotte le cou avec les auriculaires des deux mains, enfin on commence à laver le pied droit et puis on passe au gauche. Durant les mois d’hiver, dans les maisons, l’eau chauffée est préférable pour l’ablution mais jamais obligatoire. Avant de commencer leurs ablutions les musulmans disent la prière suivante: Bismilah il azim ve elham dollillahi alladdinil islam, c’est-à-dire:

¹ Yeni mecmua, Thèse de maîtrise préparée par Sabahattin Küçük, op. cit. p. 648

² Ibid. p. 648

"Au nom du grand Dieu et louange à Dieu, Dieu de la foi musulmane."¹

Quant aux murs des mosquées, ils sont en général couverts de faïences à motifs turcs. Ces motifs sont toujours des fleurs et des feuilles, et les bords des murs sont en faïences aux formes géométriques ou peintes. Celles de la mosquée verte sont très anciennes. A ce propos nous pouvons citer la phrase de Loti:

"Sur les murs il y a des faïences rares"²

Dans les grandes mosquées ou dans les mosquées proches de la résidence des pachas, il y a une pièce qui leur est réservée et où ils faisaient leurs prières. Cette pièce était appelée mahfil. La pièce réservée pour les prières des sultans était ornée des plus belles faïences, couverte des plus beaux tapis. Ladite pièce était ouverte seulement aux heures de prière. La partie donnant sur l'intérieur de la mosquée est parfois grillagée avec de beaux motifs. La mosquée verte avait son mahfil pour les sultans et également pour les imams. Les mahfils des imams sont utilisés comme pièces de réunion:

"au dessus de la porte d'entrée de la mosquée se trouve le lieu de réunion (mahfil) des anciens sultans et les deux côtés de celui-ci étaient exposés aux mahfils des imams"³

Dans aucune mosquée, selon les préceptes islamiques, on ne trouve de dessins de figures; sur les murs il y a toujours des versets du Coran. Si l'intérieur ou l'extérieur de la mosquée est décoré de faïences, à travers ces faïences il est possible de voir des versets coraniques. A l'intérieur de la mosquée, qu'elle soit petite, grande, nouvelle ou ancienne, la partie qui attire le plus l'attention est le Mihrab, où se tient l'imam au cours de la prière. Ce côté

¹ Jean Thévenot, l'Empire du Grand Turc, Calmann-Lévy, Paris 1965, p. 133

² Yeni mecmua, Thèse de maîtrise préparée par Sabahattin Küçük, op. cit. p. 648

³ Ibid p. 648

indique la direction de la Mecque, vers laquelle les musulmans font leurs prières. Le mihrab de la mosquée verte était très haut et finement ciselé par des sculpteurs qualifiés. Les mihrabs sont décorés de différentes façons. Ils sont en marbre blanc bien ciselé ou en faïence. Le mihrab de la mosquée verte est en faïence multicolore et somptueux. L'importance accordée à la décoration charme Loti qui aime la culture orientale. La citation ci-dessous nous donne des idées sur l'art turc. Dès qu'il a passé le portail, Loti remarque le mihrab qui se situe juste en face. Les mihrabs ont toujours été la partie la plus somptueuse des mosquées:

"Au bout de la mosquée il y avait le mihrab qui reflétait les lumières. Il était haut, somptueux et décoré complètement de faïences; ses arabesques, ses inscriptions en relief, ses fleurs avaient des boucles longues qu'on dirait infinies. Son chapiteau blanc à mille boucles était plein de stalactites et rappelait la forme qui se cristallise aux plafonds des cavernes. Il y avait une ornementation multicolore à la forme de trèfle qui au dessus de cette masse de mélange attirait l'attention."¹

A la suite de la visite de la mosquée verte (Yeşil camii), Loti a visité aussi le turbé de Mehmet Evvel, fondateur de la mosquée. Ce turbé était sur une place élevée et était un temple à coupole et à huit angles. L'intérieur était décoré de faïences aux couleurs dominantes bleues et vertes. Ces deux couleurs symbolisent l'infini chez les Turcs. Dès qu'on entre dans ce turbé, un charme évoquant la couleur de la mer et de l'émeraude touche l'âme:

"Les huit angles de l'intérieur étaient couverts de faïences sur qui il y avait des dorures arabesques et au milieu de chaque angle se trouvait une forme de rond-point au peinture murale mélangée et des modestes broderies."²

¹ Yeni mecmua, Thèse de maîtrise préparée par Sabahattin Küçük, op. cit. p. 648

² Ibid. p. 649

Ces turbés, comme les mosquées, étaient éclairés pendant la journée par les rayons du soleil pénétrant par les petites fenêtres colorées qui entouraient la coupole. La nuit ils sont illuminés par des lampes à pétrole qu'on appelle en turc Kandil.

D'après la tradition turque les turbés où se trouve la tombe d'un honorable chef de secte, d'un compagnon du prophète Mahomet ou d'un chef d'Etat qui a réalisé des choses importantes pour l'Etat et le bonheur de son peuple et qui a mérité le respect, sont considérés par le peuple turc comme des lieux saints ouverts au public et sont visités surtout les vendredis, jours de fête et de repos des musulmans, par de nombreux hommes et femmes afin de demander le pardon de Dieu pour les péchés commis et d'exprimer leur vénération au défunt pour les oeuvres qu'il a accomplies en faveur de son peuple et en l'honneur de Dieu.

En Turquie les visites des turbés se font selon des convenances; les visiteurs de la tombe se réunissent autour de celle-ci et font des prières. Ces lieux sont fréquentés par de nombreuses personnes, comme nous l'avons dit ci-dessus. Qu'il soit au cimetière ou au turbé, celui qui connaît le Coran lit très souvent la sourate Iassine et celui qui ne la connaît pas se contente de lire tout bas la prière Fatiha. Tous les musulmans savent au moins le Fatiha. A la suite de la lecture du Coran et du Fatiha, on adresse à Dieu des supplications pour que le défunt ne soit pas puni par Dieu pour ses fautes.

Dans le turbé, pour que la circulation se fasse aisément et que chaque personne puisse s'approcher au maximum du sarcophage afin de présenter ses requêtes et de satisfaire l'âme du défunt par les lectures des versets du Coran, le sarcophage enturbané se situe toujours au milieu du turbé; c'est pourquoi le tour du sarcophage est tapissé de tapis très épais. Les turbés n'ont aucun lien avec la religion islamique; ce sont les gens qui les construisent pour immortaliser l'âme des dignitaires qui durant leur vie ont mérité le respect des hommes pour avoir rendu de bons services à l'humanité et ainsi qu'à Dieu. Il y a des turbés où se trouvent aussi les tombes des membres de la famille du défunt. Après la visite du turbé, Loti a passé au cimetière de la mosquée

Muradiye où se trouve le turbé de Şehzâde Murad, qui a à peu près les mêmes particularités que celui de Mehmet Evvel.

Ici nous remarquons que l'écrivain nous parlant de Brousse (Bursa), ne nous livre que des descriptions des turbés et des mosquées mais il ne nous parle pas des particularités de la ville. Cela montre combien Loti s'est intéressé à la découverte de la culture turco-islamique et aux édifices anciens. Loti a été toujours à la recherche de l'origine et du détail des cultures, des traditions.

Dans ce chapitre la dernière ville turque dont nous allons parler est Andrinople. Cette ville a fortifié l'amour de Loti pour la Turquie.

Andrinople

Andrinople est une ville purement turque qui se situe à l'ouest du pays, juste à la frontière bulgare. Avec ses édifices somptueux elle a une importance historique. L'un des plus remarquables en est la Mosquée Selimiye construit par le célèbre architecte turc Mimar Sinan. Cette ville a été très touchée par la guerre balkanique au cours des années 1911, 1912 et 1913. Ses habitants ont beaucoup souffert des oppressions bulgares. Loti, l'ayant visité à la fin de l'année 1913, nous transmet par le moyen de ses oeuvres, des images douloureuses.

Loti arrive à Andrinople une nuit de Ramazan. Les Turcs qui l'ont déjà connu sont venus lui souhaiter la bienvenue dès son arrivée. Ces hommes étaient des dignitaires de la ville et des gens du peuple. Loti a été vraiment charmé par cet accueil sympathique:

"Et sur le quai j'aperçois une foule énorme, des musiques, de la cavalerie, de grandes bannières de soie rouge zébrées d'inscriptions blanches...Vraiment, est-ce possible que ce soit pour moi tout cela ?...Je mets pied à terre aux sons de la Marseillaise, et des applaudissements éclatent

en grande salve. Je crois bien que mes yeux s'embrument un peu"¹

C'était à la suite des massacres que Loti avait rendu visite à Andrinople. A cette époque, en 1913, la ville avait un aspect très triste. Une grande partie des maisons avaient été ruinées par les Bulgares. La ville était silencieuse, il y avait eu beaucoup de morts, et les gens qui n'avaient pas assez d'arme n'osaient presque pas sortir. Partout c'était des ruines. Les Bulgares avaient brisé tout ce qui appartenait à l'Osmanli, et ils voulaient effacer toutes les traces turques. Ils prenaient les Turcs pour une nation affreuse mais les ruines, les massacres montrent combien eux les Bulgares étaient affreux. En plus des habitants de la ville et des villages, ils avaient même attaqué les stèles dans le but de ne pas laisser pierre sur pierre. Les soldats bulgares ne se contentaient pas de tuer les hommes et de violer les femmes après les avoir assassinés, ils les jetaient dans des puits d'où émanaient les odeurs fétides des cadavres. Tous ces morts disséminés à travers la ville déchiraient le coeur des passants. Loti en a été touché très fortement et ces massacres ont conforté une fois de plus son amour pour les Turcs. A partir de ces événements, l'ami des jours sombres² a défendu encore plus ardemment ses amis, les Turcs, qui l'en ont remercié. Loti fait la meilleure défense des Turcs dans son oeuvre intitulée **Les Alliés Qu'il Nous Faudrait**. Les phrases suivantes de Loti en donnent quelques idées :

"J'ai pu faire des lieues sans apercevoir une créature humaine. Ça et là des carcasses de bêtes, des compagnies de corbeaux... des amas de pierres, des enchevêtrements de petits murs en ruine: c'est ce qui reste des villages.³ Autour, c'est le cimetière; on a brisé toutes les stèles, on a mis à découvert des morts et on s'est amusé à faire des ordures sur leurs ossements disloqués. Voici le puits du

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. pp. 197-198

² *Ibid.* p. 198

³ *Ibid.* p. 206

village; il en sort une sinistre odeur; on y a jeté les corps des femmes et des enfants violés par les soldats et, pardessus,...on a entassé les stèles arrachées aux tombes. Sur un peu plus d'un millier d'habitants, il en reste une quarantaine¹ dans une maison que je connais, où habitaient la veuve d'un officier turc et ses deux jeunes filles, une bande de soldats bulgares, entrés par effraction, restèrent jusqu'au matin, et les voisins entendirent toute la nuit les cris déchirants de ces trois femmes² Les Bulgares...fuyant en déroute, ils se retournèrent pour capturer un jeune officier turc,...Ils lui arrachèrent les deux yeux des orbites, lui coupèrent les deux bras, et puis disparurent³

Comme si les tortures et les massacres cités ci-dessus ne suffisaient pas, les Bulgares affamaient encore les masses turques en les reléguant dans un lieu très éloigné du centre. Loti a été témoin de la preuve de ce type de massacre exécuté contre les Turcs:

"On m'a fait visiter l'île d'angoisse, cette île de fleuve où quatre à cinq mille prisonniers de guerre turcs furent entassés pour y mourir de faim. Là j'ai vu les arbres jusqu'à hauteur d'homme dénudés et blancs, dépouillés de leur écorce que les affamés dévoraient."⁴

La troisième ville qui était Andrinople, nous a fournies images tout à fait différentes des autres destinées à nous donner une leçon sur l'inutilité des atrocités contre les pauvres gens. Grace aux férocités pratiquées on comprend le caractère des Bulgares.

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. p. 207

² *Ibid.* p. 210

³ *Ibid.* p. 211

⁴ *Ibid.* p. 212

DEUXIEME PARTIE

LE MODE DE VIE ET LES MOEURS TURQUES

LE MODE DE VIE ET LES MOEURS TURQUES

Le mot image a plusieurs significations : premièrement nous pouvons dire que ce mot signifie une reproduction exacte ou représentation analogique d'un être ou d'une chose. Elle est la vision intérieure et extérieure des choses et des êtres. Le but de notre travail est d'étudier la Turquie avec ses régions, son peuple, ses moeurs, son mode de vie d'après les oeuvres de Loti.

Au cours de la première partie, nous avons étudié Istanbul avec ses quartiers, ses lieux de plaisir et quelques autres villes visitées par Loti pendant ses séjours en Turquie. Dans la deuxième partie nous allons essayer d'étudier le mode de vie et les moeurs.

Chaque nation a son mode de vie et ses moeurs propres à elle. Cette différenciation existe même dans chaque région d'un pays. Les écrivains de voyage du 19. siècle avaient un fort désir de découvrir les cultures orientales afin d'élargir leurs horizons; à ce propos la Turquie a occupé une place importante dans la littérature de cette époque. Parmi les écrivains de voyages Loti, par son génie et son style, a rédigé des oeuvres qui constituent l'exemplaire des oeuvres de voyages.

Les Turcs, de nature, sont respectueux et fidèles à leurs moeurs. Du point de vue de la religion, la majeure partie de son peuple est musulmane; c'est pourquoi partout dans le pays se dressent des minarets d'où on fait les appels à la prière et les ordres du Coran sont toujours respectés.

Dans le domaine vestimentaire, les femmes portaient toujours des costumes longs jusqu'aux pieds afin de ne pas montrer leur peau et elles étaient en même temps voilées. Chez les Osmanlis la femme n'avait rien d'autre à faire que de se mêler des affaires du ménage et de ses enfants; l'homme est son protecteur. C'est lui qui doit travailler et pourvoir à la subsistance de sa famille. Les Turcs, pour gagner leur vie, exercent des métiers tout à fait différents des Européens. A l'époque où Loti a séjourné en Turquie, les revenus du peuple turc étaient bien élevés c'est pourquoi les gens menaient une vie tranquille. Les personnes touchant peu étaient en nombre retreint. A cette époque, il n'existait pas de véhicules à moteur, les gens, pour se déplacer, montaient sur des voitures à

cheval et pour passer d'une rive à l'autre ou faire une promenade sur l'eau dans le Bosphore, ils utilisaient les caïques.

Tous les traits originaux cités ci-dessus suffiront d'expliquer la vie et les moeurs turques. Maintenant nous allons essayer d'étudier la vie et les moeurs turques en détails.

Dans le premier chapitre nous avons fait une étude des moeurs et de la religion. Au cours du deuxième chapitre on étudiera la femme turque et sa place dans la société. A la suite du chapitre précédent vient l'étude de l'homme et son rôle d'abord dans sa famille puis dans la société. Enfin dans le dernier chapitre on verra le mode de vie et les métiers que les Turcs pratiquent.

1. CHAPITRE LES MOEURS ET LA RELIGION

Les moeurs et la religion sont deux facteurs qui règlent la vie de l'homme. On ne peut imaginer un peuple sans moeurs et sans religion. Chaque nation, chaque région a ses moeurs mais la religion est commune à tout le peuple du pays s'il y en a une ou s'il y en a plusieurs, chaque groupe aura sa religion. Chaque religion a son mode de prière. En Turquie, les heures des prières sont annoncées des balcons (şerefe) des minarets par des muezzines (muezzin). Les prières sont généralement faites dans les mosquées mais ceux qui veulent prier chez eux le peuvent. A propos des moeurs les Turcs, même dans les points communs, ils se différencient des autres pays.

Le Respect Des Moeurs

Le Salut

Le salut a une place très importante dans la vie des musulmans. Chaque nation a sa façon de saluer. Les Turcs accordent tellement d'importance au salut qu'ils habituent les enfants à saluer les gens dès le plus jeune âge. Les gens seront salués même s'ils sont indifférents pour celui qui le salue car les personnes, selon la religion islamique, sont considérées comme des frères adoptifs. Lors d'un échange de salutation celui qui salue dit : 'selameon aleïcoum' qui veut dire 'que la paix soit avec vous' et le salué répondra par 'aleïcoum salam vé rahmetoullah' qui signifie 'que la paix et la miséricorde de Dieu soient aussi avec vous'. Parmi les salués, il y en a qui n'ajoutent pas les mots 'vé rahmetoullah' qui n'ont pas tant d'importance. Comment les Turcs se saluent-ils ? La salutation se fait à l'aide de différentes gestes. En général le salut se fait par la main droite parce que les Turcs et également les autres peuples musulmans croient à la sainteté du côté droit. D'autre part, pour pénétrer dans une mosquée on fait attention à mettre d'abord le pied droit. Globalement les gestes se font presque toujours par la droite. A l'époque de

Loti, les gens, pour saluer, mettaient leur main droite sur leur poitrine ou ils portaient la main à la bouche, la baisaient et puis la portaient au front. Cette façon de saluer était pratiquée aussi par les femmes et la saluée par réponse s'inclinait. Cette façon de saluer était bien répandue dans le pays. Une autre façon de saluer est de se serrer la main. De nos jours les façons précédentes citées ci-dessus ne sont plus en usage; elles sont considérées comme des façons anciennes. Aujourd'hui les vieilles façons sont encore en usage mais dans les campagnes. Dans la ville les gens se saluent comme ils veulent. La façon la plus usitée parmi les gens est le levé de n'importe quel bras ou le serrement de main. Les femmes, pour se saluer, préfèrent plutôt le mot 'salut' qui est la plus courte et la plus pratique expression. Mais cette façon est traitée, par les bons musulmans, comme mauvaise façon de saluer.

Les Titres de Respect

En Turquie, entre les femmes et les hommes il y a une hiérarchie de respect. Les titres de respect que les gens emploient viennent de l'intimité et de l'importance accordée à celui à qui on s'adresse. En réalité l'emploi des titres de respect s'appuient sur la religion islamique car d'après cette religion tout homme est considéré comme le frère d'un autre. Autrement dit Eve est considérée comme la mère de tous les hommes et Adam, le père. Quant il s'agit de garçons, le petit appelle le grand par le mot 'ağabey' qui signifie frère aîné, ou si on traduit mot à mot cela veut dire mon frère. Quant il s'agit d'un homme âgé on l'appelle par le mot 'oncle' sans dire son nom, et s'il n'est pas indifférent on lui dit 'mon père'¹ Quant il s'agit de femmes, la petite appelle la grande par le mot 'abla' qui veut dire soeur aînée. Les âgées sont appelées par le mot 'tante même si elles sont inconnues. Pour les femmes âgées qui ne nous sont pas indifférentes on dit plutôt 'ma mère'²

En Turquie, les pèlerins sont en nombre considérable. Ces personnes sont généralement âgées. Au retour de la Mecque ou de Hedjaz, pour rendre

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. p.117

² Ibid. p.117

d'hommage à ceux-ci pour avoir séjourné dans les terres saintes et aussi à leur vieillesse on les appelle 'hadj-baba'¹

Les appellations que nous venons de citer existent encore de nos jours. Ces appellations ont pour rôle d'honorer les personnes âgées .

Baisemain

En Turquie, l'hommage du petit au grand ou de l'inférieur à son supérieur est essentiel. D'après les Turcs cette action fortifie les relations entre les personnes. L'une des expressions d'hommage était les titres de respect et maintenant nous allons étudier les gestes qui expriment le respect.

Les jeunes quand ils rencontrent un ou une connaissance plus âgé qu'eux baisent la main de cette personne en signe de respect. De nos jours cette marque de respect se pratique par les jeunes envers les vieillards. C'était au cours d'une réception chez İzzettin-Ali que Loti avait été témoin de ce geste. Le baisemain ne se fait pas comme en Europe c'est pourquoi il a attiré l'attention de Loti du point de vue de la transmission de la culture turque. Loti, après s'être assis dans un fauteuil chez İzzettin-Ali, a vu les esclaves venir lui faire le baisemain. Le toucher de leur front était pour Loti un geste remarquable. Le baisemain se pratique par les personnes des deux sexes puisqu'il est une expression de respect. Chez İzzettin -Ali ce sont les petites filles qui sont venues souhaiter la bienvenue et faire le baisemain:

"Avec respect elles vous prennent la main et la touchent doucement de leur front."²

Henné

Henné est un arbustre originaire d'Arabie, dont les feuilles fournissent une teinture rouge pour les cheveux, pour les mains et aussi rarement pour les pieds. Henné est utilisé par les Turcs depuis des siècles, comme produit de

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. pp. 94-95

² Ibid. p.166

maquillage. Les jeunes filles et les dames, les jours de fête, les jours de noce, en utilisaient sur leurs cheveux, leurs doigts et les paumes de leurs mains. Ce produit en poudre vert était très répandu dans le pays comme l'un des produits cosmétiques du temps. Même aujourd'hui, ce produit est en usage. Il est utilisé surtout dans les campagnes. Les vieilles femmes l'utilisent pour fortifier les racines de leurs cheveux et aussi pour camoufler le blanc de ceux-ci. C'était au cours d'une visite au cimetière que Loti avait remarqué henné d'Aziyadé alors qu'elle montrait un petit oiseau chantant sur une branche de cyprès:

"Aziyadé s'arrêta court, étonné; avec une mine de stupéfaction comique, du bout de son doigt teint de henné..."¹

De nos jours, le henné est appliqué aussi pour les maladies dermatologiques par les personnes de la campagne. Les personnes âgées quand elles avaient des problèmes dermatologiques en appliquaient aussi. D'après les moeurs turques, les gendres, à la veille de la noce, en applique sur la paume de leurs mains ou sur leur auriculaire.

Haremlike et Selamlike

Les Turcs, étant musulmans, obéissaient aux commandments du Coran. D'après les ordres religieux, les personnes n'ayant aucun lien de parenté entre elles ne peuvent pas se trouver ensemble, hommes et femmes, dans un même lieu, c'est pourquoi il y avait toujours au moins deux pièces dans une maison où on pouvait accueillir les hôtes. Quand il s'agissait de femmes et d'hommes venus ensemble, les femmes étaient accueillies dans une pièce et les hommes dans une autre. La pièce où se trouvaient les femmes s'appelait 'Haremlike' qui veut dire appartement des femmes. La pièce où se trouvaient les hommes s'appelaient 'Selamlike' en Turc. Les serviteurs de ces pièces étaient différents.

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. p.238

La maison de Loti qui se trouvait à proximité de la Mosquée Soliman (Süleymaniye Camii) avait selon cette tradition deux escaliers distincts par où les personnes montaient et descendaient sans se voir.

“Suivant la coutume, d'impénétrables treillages de bois masquent toutes les fenêtres, et il y a deux escaliers distincts, l'un pour les hommes, l'autre pour les dames.”¹

Cette même distinction existait dans tous les domaines. Quand il fallait monter dans un fiacre, les femmes n'ayant aucun lien de parenté avec les hommes, ne prenaient pas le même fiacre avec les hommes.

“Arrivés à une place où stationnaient des fiacres, ils en prirent deux, un pour le bey, un pour ses quatre fantômes, les convenances ne permettant guère à un homme de monter dans la même voiture que les femmes de son harem.”²

Dans les rues de quartiers si par hasard une femme, debout devant la porte de chez elle, voyait passer un homme, elle devait tout de suite entrer pour ne pas montrer son visage. Quand un homme voyait une dame du sérail il tournait le dos. De nos jours il n'existe plus de haremlike et ni de selamlıke. Les anciennes traditions ne sont plus respectées. Les femmes d'autrefois n'étaient pas aussi libres que les femmes d'aujourd'hui.

Réception

Loti, durant ses séjours à Istanbul, s'est fait des amis turcs dans les quartiers où il a habité. De temps en temps, il se rendait à une réception chez ses amis; l'un de ses amis était İzzettin-Ali-effendi. Cet homme professait le culte exclusif de tout ce qui était ancien et sa maison était installée à la façon

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. p. 89

² Pierre Loti, *Désenchantées*, op. cit. p. 182

turque. Sur le sol il y avait des tapis. Pour entrer dans la maison, on devait se déchausser afin de n'y faire rien pénétrer de l'extérieur. Ici, on peut comprendre au moins l'importance accordée à la propreté:

“on se déchausse, opération très bourgeoises voulues par les usages de la Turquie. Le chez-soi, en Orient, n'est jamais souillé de la boue de dehors, on la laisse à la porte.”¹

En été, les planchers sont couverts de kilims et en hiver pour ne pas avoir froid, les planchers sont couverts de tapis. Les membres de la famille et les hôtes sont toujours assis sur le tapis. Les Turcs, à cette époque, n'avaient pas l'habitude de s'asseoir sur les chaises. Loti, étant habitué à s'asseoir sur des chaises, a été étonné de l'absence de chaises dans la maison. Au temps de Loti les chaises n'étaient pas ignorées mais on ne s'en servait presque pas dans les maisons sauf dans les bureaux officiels. Loti prétend que les chaises étaient inconnues des Turcs mais il se trompe puisqu'il y en avait alors dans les yalis, dans les sérails, dans quelques maisons luxueuses du temps. Pourtant la maison d'Izzettin-Ali-effendi n'était pas une maison ordinaire mais Loti n'en a pas vu. La citation suivante nous donnera une idée sur la culture et les mœurs turques. Loti en transmettant des images turques, transmet en même temps la culture turque:

“Dans une grande pièce où les tapis sont si épais qu'on croirait marcher sur le dos d'un mouton de Kachemyre, cinq ou six jeunes hommes sont assis, les jambes croisées, dans des attitudes de nonchalance heureuse et de tranquille rêverie.”²

“Les chaises, comme les femmes, sont inconnues dans ces soirées turques.”³

¹ Pierre Loti, *Aziyadé*, op. cit. p. 165

² *Ibid.* p. 166

³ *Ibid.* p. 166

Au lieu de chaises, Loti a vu des divans confortables. Le divan est propre aux Turcs et c'est un long siège à demi dossier et à court bras qui peut servir aussi de lit de repos. De nos jours, les Turcs ont encore de ce type de siège que nous pouvons voir dans presque chaque maison. A propos de divan Loti nous dit:

"Rien que des divans très bas, couverts de riches soies d'Asie; des coussins de brocart, de satin et d'or,"¹

Après s'être assis les jambes croisées sur le tapis à dos de mouton, le propriétaire de la maison, ou s'il y avait des serviteurs, venait vous dire bonjour et vous souhaiter la bienvenue et faire le baisemain. Cette façon est propre aux Turcs. Un instant après, le serviteur ou le propriétaire de la maison ou bien l'enfant de la famille servait le café dans de toutes petites tasses. Même dans les cafés, le café turc est servi dans des tasses très petites. En dehors du café on servait aussi du thé. Les boissons alcoolisées, étant prohibées par le Coran, ne sont point servies:

"Les toutes petites tasses de café d'Arabie ont été plusieurs fois remplies et vidées,"²

A part des phases cités ci-dessus il y a aussi la phase du service de l'eau de rose qu'on appelle en Turc Güllap ou Gül Suyu. A cette époque l'eau de rose remplaçait l'eau de cologne. Les Turcs qui obéissaient aux ordres de leur religion n'utilisaient point de produits contenant de l'alcool c'est pourquoi ils ne se servaient pas d'eau de cologne. De nos jours l'utilisation de l'eau de rose a diminué. A propos de l'introduction de l'alcool, le Prophète des musulmans dit que "toutes boissons alcoolisées rendant l'ivresse sont prohibées."³ Alors, comment se fait-il que Loti ose dire :

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. p. 166

² Ibid. p. 167

³ Zeynü'd-din Ahmet b. Ahmet b. Abdil- Lâtifi 'z-Zebîdî, Sahih-i Buhârî Muhtasarı Tecrîd-i Sarih Tercemesi ve Şerhi, D.İ.B.Y., Ankara, 1988, vol. 12, p. 43 et vol. 10, p. 351

“Le vin blanc d’İzmidt que le Koran n’a pas interdit est servi dans un verre unique.”¹

car après avoir bu du vin blanc offert par İzzettin-Ali effendi, au cours de la nuit, les invités étaient devenus soûls. D’après les recherches aucune boisson alcoolisée n’est autorisée par le coran. Loti s’est probablement mal informé sur ce sujet. Le Coran, comme nous l’avons dit dans les phrases précédentes, interdit toutes les boissons alcoolisées sans avoir cité les noms. Ici, il y a une contradiction. La citation ci-dessous montre combien Loti se trompe:

“Peu à peu, cependant, la tête devient plus lourde, et les idées plus incertaines se confondent en un rêve indécis.”²

“et tout doucement arrive l’ivresse”³

D’après toutes les explications données ci-dessus, le Coran ne peut strictement autoriser ledit vin mais la probabilité qu’il s’agisse de sirop est plus forte.

Loti a participé aussi à la réception organisée à Dolmabahçe (Dolma-bagtché) et chez Eriknaz Hanum. Les réceptions ont occupé une place importante parmi les souvenirs de Loti. Le 4 septembre, en 1919, à la réception du sultan au sérail de Dolma-bagtché on lui a servi le café traditionnel,

“café blond, couleur de thé”⁴

sur un plateau d’or orné de pierres précieuses, dans une petite tasse ornée aussi de pierres précieuses.

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. pp. 167-168

² Ibid. p. 168

³ Ibid. p. 168

⁴ Pierre Loti, Suprêmes Visions d’Orient, op. cit. p. 134

La Cuisine

L'une des cultures encore exotiques est la cuisine turque qui présente de nombreuses spécialités. Notre auteur qui est attentif à toutes les choses nous renseigne cette fois sur la cuisine jusque dans les détails.

La cuisine turque est généralement composée de mets indigestes et de ce fait elle est différente de la cuisine européenne: la sauce, l'huile d'olive sont les composants les plus courants des mets turcs. La viande de mouton et de boeuf sont les plus consommées. Le poulet et le poisson ont aussi une importance considérable. Quant aux céréales on en consomme considérablement. Dans le domaine des céréales le riz est le met inévitable des tables. Avec le riz les Turcs font un plat délicieux qu'ils appellent 'pilaf' qui veut dire 'riz au gras'. Il y a aussi le boulgoure (grau) qui est du blé cassé avec lequel on fait aussi du pilaf ou d'autres mets. Ces pilafs sont fréquemment préparés et mangés avec appétit.

Les Turcs, jadis, n'avaient pas l'habitude de manger à table, ils mangeaient sur une nappe étendue sur le tapis qu'ils appellent 'Sofra'. Les plats étaient posés sur cette nappe. Ceux qui voulaient manger s'asseyaient autour de la nappe en croisant les jambes ou en s'asseyant sur leurs talons:

"Voici la table d'hôte: une vaste marmite où des objets inqualifiables nagent dans une épaisse sauce; on la pose par terre, et chacun s'assied alentour. Une seule et même serviette, longue à la vérité de plusieurs mètres, fait le tour du public et sert à tout le monde."¹

Dans le domaine des moeurs nous avons vu que les Turcs menaient une vie tout à fait différente des européens. Loti en a été charmé et a transmis la culture turque, par l'intermédiaire de ses oeuvres, dans les pays du monde.

Les Devoirs Religieux

¹ Pierre Loti, *Aziyadé*, op. cit. p. 181

Comme toute nation a sa religion, la Turquie s'est appropriée la religion islamique qui était jadis puissante dans tout le pays et presque dans tous les domaines. A part les musulmans, il y avait aussi des minorités qui avaient chacune leur religion. Malgré la diversité de religion, les peuples qui vivaient dans les territoires turcs s'entendaient et n'avaient pas de problèmes entre eux. Chaque personne ou chaque minorité accomplissait librement ses devoirs religieux. Chaque personne appartenant à une religion avait son lieu de culte. Les Turcs, pour les prières, allaient et même de nos jours vont à la mosquée. Les Turcs sont assez croyants en Dieu. Les mosquées étaient la preuve de cette croyance. Mais de nos jours le nombre de mosquées ne témoigne pas de la pluralité des croyants. Alors, la tenue et les actions des gens montraient en général le degré de religiosité du peuple. Loti, dès son arrivée à Istanbul a été ébloui par les édifices religieux c'est pourquoi il appelle Istanbul 'ville des minarets'. Les versets de Coran sur les murs des magasins, des maisons, des cafés attiraient l'attention de Loti et une fois de plus donnaient une idée sur la religiosité des Turcs. D'après les ordres de la religion islamique, chaque personne atteignant l'âge de la puberté doit commencer à prier et faire ses devoirs religieux. Les prières quotidiennes se font cinq fois par jour. Aux heures précises on fait l'appel à la prière par le balcon des minarets et les bons musulmans vont à la mosquée pour leurs prières ordonnées par Dieu. Au cours de l'année, les musulmans ont deux fêtes religieuses: la fête du Ramazan et la fête du sacrifice. Loti, dans ses oeuvres, nous parle de la première. Pendant le mois de Ramazan les musulmans, durant un mois, jeûnent chaque jour du lever jusqu'au coucher du soleil. A la fin du mois les gens font la fête pendant trois jours. Durant ce mois les activités des gens augmentent et les soirs se passent joyeusement.

Appel à la Prière

La Turquie est l'un des pays où la religion islamique est puissante comme en témoignage les mosquées et les autres édifices religieux. Loti, pendant ses séjours en Turquie et particulièrement à Istanbul, avait entendu cinq fois par jour

l'appel à la prière annoncé par des balcons des minarets. Ces appels étaient annoncés tous en même temps à des heures précises pour indiquer l'heure de la prière. Pour faire appel à la prière, le muezzin, fonctionnaire religieux musulman attaché à une mosquée et dont la fonction consiste à appeler du minaret les fidèles à la prière, monte les escaliers tournant à l'intérieur du minaret et arrive au balcon (şerefe) qui se situe vers le milieu du minaret; il se bouche ses oreilles avec un doigt de chaque main et le visage tourné vers le ciel commence à faire l'appel d'un ton particulier en faisant en même temps le tour du balcon pour se faire entendre de tous. Chaque appel a son mode. Les paroles de l'appel sont:

"Dieu est grand, Dieu est grand, Dieu est grand, Dieu est grand, témoignez qu'il y a qu'un Dieu, témoignez que Mahomet est son prophète, venez vous présenter à la merci de Dieu et demandez rémission de vos péchés. Dieu est grand, Dieu est grand, Dieu est grand, Dieu est grand, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu."¹

Cet appel ne se fait pas dans la langue du pays mais en langue arabe dans tous les pays islamiques. En Turquie, pendant les années 1932-1950, les appels étaient faits en turc. A partir de 1950 les annonces en turc ont été remplacées par l'arabe. De nos jours le muezzin ne monte plus jusqu'au balcon, il se met au seuil du minaret et lance les appels par l'intermédiaire de microphone; ainsi le son se répand par quatre hautparleurs installés dans chaque direction autour du tronc du minaret au dessus du balcon. Autrefois l'appel du muezzin s'entendait de loin tandis qu'aujourd'hui à cause des bruits des véhicules à moteur le son du muezzin ne s'entend pas sans le microphone. Aux heures des prières, le ciel est rempli de chants des muezzins de chaque minaret ce qui crée une atmosphère particulière pour un étranger surtout pour celui qui n'est pas musulmans et n'a pas entendu jusqu'alors cette sorte de chant. A chaque moment de la prière on répète les mêmes paroles mais de différente façon

¹ Jean Thévenot, l'Empire du Grand Turc, Calmann-Lévy, 1965, p. 136

selon la prière. Les minarets ont pour but de faire entendre l'appel à la prière jusqu'à un point extrême, autrement dit à toutes les personnes, hommes et femmes. Manque de minaret on peut faire l'appel partout où on veut. A la suite de ces appels commencent les prières.

Quant à la première prière du jour, celle-ci est à l'aube et on l'appelle Sabah namazı (prière du matin). Le chant du matin dure un peu plus longtemps par rapport aux autres appels du jour afin de laisser aux personnes le temps de se réveiller. Loti étant chez lui entend chaque matin au lever du soleil les phrases sacrées de l'islam . Ces chants, surtout matinaux, réveillaient Loti c'est pourquoi il les traitait de "chant triste" ¹

Le second appel est à midi, qu'on appelle O'ilenamaz (Öğle namazı). La durée de cette annonce est un peu plus courte que celle du matin. Le ton d'appel est différent aussi. Pour bien remarquer les différences de ton, il faut l'écouter attentivement comme Loti l'a fait. Loti ne nous en parle que dans son oeuvre intitulée Aziyadé:

"Les muezzzins montent à leurs minarets, c'est l'heure du namaze de midi; il est temps de partir."²

Le départ pour la France, précisé par Loti selon l'heure de l'appel à la prière, est significatif. Au temps de Loti et même depuis des siècles, les Turcs vivaient selon les heures de l'appel à la prière; ils n'avaient presque pas l'habitude de porter une montre. Loti, étudiant la culture turque, nous donne en même temps une idée à propos du mode de vie des Turcs.

Le troisième appel est à trois ou quatre heures de l'après- midi. Les heures des prières ne sont pas fixes, elles varient selon les saisons. Cette prière de l'après-midi est appelée en turc İquindi namaz :

"les muezzins chantent la prière de trois heures" ³

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. p. 169

² Ibid. p. 228

³ Ibid. p. 194

Ici aussi Loti, comme les musulmans et appréciant la culture turque et également orientale, organise, avec plaisir, ses affaires selon l'heure de l'annonce de la prière car à la suite de la citation précédente il ajoute:

"c'est l'heure du départ"¹

Cette fois, étant durant la saison d'hiver, la prière de l'après-midi est annoncée à trois heures.

A la suite de la prière de l'après-midi, vient la quatrième qu'on appelle la prière du soir (Akscham namaz). L'appel de cette prière dure très peu, la durée de la prière est courte aussi. L'annonce de cette prière indique la fin de la journée ou le coucher du soleil.

Enfin, à peu près deux heures après la prière du soir, c'est la prière de nuit qui est la dernière de la journée; on l'appelle Yatsi namaz (Yatsi namazi).

A part ces appels à la prière, il y a encore divers appels chantés par les muezzins au cours des nuits saintes: les vendredis étant l'équivalent du dimanche ou jour de repos des musulmans, la nuit de la veille, les muezzins illuminent les balcons des minarets et chantent déjà la prière propre aux jours saints. Cette prière dure longtemps et à la suite commence la prière de la nuit. Après l'avoir terminé, on passe à la phase de pardon des fautes commises.

Au cours des nuits saintes comme la naissance et la mort du prophète, le jour de révélation des versets du Coran au prophète Mahomet, ascension du Prophète... les chants sont longuement chantés. Ces chants longs sont toujours chantés avant l'appel à la prière. Lors du chant de la prière du vendredi, les bons musulmans font louange au Prophète.

A propos de l'appel à la prière, il faut ajouter aussi l'avis de Loti. Loti pendant ses séjours à Istanbul a eu des amis musulmans comme des hodja, muezzin, derviche et des hommes du peuple. Si par hasard Loti se trouvait dans la cour d'une mosquée, ses amis l'invitaient à la prière du jour et il ne refusait pas cette invitation. Cette acceptation avait pour l'objectif d'analyser la culture qui y était

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. p. 194

présente. Malgré son amour pour la culture turco-islamique, Loti était dérangé par les appels à la prière:

“Ah! voici la voix grave de la trompette turque, qui nous arrive du fort, un peu étouffée par l'épaisseur des feuillages; je la connais si bien, cette sonnerie, qui annonce la troisième prière du jour!”¹

Le Ramazan

Le Ramazan est l'un des mois de l'année pendant lequel les musulmans doivent s'astreindre au jeûne entre le lever et le coucher du soleil. Pendant ce mois les activités sociales augmentent et les gens se sentent un peu plus heureux d'avoir jeûné pendant la journée. Le soir à la suite de l'iftar, appellation du diner de Ramazan, des représentations de marionnettes font oublier au gens la fatigue de la journée.

Les écrivains de voyages qui ont visités la Turquie ont étudié tous la culture turque et les influences de la religion islamique. Loti est l'un de ces écrivains. Par les oeuvres de notre auteur, nous voyons combien les Turcs sont fidèles à leur religion au temps de Loti. L'un des commandement de l'Islam étant le jeûne, pendant un mois, les gens jeûnaient du lever du soleil jusqu'à son coucher. Et à la fin du mois ceux qui avaient jeûné avaient leur fête qui durait trois jours.

A sa première visite en Turquie, Loti n'avait pas pu observer le mois de Ramazan car son arrivée tombait les derniers jours de ce mois. Mais plus tard il a eu l'opportunité d'observer ce qui se passait pendant ce mois. Pendant ce mois les hommes se privaient de tout ce qui était défendu par leur religion et s'adonnaient à la prière et la faisaient avec plus de fidélité que d'habitude.

Le jeûne commence dès le lever et prend fin au coucher du soleil. Avant le lever du soleil, les habitants sont réveillés par un battement de tambour, pour qu'ils puissent manger et résister sans rien boire, ni fumer et ni manger jusqu'au coucher du soleil. Au coucher du soleil on fait l'iftar, autre appellation du dîner

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. p. 36

popre à ce mois. A la suite du repas du matin qu'on appelle en turc'sahur yemeği' on se brosse les dents afin de ne rien avaler et on fait la prière du jeûne.

Pendant ce mois les restaurants sont fermés, les cafés sont ouverts mais on ne sert ni de narguilés, ni de quoi à boire. Les gens travaillent peu pour ne pas se fatiguer et ils fréquentent les cafés où ils parlent pendant des heures:

"pendant les journées,... tant que le soleil restera au-dessus de l'horizon, les Turcs, comme on le sait, n'ayant le droit ni de manger, ni de boire, ni de fumer, vont se tenir assis devant les petits cafés, les petits restaurants où l'on ne servira plus rien; sans parole, en demi sommeil, ils égrèneront leur chapelet d'un air morne, et partout la vie sera comme suspendue."¹

Dans les maisons il y avait aussi le même accablement. Les membres de la famille ou s'il s'agissait de harems, les dames passaient leurs temps à dormir pendant quelques heures et à préparer ensuite de délicieux mets pour l'iftar. Pendant ce mois les fidèles s'adonnaient à la lecture du Coran et aux prières pour plaire à Dieu et gagner sa miséricorde. Le soir, dès l'annonce de la prière, tous les fidèles, commençaient à manger avec grand appétit. A part l'appel à la prière il y avait aussi un canon qui annonçait l'iftar. L'annonce de l'iftar par un canon existe même de nos jours dans plusieurs villes du pays.

Après l'iftar la vie commençait à s'animer. Les gens, ayant mangé, sortaient dehors pour faire des promenes et ainsi les mines des personnes ayant jeûné toute la journée reprenaient leur état ordinaire. Les rues regorgeaient de promeneurs et avaient alors un air joyeux. Les mosquées étaient éclairées par des lampes à pétrole et remplies de bons musulmans venus faire leurs prières après avoir fait l'iftar

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. p. 136

Les cafés commençaient à faire le service du thé, les vendeurs ambulants vendaient leurs marchandises:

“le soir, dès que le soleil aura disparu derrière les rideaux de cyprès des grands cimetières et que le canon aura annoncé aux fidèles la fin des heures de jeûne, quel brusque et joyeux réveil pour la grande fête nocturne! Toute la ville, comme soudain galvanisée, s’emplira de gaieté, de bruit, de musique et de lumière. Le long des trottoirs, les narguilés s’allumeront par milliers, les cafés regorgeront de monde; avec de bons rires et des appétits robustes, on se pressera autour des rôtisseurs en plein vent, qui distribuent pour de menues monnaies des bouchées de moutons rôtis roulées dans de la crème; il y aura partout des concerts, où les longues guitares turques s’harmoniseront avec les tambourins, les flûtes;... dans le beau ciel nocturne, il y aura la féerie des illuminations aériennes, les versets du Coran comme inscrits sur le vide en lettres lumineuses et toutes les bagues de feu encerclant les innombrables minarets qui ont l’air de pointer vers les étoiles.”¹

Le mois du Ramazan est considéré, par tous les musulmans du monde, comme un mois saint. Dans les précédentes phases de cette étude nous avons dit que les activités religieuses et sociales atteignaient le niveau maximum. D’une part il y avait des personnes qui faisaient tout leurs possible pour pouvoir prier un peu plus, d’autre part dans les harems, les désenchantées faisaient de la musique. Cette musique n’était pas religieuse. Le mode de vie des femmes des harems était tout à fait contradictoire à l’esprit du mois de Ramazan, et montre combien elles étaient angoissées. Les soirs il y avait aussi des théâtres d’ombres dont nous parlerons sous un autre titre.

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d’Orient*, op. cit. pp. 136-137

Enfin, le dernier jour du mois de Ramazan était arrivé; les petits et les grands étaient débordant de joie d'avoir terminé les jours de jeûne et d'accomplir les devoirs religieux ordonnés par le Coran.

Dès la veille de la fête du Ramazan les mosquées étaient illuminées. Les petits enfants s'impatientaient pour recevoir de l'argent contre les baisemains faits dans le but de souhaiter la fête. Pendant trois jours de fête, les petits visitaient les plus grands. Ceux qui sont visités offraient des mets, de l'eau de roses, ou du thé à leurs hôtes. Les mets, préparés à l'occasion de la fête du Ramazan, avaient un goût délicieux et étaient préparés une fois par an. Loti ne nous parle pas de ce que l'on offrait. Il nous parle de ce qu'il a vu au dehors.

Les jours de fête pour sortir, tout le monde du petit au grand, mettait ses habits neufs. Les Turcs, les jours de fête, essayaient de mettre leurs beaux costumes. Les femmes étaient vêtues de costumes éclatants qu'on remarquait de loin. La citation suivante peut en témoigner:

“une foule en habits de fête, promenant dans les rues des profusions de feux et de lanternes; des femmes voilées circulant par troupes, vêtues de soie, d'argent et d'or.”¹

Pendant les jours de fête et les nuits de Ramazan ceux qui avaient du temps libre allaient au théâtre d'ombres qu'on appelle en turc Hacivat-Karagöz (Hadjivat-Karagueuz). C'était un théâtre amusant racontant les aventures de deux personnages principaux qui sont Hadjivat et Karagueuz.

Karagöz (Karagueuz)

Au 19. siècle et aux siècles précédents les Turcs n'avaient pas autant de moyen d'amusement qu'aujourd'hui. L'un des moyens d'amusement ou de passe-temps était les aventures de Hadjivat-Karagueuz qui faisaient suffisamment rire le public.

Pendant le mois de Ramazan, les hommes, ayant jeûné et travaillé toute la journée, étaient fatigués et cherchaient quelques amusements pour se

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. p. 55

reposer. Karagueuz était l'un des amusements de l'époque. Les deux personnages sont faits de carton ou de bois très fin. Les montreurs de ces marionnettes les faisaient remuer à l'aide d'une baguette attachées à un point ; ces personnages étaient plats. Les montreurs de ces marionnettes étant ambulants, ils installaient leurs tréteaux chaque jour et pendant un mois à un des cafés. Ils tendaient un tapis ou une épaisse étoffe à un des coins du café. Le milieu de cette étoffe était coupé en forme de carré ou de rectangle d'un diamètre d'environ trente à quarante centimètres. Ayant fermé ce carré d'une étoffe blanche et fine, les montreurs de marionnettes se mettaient derrière l'étoffe et y allumaient des bougies et éteignaient les autres éclairages. Pour commencer ils faisaient des drôles de formes avec l'ombre de leurs doigts. A la suite des premières représentations, ils se servaient de petites figures qui représentaient chacune une personne ayant un rôle dans l'aventure. Chaque figure ayant des membres articulés était attachée à une baguette par laquelle les montreurs la faisait remuer. La scène était aussi sonorisée par les montreurs avec un ton de nature différente et ceux-ci étaient accompagnés d'instruments de musique qui jouaient selon les aventures des personnages. Loti ayant déjà vues les aventures de Karagueuz, trouvait avec les moeurs orientales des analogies de caractère avec le polichinelle français. A la fin du mois de Ramazan les montreurs de ces marionnettes démontaient tout.

La réelle présentation d'une femme sur une scène étant interdite dans le théâtre turc, Karagueuz tenait le rôle de celle-ci.

Les scènes de Karagueuz retraçaient aussi la vie quotidienne des européennes. Au cours des dialogues il y avait des mots mal prononcés qu'ils faisaient évoquer parfois de mauvaises choses. C'est à Karagueuz que revenait la tâche de déformer ces mots.

Les deux personnages représentaient deux hommes différents. Hadjivat est un personnage lettré, grave, pédant, et sérieux. Karagueuz représente un homme robuste n'utilisant pas d'expression de violence.

Les sujets étaient la vie réelle. Ce théâtre n'avait rien de mystique. L'objectif de ce théâtre turc était d'amuser le peuple.

2.CHAPITRE LA FEMME TURQUE

La femme a une importance considérable dans l'histoire des peuples et des nations. Chaque peuple présente les particularités de son pays. Les hommes et les femmes sont les représentants des caractéristiques de leur pays et de leur culture.

La femme turque, depuis de longues années, a été un être mystérieux pour les européens, avec ses costumes et son mode de vie. Plusieurs écrivains sont venus découvrir la culture turque et les Turcs. Parmi ces écrivains Loti a fait la meilleure étude.

Loti, par l'intermédiaire de la personnalité d'Aziyadé, a essayé de décrire la femme turque de l'époque. Le nombre des oeuvres consacrées à la femme turque par plusieurs auteurs dont l'un est Loti, ne montrent-ils pas le témoignage de l'intérêt rendu à la femme turque ?

Loti a, en 1876, fait la connaissance d'Aziyadé qui sera plus tard sa bien-aimée. Cette dame a occupé une place importante dans la mémoire de Loti pendant toute sa vie. Les belles descriptions d'Aziyadé sont dans l'oeuvre intitulée **Aziyadé**.

Loti dans les pays qu'il avait visités, a eu la chance de faire la connaissance de plusieurs femmes mais c'est Aziyadé qui l'a influencé le plus. D'autre part il y a eu encore une dame appelée Madame Chrysanthème qui n'était pas aussi aimable qu'Aziyadé. Pour mieux comprendre l'amour de Loti envers Aziyadé, recourons à la citation suivante:

"Je te jure, Aziyadé, dis-je, que je laisserais tout sans regret, ma position, mon nom et mon pays. Mes amis... je n'en ai pas et je m'en moque !"¹

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. p. 103

Loti, dans chaque pays où il a rendu visite s'est fait des amies. En réalité, Loti se faisant des amies, il essayait de découvrir le mystère de l'amour. Pendant ses séjours il était toujours avec ses amies et cela lui donnait aussi du plaisir. Sa faiblesse pour les dames est exprimée clairement dans son oeuvre intitulée

Aziyadé:

"Vieux Kaïroullah,....,amène-moi des femmes"¹

Loti, à travers ses oeuvres, nous fait savoir la raison de son amour pour les femmes turques. Il exprime clairement ses idées au sujet des qualités d'une dame préférée et essaye de découvrir d'autre part la nature de l'homme:

"Pourquoi aime-t-on une femme ? Bien souvent cela tient uniquement à ce que la courbe de son nez, l'arc de ses sourcils, l'ovale de son visage,"²

Au temps de Loti, la femme turque était considérée d'après les Turcs comme un être au service de son mari. Cette soumission était ordonnée par le Coran. De cette philosophie, la femme a été chargée des affaires de ménage. Ces commandements religieux, étant considérablement puissants à cette époque, l'avait enfermé entre les murs de sa maison. A cause de la soumission à son maître, elle avait des droits limités par rapport aux femmes européennes. Elle ne pouvait presque rien faire sans la permission de son maître. Son seul but était de contenter son maître par ses devoirs qui sont: prendre soin de ses enfants, faire le ménage, ne pas tromper son mari, prendre soin de l'économie du ménage etc. Par contre le maître fournissait à ses besoins. Alors, elle était pour son mari le symbole de la beauté, de l'élégance, de la puissance de la procréation, de la sympathie, de la vivacité, de la charité, de la rose, de bons fruits et du plaisir.

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. p. 71

² Ibid. pp. 135-136

Loti, pendant ses séjours en Turquie, n'a pas eu l'occasion de connaître la femme qui vivait à la maison mais il a connu la femme de harem; c'est pourquoi au sujet de la femme turque il nous transmet des informations relatives aux harems. Qu'est-ce que c'était qu'un harem ? Nous allons essayer de présenter brièvement ses particularités dans le paragraphe suivant.

Le Harem

Le harem est un appartement très confidentiel de femmes vivant dans le sérail ou dans les yalis et où aucun homme ne peut pénétrer. Le seul responsable de cet appartement était le maître des femmes. L'ensemble des femmes réunies dans l'appartement était appelée du même nom. Les chambres réservées seules pour les dames dans les sérails ou dans les grandes maisons étaient appelées en turc haremlike. Dans un sérail ou grande maison il pouvait y avoir plus d'une pièce réservée pour les dames .

Pour chacune des pièces on pouvait dire aussi 'daire' qui était équivalent de 'haremlike' . Les femmes y vivant étaient de diverses origines. Malgré la diversité d'origine elles s'entendaient bien et étaient toute au service de leur maître. Pour empêcher l'entrée de tout homme sauf du maître, les 'daire' étaient gardés par des eunuques. Ces eunuques s'intéressaient aussi aux affaires de ces dames. Bien qu'elles fussent sous la direction de leur maître, dans les endroits hors du sérail ou de grandes maisons, au cours des promenades et des courses en ville, elles étaient soumises à l'eunuque. C'est-à-dire que la femme même si elle était d'une classe supérieure quand il le fallait elle se soumettait à l'ordre d'un homme inférieur à elle qui l'accompagnait. Ceci montre combien l'homme est supérieur à la femme. De ces informations, Loti porte la culture turque à la connaissance de ses lecteurs. Du point de vue des responsabilités de l'eunuque qui accompagnait des dames, la citation ci-dessous est significative et complétive:

“Un instant plus tard, une voiture fermée les emmène. Sur le siège, à côté du cocher, un nègre: Dilaver, sans lequel on

n'a pas le droit de sortir et qui fera son rapport sur l'emploi du temps."¹

D'après les lois islamiques et la tradition turque du temps, la femme ne pouvait pas se montrer aux hommes qu'elle ne connaissait pas et ne pouvait sortir sans la permission de son maître. Celles-ci étaient, si on ose dire, comme des oiseaux condamnés à vivre dans une cage. Les sorties étaient faites à longs intervalles. Au sujet des rares sorties des femmes, Loti traite le harem de triste modèle². Loti, à chaque occasion, exprime ses désapprobations par des phrases significatives contre la mentalité de harem. Le harem constitue la deuxième mysticité de la femme turque pour les européens. La première mysticité était le voile. Loti regrette la condition de vie de la femme turque vivant dans les harems:

"Cette grande cage si bien grillée et d'un si sévère aspect est devenue une sorte de boîte à trucs, avec portes secrètes et escaliers dérobés;"³

Les harems possédaient tout le luxes du temps. Tous ceux qui y vivaient n'avaient aucun problème de vie. La luxuriance paraissait partout dans le harem. Mais les femmes qui sortaient rarement se plaignaient de l'angoisse. Elles voulaient sortir fréquemment et se promener accompagnée de leur eunuque. Les affaires rituelles du harem ne suffisaient pas à les débarrasser de leurs angoisses. Le désespoir les rendait un peu tristes:

"On voudrait aussi se promener malgré la boue, malgré la neige, n'étant pas sortie depuis quinze jours; mais aller seule est interdit. Aucune course à imaginer comme excuse; rien. On manque d'espace, on manque d'air. Même si on a

¹ Pierre Loti, *Désenchantées*, op. cit. p. 171

² Pierre Loti, *Aziyadé*, op. cit. p. 92

³ *Ibid.* p. 92

un jardin, il semble qu'on n'y respire pas, parce que les murs en sont trop hauts."¹

L'une des angoisses des dames du harem était la peur d'être écouté par les responsables des chambres. Tous les gestes de ces dames étaient surveillés c'est pourquoi elles obéissaient aux règlements et agissaient attentivement:

"De peur de voir reparaître Mme. Husnugul, qui devait être aux écoutes derrière la porte seulement poussée, elles n'osaient point se parler;"²

Les dames des harems, puisqu'elles sortaient rarement, pour ne pas s'ennuyer pratiquaient des travaux d'aiguille, de maquillages, les analphabètes apprenaient à lire et à écrire le turc en lettre arabes. Les femmes qui n'étaient pas d'origine turque apprenaient aussi la langue turque. Encore, par l'intermédiaire de la personnalité d'Aziyadé, Loti nous fait connaître les occupations des dames dans le harem. Aziyadé qui était dans le harem d'Abeddin ne se plaignait pas des mêmes douleurs que les autres dames et elle s'y sentait à l'aise:

"Je me tenais dans mon appartement, assise sur mon divan, à fumer des cigarettes, ou du hachische, à jouer aux cartes avec ma servante Emineh, ou à écouter des histoires très drôles du pays des hommes noirs,"³

"Elle considère comme très inconvenants ces petits cheveux, et passe chaque matin une heure en efforts tout à fait sans succès pour les aplatir. Ce travail et celui qui consiste à teindre ses ongles en rouge orange sont ses deux principales occupations."⁴

¹ Pierre Loti, *Désenchantées*, op. cit. p. 170

² *Ibid.* p. 45

³ Pierre Loti, *Aziyadé*, op. cit. p. 91

⁴ *Ibid.* p. 78

Avant de mettre un point final à ce sujet, il nous a paru nécessaire d'ajouter quelques compléments. Les femmes vivant dans les harems étaient soumises à l'ordre de leur maître et pouvaient profiter de tout ce qu'il possédait mais elles n'ont jamais été esclaves du maître. De nos jours, la femme turque a plus de liberté qu'autrefois et légalement elle a les mêmes droits que l'homme.

Costume de Dame

Après avoir abordé la vie des femmes turques, nous allons parler dans ce paragraphe des costumes de femmes turques qui présentaient différentes particularités.

Au 19^{siècle}, la femme turque, de par les souvenirs de plusieurs écrivains de voyage qui ont visité la Turquie, a fait surgir dans l'esprit des européens des images mystérieuses. A la suite de ses prédécesseurs, Loti a découvert aussi la femme turque et la décrit d'abord physiquement et puis moralement avec un grand génie. C'est plutôt par lui que les européens ont pu connaître de près la femme turque avec ses détails. Loti les traitait de fantômes parce qu'elles étaient voilées.

Loti, ayant pour but de faire découvrir et de décrire la culture turque dans ses quelques livres consacrés à la Turquie, essaye de nous présenter la couleur locale au sujet de costume. A l'époque de Loti la religion était puissante et le nombre des religieux était considérablement élevé. D'après la religion islamique les femmes pour sortir devaient se couvrir de façon à ne montrer aucun point de leur corps. En plus les costumes devaient être aussi ample que possible pour que les lignes des membres ne fussent pas remarquables. Par contre chez elles elles agissaient librement. Que mettaient-elles pour sortir ? Les principaux habits étaient le voile, le tcharchaf, le féradjé et le yachmak. Le voile, étant de mousseline blanche, couvrait le visage et empêchait la vue du visage de l'extérieur, le tcharchaf ou féradjé remplaçait le manteau. Les étoffes de ces habits étaient en soie de bonne qualité aux couleurs éclatantes :

"Il passait des dames en domino tout noir, d'autres enveloppées dans ces voiles de Damas qui sont en soie rouge ou verte avec grands dessins d'or;"¹

C'était du voile appelé en turc yachmak que venait le mystère de la femme turque. Le voile, pour permettre une meilleure vision à celle qui le portait, était de couleur blanche. De nos jours celui-ci n'est plus usité parce que les femmes turques d'aujourd'hui ne sont pas gênées par les regards des autres.

Quant aux jambes, elles mettaient un pantalon de soie d'Asie qu'on appelait en turc chalvar (Şalvar) qui, de nos jours, est plutôt en usage dans les campagnes tandis qu'au temps de Loti toutes les dames en portaient. Ce chalvar qui avait pour but de ne pas faire paraître les lignes de la jambe et de la couvrir complètement était fait de couleurs éclatantes. Le chalvar n'avait pas de ceinture et les dames le faisaient tenir à la taille par une élastique. Un soir d'hiver Loti, dans sa maison à Eyoub, voit sa bien-aimée

"assise à terre sur un tapis turc rose et bleu que les juifs nous ont pris, -droite et sérieuse, les jambes croisées dans son pantalon de soie d'Asie." ²

Les vêtements de dame étant presque tous de soie de bonne qualité, il y en avait qui s'habillaient de chemise en gaze de brousse qui était à cette époque très répandue dans le pays. En dessous le tcharchaf elles portaient une longue robe à manches larges. Ces robes étaient faites d'une pièce et de soie de Damas. Les gants avaient aussi une place importante chez les dames. Pour sortir elles en mettaient des blancs afin de ne pas montrer leurs mains. Dans les rues elles circulaient avec des pantoufles aux pieds. Ces pantoufles qui remplaçaient les souliers étaient faites de soie de bonne qualité avec des broderies d'or et le dessous était de semelle de cuir. Ces pantoufles étaient nommés en turc babouches. Loti, par l'intermédiaire des costumes d'Aziyadé, a symbolisé la femme turque:

¹ Pierre Loti, Désenchantées, op. cit. p. 104

² Pierre Loti, Aziyadé, op. cit. pp. 154-155

“Elle portait une de ces vestes à longues basques dont les femmes turques d'aujourd'hui ont presque perdu le modèle, une veste de soie violette semée de roses d'or. Un pantalon de soie jaune descendait jusqu'à ses chevilles, jusqu'à ses petits pieds chaussés de pantoufles dorées. Sa chemise, en gaze de Brousse lamée d'argent, laissait échapper ses bras ronds, “¹

La citation ci-dessus nous présente le costume et les coutumes vestimentaires de la femme turque de l'époque.

Loti, arrivé à Salonique le 16 mai 1876, a été charmé d'abord du soleil. Au cours de ses promenades a vu une jeune dame enveloppée de camail. Le camail était un habit de soie long et léger sous le tcharchaf. Par la diversité des couleurs des costumes de dame surtout d'Aziyadé, nous percevons que Loti a choisi les couleurs des habits d'Aziyadé avec très grand soin et a constitué à ce propos une harmonie de couleur chez sa bien-aimée.

Plus tard, Loti, à son retour en Turquie à l'époque des Désenchantées voit chez les dames l'influence occidentale dans le domaine vestimentaire. Il avait été très surpris de ce changement depuis ses premières impressions. L'influence occidentale était surtout française et cela gênait Loti qui nous a fait sentir sa tracasserie par la phrase suivante:

“...et laissa tomber la traine d'une toilette française dont la vue ne me charma pas.”²

Dans le fond de ce changement il y avait un intérêt pour l'Occident. Les gens lisaient dans les journaux français tous les changements qui avaient eu lieu dans le domaine de la mode et ces modifications ont été adoptés en partie par les Turcs.

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op.cit. p.199

² Ibid. p. 151

Loti étant très attaché au passé, il ne pouvait point résister aux changements et il les détestait à chaque occasion. Le passé lui paraissait plus beau que le temps présent. Ces changements constituaient un contraste selon ses idées. Examinons les changements témoignés par Loti dans le domaine vestimentaire:

“Au lieu du voile blanc d'autrefois, qui laissait voir les deux yeux et qu'elles appelaient yachmak, au lieu du long camail de couleur claire qu'elles appelaient féradjé, maintenant elle portaient le tcharchaf,”¹

Jusqu'à la révolution de costume réalisée en 1925 par le fondateur de la république turque Mustafa Kemal Atatürk, le costume le plus usité qu'on mettait pour sortir était le tcharchaf (le voile). Le Tcharchaf était un costume qui remplaçait autrefois le manteau d'aujourd'hui. Le tcharchaf était le meilleur moyen de se couvrir. Il était en soie léger et souple et composé de deux pièces assez amples dont l'une couvrait le corps de la taille jusqu'à la tête, l'autre de la taille jusqu'aux pieds. Ces deux morceaux de soie étaient généralement de couleur noire et il y avait aussi le voile qui était attaché à la partie frontale du tcharchaf.

“Noir, l'espèce de jupe qu'elle posa sur la matinée du bon faiseur; noir, la longue pèlerine qu'elle jeta sur les épaules et sur la tête comme un capuchon; noir, le voile épais, retenu au capuchon par des épingles,”²

A cause de la couleur sombre des tcharchafs, Loti dénomme les femmes de fantomes noirs. En réalité quand on regardait de loin elles avaient les mêmes apparences. Parmi ces fantomes noirs il y avait aussi des vieilles qui étaient enveloppées de tcharchaf en soie de couleur de puce. La couleur sombre, surtout pour le costume; avait pour objectif de ne pas faire paraître le teint.

¹ Pierre Loti, *Désenchantées*, op.cit. pp.64-65

² *Ibid.* pp. 18-19

Cette façon de se vêtir se faisait selon l'ordre du Coran. D'après la religion islamique, les jeunes filles atteignant l'âge de treize ans doivent s'envelopper dans le tcharchaf ou manteau afin de ne pas faire paraître leur teint, leurs cheveux, leur visage et les autres membres. De nos jours, le tcharchaf est remplacé par le manteau et le voile par un foulard qui ne cache pas le visage mais qui cache les cheveux.



3. CHAPITRE

L'HOMME TURC ET SES FONCTIONS DANS LA SOCIÉTÉ

Puisque l'objectif de notre travail est de mettre en lumière les images turques étudiées dans les oeuvres de Pierre Loti, nous allons parler maintenant de la place et des fonctions de l'homme turc dans la société où il vit. L'homme d'après les moeurs turques, est supérieur à la femme, c'est lui qui décide tout, c'est le chef de sa maison, un être honorable, maître de sa femme et de ses enfants.

Loti, à travers ses quelques oeuvres consacrées à la Turquie, transmet à ses lecteurs des images de l'homme turc de l'époque observée par lui même pendant ses séjours en Turquie. Au sujet de l'homme turc, Loti nous explique en détail les costumes différents portés par ceux-ci.

L'homme, de nature, est un être chargé de multiples fonctions et est considéré comme le symbole de la force . Dans la société turque et également islamique c'est l'homme qui joue toujours le plus grand rôle. Dans les familles turques l'importance accordée au fils est supérieur à la fille. C'est-à-dire que cet intérêt commence dès la naissance de l'enfant. Les Turcs ont une locution vulgaire significative exprimant la supériorité de l'homme envers la femme. Cette locution peut nous donner une idée de la place de l'homme dans la société: celui qui est viril aura un enfant mâle. C'est en raison de la continuation de la génération que les Turcs lui ont accordé une telle importance.

Dans la société turque l'homme, étant considéré comme une personne honorable et le symbole de la puissance, est celui qui commande et réalise les affaires; et par sa nature il est chargé de pourvoir à la subsistance de sa famille. C'est pourquoi dans tous les lieux de travail c'était les hommes qui étaient aux services. Les femmes étaient chargées des affaires du ménage. De nos jours il n'existe plus de telle distinction. Dans tous les lieux de travail les hommes et les femmes travaillent ensemble et ont les mêmes droits envers les lois.

Costume d'homme

Les costumes d'homme dont Loti nous parle dans ses oeuvres sont des costumes tout à fait orientaux et particulièrement propres aux Turcs.

D'après les oeuvres de Loti consacrées à la Turquie, dans le domaine du costume d'homme que portaient ses personnages, l'ampleur, le confort et la broderie étaient remarquables. D'après les Turcs, les deux premières caractéristiques permettaient de faciliter les mouvements des membres et rendaient à l'aise; voilà pour quelle raison les Turcs ont toujours préféré ces types de costumes. Comme chaque nation a sa façon d'habillement, les principaux costumes Turcs sont le cafetan, le turban, la chemise, la robe longue en soie et également la longue culotte.

La période durant laquelle Loti a séjourné en Turquie marquait la fin de l'Empire ottoman et alors, la Turquie était dans une période de transition. Petit à petit on sentait l'influence européenne dans tous les domaines et ainsi que dans le domaine de costume:

“Ces hommes qui, dans le jour, circulaient en costume européen, ont repris le soir, dans leur inviolable intérieur, la chemise de soie et le long cafetan en cachemire doublé de fourrure.”¹

Pendant cette période ont été fondées des sociétés modernistes qui avaient toutes le but d'eupéaniser le peuple, autrement dit le motiver vers l'esprit du nouveau courant. Les partisans de ces nouvelles sociétés étaient appelés modernistes. Ceux-ci refusaient la tradition ancienne et voulaient la remplacer par la nouvelle. Par contre les conservateurs, qui étaient en très grand nombre, s'opposant aux nouveaux courants persistaient dans leurs résolutions. A cette dernière période de l'Empire, la diversité de costume traduisait automatiquement la diversité d'idée. Tout cela nous donne une idée sur l'état et la politique du pays d'alors.

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op.cit. p.167

Loti, pendant ses séjours en Turquie, a observé plusieurs traditions turques dont l'une était la tradition du costume. Parmi les costumes qu'il avait vu lors de sa première visite, le caftan était le plus répandu. Le cafetan était un long et ample costume d'homme à larges manches fait de cachemire. Ce costume avait la même fonction et presque la même forme que le pardessus d'aujourd'hui. Il était porté par tous les hommes de tous les niveaux. La qualité étant variable dépendait de celui qui le portait. Le cafetan du peuple était alors de couleurs vivantes et cela formait un spectre:

"une foule bariolée vêtue des couleurs les plus voyantes de l'arc-en-ciel."¹

Quant aux cafetans des riches et des hommes d'Etat, ceux-ci avaient plus de broderies d'or ou d'argent par rapport aux cafetans du peuple et attiraient l'attention des gens. Les motifs qui se trouvaient dessus étaient brodés de fils d'or ou d'argent. Les cafetans étaient portés durant tous les mois de l'année mais il variait selon les saisons. Pendant les mois d'hiver ils étaient doublés de fourrure. Les cafetans et les autres costumes de différents hommes d'Etat sont aujourd'hui exposés dans un salon du palais de Topkapı à Istanbul. La magnificence et l'élégance de ces costumes charmaient les visiteurs qui les contemplaient:

"Les vizirs, les pachas, les généraux, tous les fonctionnaires, toutes les autorités, en grand costume tous, et chamarrés de dorures,"²

Quant aux costumes des théologiens et des hommes religieux, ils avaient les mêmes costumes en forme de robe ample, longue et à l'ourlet ressemblant au clocher. En raison de l'identité des costumes Loti emploie deux dénominations: manteau et robe. Loti, à l'occasion d'une visite au turbé d'Eyoub à une heure matinale, a vu des hommes religieux vêtus du dit costume :

¹ Pierre Loti, *Aziyadé*, op.cit. p.224

² *Ibid.* p.96

“Les deux derviches, en robe de bure, soulevèrent la portière de cuir qui fermait le sanctuaire,”¹

Les hodjas et le président des affaires islamiques qu'on appelle cheik-ul-islam étaient vêtus de manteau vert. Les derviches tourneurs que Loti a pu les observer avait chacun une robe sombre à large ourlet qui au moment du toumoisement s'arrondissait en cloche. De nos jours les derviches tourneurs mettent une robe blanche.

Quant aux costumes des autres groupes de gens, nous voyons presque la même finesse mais avec quelques variations. Les rameurs qui jouaient des rôles importants dans le domaine du transport avaient des costumes propres à eux. Loti, qui se promenait fréquemment en caïque sur le Bosphore, a eu l'occasion d'en voir plusieurs. Ces costumes de velour vert ou rouge ou bleu étaient ornés de broderies d'or ou d'argent et sous ce costume les rameurs mettaient une chemise:

“ses rameurs portaient le traditionnel costume: chemises en gaze de Brousse aux manches flottantes et vestes en velours brodés d'or.”²

Dans la citation ci-dessus nous remarquons tout de suite la chemise en gaze de Brousse. A cette époque l'industrie du textile était bien développée à Brousse; c'est pourquoi ces produits étaient préférés partout dans le pays.

Les musiciens, qui faisaient passer des heures agréables à leurs écouteurs, avaient aussi leurs costumes en velour brodés de fils d'or. C'est au cours d'une réception à Dolma-Bagtché que Loti les a remarqué. Les motifs brodés de fils d'or donnait un air vivant:

“les musiciens vêtus de bleu de ciel et chamarrés d'or,”³

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op.cit. p.50

² Pierre Loti, Désenchantées, op.cit. p.138

³ Pierre Loti, Aziyadé, op.cit. p.88

Après avoir parlé des chemises, des cafetans et des robes nous allons parler maintenant de la coiffure de l'homme turc qui présentait un air oriental. Ces coiffures sont: le turban et le fez.

A l'époque de Loti, l'influence de la religion islamique se voyait presque dans tous les domaines. D'après les conseils de cette religion les hommes étaient coiffés de turbans ou de fez. L'objectif de ceci était de couvrir les cheveux mais de façon traditionnelle.

Le turban était une longue étoffe blanche qui entourait la tête du front de façon à enfermer les cheveux. Il était porté surtout par les religieux qui étaient des oulémas, des émirs, des derviches, des hodjas, il y avait des gens du peuple qui en portaient aussi. Dans les domaines officiels, les administrateurs du pays étaient coiffés aussi de turban :

“le gouverneur de la ville, les chefs militaires, les chefs religieux aux front enturbanés, le chef des derviches,”¹

Plus tard, le turban est remplacé par le fez qui est une sorte de chapeau rouge et tronconique ayant une mèche au-dessus. Ce chapeau était porté par les hommes de toutes les classes sociales mais de nos jours le fez n'est pas en usage. A ce propos citons:

“les uns amenant des dames voilées, les autres des hommes en fez rouges.”²

“...des groupes de paysans d'Europe ou d'Asie, en longues moustaches, bonnet rouge et veste de toute couleur,”³

Loti, à travers ses oeuvres transmettait des images turques, et a essayé de découvrir la culture turque et a propos des costumes hommes il nous a présenté la façon de se vêtir des Turcs.

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op.cit. p.197

² Pierre Loti, *Désenchantées*, op. cit. p.142

³ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op. cit. p.7

A propos de l'homme turc, Loti nous parle aussi des fonctionnaires qu'il a rencontrés. Les hommes dont il parle sont des fonctionnaires religieux d'Etat aux services des affaires religieuses. Ces fonctionnaires sont le cheik-ul-islam, moufti, ouléma, imam. D'autre part il parle aussi de derviche, nom donné à celui qui est au service de secte.

Cheik-ul-islam

Le cheik-ul-islam est le chef ou le président des affaires religieuses. Il était le juge des affaires juridiques et des affaires universitaires. Lors d'une demande de rapport par le padichah il lui faisait un rapport au sujet des travaux dont il était responsable. Sur les problèmes complexes il rendait un jugement définitif selon les lois coraniques. Le cheik-ul-islam devait être de la même secte que la plus grande partie du peuple. Pour être nommé cheik-ul-islam il fallait avoir fait des études théologiques supérieures. Au 19. siècle les cheik-ul-islam s'intéressaient aussi aux affaires économiques et politiques du pays. Cette dénomination survie depuis le dixième siècle. L'association qu'il occupe a été légalisée comme autorité religieuse au temps du Soliman le magnifique et du Sultan Selim. Le premier cheik-ul-islam était Zembilli Ali Efendi. Le cheik-ul-islam étant le président des affaires religieuses avait une place considérable et il prenait toujours place dans les cérémonies impériales et dans le protocole d'Etat. Au jour de la représentation du sacre du Sultan Abdulhamid, Loti, qui y était présent aussi, a remarqué le cheik-ul-islam dans le cortège avec les autres dignitaires religieux :

"Le cheik-ul-islam en manteau vert, les émirs en turban de cachemire, les ulémas en turban blanc à bandelettes d'or, les grands pachas, les grands dignitaires suivaient sur des chevaux étincelants de dorures, -grave et interminable cortège où défilaient de singulières physionomies !"¹

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op.cit. p.52

Les Derviches

Nous rencontrons pour la première fois le mot derviche cité sans être décrit dans l'oeuvre intitulée *Aziyadé*. Loti en avait vu lors de la visite du tombeau d'Eyoub. Le derviche est celui qui est entré dans les ordres. Chaque ordre religieux a ses derviches. Les derviches dont Loti nous parle sont les derviches tourneurs faisant partie de la hiérarchie monastique du philosophe turc Mevlânâ. Ces derviches sont appelés en turc derviche mevlevi. Chaque hiérarchie monastique a sa façon de prier Dieu. Mais il n'y a pas de grandes différences entre eux. Le but de tous les derviches est unique: le point commun est l'invocation et ils accomplissent leurs devoirs envers Dieu. Qu'ils soient de n'importe quel ordre religieux, les derviches sont des hommes modestes qui résistent à toutes les difficultés de la vie.

En Turquie il y a plusieurs groupes de derviches qui ont chacun ses règles et sa façon d'invocation. Il y en a qui préfère une vie solitaire et éloignée des affaires mondaines. Les derviches ont leur chef appelé en turc *şeyh*. En cas de décès, le meilleur derviche le remplaçait. Un derviche avant de s'intégrer au couvent, était obligé de faire son service dans le couvent auquel il était attaché pendant de longues années. Ainsi s'établissait une relation étroite entre le chef de couvent et le derviche qui était à cette période d'intégration le serviteur de son chef et également du couvent dont il faisait partie.

Ceux qui font partie de l'ordre religieux appelé Kadiri, s'accroupissent ou se mettent sur leurs talons et évoquent à haute voix le nom de Dieu en se balançant de deux côtés. L'évocation dure assez longtemps de telle façon que les évocateurs s'évanouissent et la prononciation de mots qu'ils articulent sont pris par les européens pour des aboiements de chiens, pour des hurlements. Pour les derviches tourneurs les européens disent danseurs. C'est ce groupe de danseur que Loti a vu et il nous les décrit avec très grand soin. Notre auteur qui a réussi à pénétrer dans le couvent qu'on appelle en turc *tekke*, a été charmé par les traits orientaux qui se rencontrent dans le réfectoire:

"On est saisi, dès l'entrée, par l'aspect, le calme et la blancheur de ce grand réfectoire de couvent aux murs garnis d'inscriptions coraniques...une douzaine de petites tables rondes,basses, ... des bougies, longues comme des cierges, les éclairaient;" ¹

Dans le salon du chef des derviches, Loti voit encore des inscriptions coraniques. A la suite de la description de ce qui était oriental, Loti passe à la cérémonie des derviches de ce couvent et commence à le décrire par le milieu.

"Nous avons pris place, sur des tapis de prière, nous dominons l'espace réservé à la danse des tourneurs; c'est un grand cercle vide qui occupe tout le centre de la mosquée et qu'entoure une barrière." ²

Par les détails de la danse des derviches tourneurs que Loti nous a transmis, nous comprenons le génie, la supériorité de celui-ci par rapport à ses prédécesseurs:

"Le chef est resté en bas,...il se tient immobile, rigide, comme anesthésié, les yeux en rêve. Un à un, les derviches arrivent, sortis sans bruit des lugubres solitudes d'alentour; ils arrivent les yeux baissés, les mains jointes sur la poitrine,...ils commencent leurs exercices par une Inte promenade rituelle, à la file, autour de la salle ronde...et...chaque fois qu'ils passent ou repassent devant le chef de la confrérie, ils lui adressent une très profonde révérence, qui leur est rendue avec la même gravité."³

¹ Pierre Loti, Suprêmes Visions d'Orient, op.cit. pp.239-240

² Ibid. p.241

³ Ibid. pp.241-242

Avant de commencer à tourner, l'orchestre se met à sa place et après avoir terminé le passage devant le chef

"La danse religieuse sera menée par un petit orchestre de flûtes et d'énormes tambourins caverneux...accompagnée de chants discrets à plusieurs voix. D'abord les derviches déploient les bras par saccades comme des automates dont les ressorts engourdis"¹

Les derviches tournent les bras en l'air, l'un vers le haut et l'autre vers le sol. Le bras levé s'adresse à Dieu et veut dire que tout est créé par Dieu et l'autre bras un peu baissé et qui montre le sol, veut dire que nous allons mourir et nos âmes rejoindront Dieu. Les derviches tourneurs tournent ainsi pendant des heures sans ralentir, sans se fatiguer. Lors qu'ils tournent, les derviches qui ferment les yeux et évoquent Dieu, ne se heurtent pas et tournent toujours du même côté jusqu'à ce que leur chef les fasse arrêter:

"Quand ils ont fini par les étendre tout à fait, presque en croix, la tête penchée sur l'épaule avec une grâce un peu morbide, c'est alors seulement qu'ils commencent à tourner, d'un mouvement d'abord très doux, mais qui de minute en minute s'accélère et arrondit en cloche leurs larges robes sombres;...tout autour de la salle ronde, comme des feuilles mortes que le vent balaye. Ils ont pris tous un mouvement de toupie lancée sans heurt sur une surface plane. En passant ils ne font aucun bruit...et leurs si hauts bonnets ne chancellent même pas sur leurs têtes aux yeux d'extase."²

L'association de derviche existait depuis la période du Prophète; le 30 novembre en 1925 cette association a été supprimée.

¹ Pierre Loti, *Suprêmes Visions d'Orient*, op.cit. p.242

² *Ibid.* pp.242-243

Le Moufti

Le moufti est le fonctionnaire responsable des affaires et des associations religieuses d'une ville ou d'une sous-préfecture. Les mouftis inspectent les affaires religieuses et font des rapports au ministre des affaires religieuses. Ces fonctionnaires en cas de problèmes juridiques prenaient des décisions selon les lois coraniques c'est pourquoi ils devaient être de bons théologiens pour pouvoir résoudre les problèmes.

Ouléma

Ouléma est un terme utilisé d'abord chez les Arabes et puis dans les autres pays islamiques. C'est un nom donné à celui qui se mêle de l'interprétation du Coran, des paroles du Prophète et des autres sciences théologiques. Les oulémas enseignaient aussi les sciences théologiques dans les medressés qui correspondent à la faculté et ils étaient des érudits.

Imam

Imam est un fonctionnaire qui est chargé de faire pratiquer la prière de la journée. Pour être imam il fallait faire des études théologiques dans les medressés. Durant la période des Osmanlis, un imam devait savoir encore une langue étrangère en dehors de l'arabe. Selon les lois islamiques les morts doivent être lavés avant l'enterrement; ce lavage est pratiqué par les imams. Quant il s'agit d'une morte en ce cas c'est une laveuse de morte qui vient la laver. Ces laveuses étaient des religieuses aussi. De nos jours c'est pareil. Quand Melek, la bien-aimée d'André, est morte une laveuse s'était rendue à la maison. A ce propos Loti transmet à ses lecteurs la culture orientale. Voici ce qu'il dit sur le lavage des morts:

"une sorte d'office pavée de marbre, où il y avait au milieu une table en bois blanc, une cuve pleine d'eau chaude encore fumante, et un drap déplié sur un trépied; dans un coin, un cercueil...et enfin, par terre, un châle ancien roulé

autour d'un bâton, un de ces châles 'Validé' qui servent de drap mortuaire pour les riches; toutes ces choses, préparées bien à l'avance, car, dans les pays d'Islam, un ensevelissement doit marcher très vite... Toutes les trois restèrent là immobiles et glacées, suivant en esprit les phases de la toilette suprême, écoutant les bruits sinistres de l'eau qui ruisselait, des objets qui se déplaçaient dans cette salle sonore;"¹

Pendant les jours de fête et les vendredis étant considérés par les musulmans comme jours saints, les sermoneurs ou à défaut de sermoneurs les imams avant la prière de midi font le sermon.

D'après les renseignements donnés au sujet de l'homme turc, nous avons vu qu'il avait de sérieuses responsabilités envers sa famille, son pays et il avait une place prestigieuse dans la famille et également dans la société turque.

¹ Pierre Loti, *Désenchantées*, op.cit. pp.232-233

4. CHAPITRE

LE MODE DE VIE ET PROFESSION

Loti, pendant ses séjours en Turquie, a observé plusieurs choses et plusieurs caractéristiques turques qui ont été la source d'inspiration de ses quelques livres. Il a observé toute chose avec grande patience et grand courage. Pour pouvoir faire une étude complète, il a pénétré partout même dans les lieux interdits pour ceux qui n'étaient pas musulman. Au cours de ce chapitre nous allons essayer d'étudier la vie quotidienne des Turcs .

La journée d'un Turc commence avec le lever du soleil ou par l'appel à la prière parce que les appels du muezzin permettent aux gens de réaliser leurs affaires. A l'époque d'Aziyadé, il n'y avait pas d'électricité c'est pourquoi la journée devait finir par le coucher du soleil :

"passé sept heures du soir, tout est fermé et silencieux dans Eyoub." ¹

La nuit, par manque d'électricité, les rues devenaient sombres et les gens qui devaient sortir obligatoirement prenaient leurs lanternes.

Les Turcs, après avoir fini leurs affaires ou quand ils se sentent seul vont au café. Cette tradition de café est très répandue dans le pays. Partout il est possible de voir un café où les clients fument le narguilé. En général ils ont une vie tranquille et se contentent de ce qu'ils ont ils ne s'efforcent pas de faire plus. Cette façon de pensée vient de la croyance du sort. Les croyants croient que tout est accordé par Dieu et pour les mériter il faut travailler; sans travail on ne mérite rien c'est pourquoi ils ne font que travailler. Certains sont des bons musulmans et font leurs prières pour mériter la miséricorde de Dieu. Au temps de Loti les gens, obéissant aux ordres religieux, essayaient de vivre selon ces ordres.

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op.cit. p.62

Les Cafés turcs

Les cafés ont une importance particulière dans la vie sociale des hommes. Ceux-ci sont des lieux publics où se rendent les hommes de toutes les classes sociales sans aucune distinction . Ils ont été toujours des lieux de discussion des problèmes économiques, politiques, sociaux et ils sont aussi des lieux où on passe le temps pour se reposer et causer avec les amis. C'est à Salonique que Loti fait pour la première fois la connaissance des cafés turcs:

"je m'assis irrésolu sous la tente d'un café turc."¹

Celui qui exploite le café est nommé cafedji. Dès l'entrée la fumée des narguilés et les inscriptions coraniques attirent l'attention. Les inscriptions démontrent le degré de la soumission des gens aux ordres de Dieu. Le narguilé est une pipe propre aux Turcs. Cette pipe est trop utilisée en Turquie. Loti, en 1910, à son séjour à Istanbul, pénètre dans un café turc et nous donne à ce propos une idée:

"café turc de la rive d'Ortakeuil, où la fumée des narguilés a terni, avec le temps, les pieuses inscriptions musulmanes accrochées aux murs,"²

Au début de ce chapitre nous avons dit que les cafés étaient des lieux de discussions des problèmes politiques, sociaux, économiques et d'instruction. A Eyoub, le soir du 20 janvier, Loti va au café du quartier et il y rencontre un homme qui critiquait les faits du jour. D'ici, nous comprenons clairement le niveau d'instruction des hommes venus au café. La grande partie des clients étaient des hommes du peuple. Ces hommes n'étaient pas lettrés c'est pourquoi les cafés ont été les meilleurs lieux d'instruction :

"Un érudit...qui déchiffre aux assistants les grimoires des feuilles du jour; chacun écoute, avec silence et conviction.

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op.cit. p.7

² Pierre Loti, Suprêmes Visions d'Orient, op.cit. pp.174-175

Rien de ces discussions bruyantes, à l'ale et à l'absinthe, qui sont d'usage dans nos estaminets de barrières; on fait à Eyoub de la politique avec sincérité et recueillement."¹

Au temps d'Aziyadé, les cafés étaient fréquentés plutôt par les gens âgés. Ces hommes venaient y passer le temps et puis à l'heure de la prière ils allaient prier. Loti témoin de la réunion de gens de différentes classes sociales, se plaint tout de suite de la politique exercée dans sa patrie:

"Dans les cafés turcs, le soir, même dans les plus modestes, se réunissent indifféremment les riches et les pauvres, les pachas et les hommes du peuple...(O Egalité ! inconnue à notre nation démocratique, à nos républiques occidentales) "²

Donc les cafés jouaient alors le rôle de passe-temps, d'instruction et de lieu où les gens de toute classe sociale s'entendent bien.

Lesdit cafés étaient remarquables avec leurs narguilés. Le narguilé est une pipe turque tout à fait différente des pipes ordinaires. Il est d'abord oriental, à long tuyau de caoutchouc au bout duquel il y a une embouchure de fonte. Ce tuyau communique avec un flacon d'eau aromatisée au dessus du flacon se trouve une petite boîte ouverte dans laquelle on met du tabac spécial qu'on appelle en turc Tombeki et au dessus du tabac on met un morceau de feu de de charbon de bois pour l'allumer. Pour fumer, on porte le bout du tuyau à la bouche et on respire; la fumée, avant d'arriver à la bouche, passe par le flacon d'eau; au cours de la respiration, l'eau fait des bulles. Lorsqu'on fumait, le glouglou du narguilé s'entendait facilement de près. Autrefois le narguilé remplaçait la cigarette d'aujourd'hui. Le tombeki aux petites feuilles était un tabac fort. C'était pour affaiblir la force du tabac qu'on le faisait passer par le flacon. Même aujourd'hui, le narguilé est encore en usage dans les anciens

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op.cit. p.127

² Ibid. pp.126-127

quartiers de la Turquie mais ce sont les hommes âgés qui les fument. Le narguilé demande toujours de grands soins mais il est agréable.

A part le narguilé, pour fumer, on se servait des chibouks qui étaient fait de bois dur pour résister au feu. Les chibouks étaient de longs fume-cigarettes d'autrefois. Loti s'en est servi au cours de sa visite au padichah au palais de Dolma-Bagtché. Il y en avait aussi dans les différentes régions de l'Anatolie. Quand il faisait beau, la clientèle s'essayait à l'extérieur du café sous des platanes:

“Les cafedjis s'étaient dehors comme dans les jours d'été; tous les hommes du voisinage, assis dans la rue, fumaient leur narguilhé sous les amandiers blancs de fleurs.”¹

Les Moments de Distraction

Loti était musicien autant que peintre des lieux et des cultures inconnus par ses prédécesseurs. Son chef d'oeuvre *Aziyadé* est en général la meilleure musique orientale s'exprimant tous les traits du peuple turc. Pendant ses séjours en Turquie, il a eu quelque fois l'occasion d'assister à l'amusement des Turcs.

Les Turcs, de temps en temps, organisaient des soirées d'amusement qui duraient parfois jusqu'à l'aube. Ces soirées étaient animées par un orchestre composé de deux ou plusieurs instruments mais chaque fois il y avait des instruments différents: un tambour, un hautbois, une guitare, une harpe. Ces orchestres étaient organisés à l'occasion d'une fête, et en général d'évènements heureux. Loti, s'étant déjà fait des amis turcs, a assisté un jour à une fête chez İzzettin-Ali:

“İzzeddin-Ali et Suleïman prennent en main des tambours de basque, et chantent d'une voix de somnambule de vieux airs venus d'Asie.”²

¹ Pierre Loti, *Aziyadé*, op.cit. p.194

² *Ibid.* p.168

Quant aux femmes, elles étaient chez elles et se mêlaient des affaires du ménage et des enfants. Elles se sentaient toujours au service de leur maître. Elles n'avaient pas autant d'activité sociale que les hommes. Les femmes turques avaient une vie plus tranquille que celle des hommes. Celles qui savaient broder ou faire de la dentelle consacraient une partie de leur temps à les faire.

Les gens pour gagner leur vie exerçaient chacun un métier et par leurs travaux ils organisaient l'écoulement de la vie. Chaque homme sait qu'on ne peut rien gagner sans travailler; c'est pourquoi chacun a son métier.

PROFESSION

Portefaix

Loti, juste à son arrivée à Salonique il a observé des portefaix attendant sur le quai. Ces portefaix portaient les charges des voyageurs. Même de nos jours il n'y a pas mal de personnes qui font ce métier pour gagner leur vie. Les portefaix étaient des personnes analphabètes et pauvres d'origine. Loti, deux jours avant de son départ pour la France, avait appelé des porteurs pour le transport de ses objets:

“Deux hamals que j'avais enrôlés pour cette besogne étaient là, attendant mes ordres pour s'y mettre;”¹

Veilleur de Nuit

Les soirs, les rues des quartiers étaient surveillées par des gardiens appelés par Loti 'veilleur de nuit'. Le veilleur de nuit correspond de nos jours au garde. Leur fonction était d'assurer la paix et d'éviter des choses qui pouvaient déranger les habitants du quartier. Chaque quartier avait son veilleur de nuit.

¹ Pierre Loti, *Aziyadé*, op.cit.p.196

Vers sept heures du soir les gens se retiraient chez eux car il n'y avait pas d'électricité. A partir de cette heure la mission des veilleurs de nuit commençait et prenait fin à l'aube. Si quelqu'un sortait de chez lui sans aucune raison, le veilleur de nuit l'avertissait et le faisait rentrer:

"Un veilleur de nuit m'engagea à rentrer dans ma case, après s'être informé du motif de ma promenade, laquelle lui avait semblé tout à fait inexplicable, et même un peu suspecte." ¹

Les veilleurs de nuit étaient responsables de tous les événements qui pourraient avoir lieu durant la nuit. C'est pourquoi, en cas d'incendie, ils avertissaient les pompiers par leurs voix terribles "yangun var" ²

Les Bachibozouks

Les agents outre les veilleurs de nuit étaient les bachibozouks qui étaient des soldats engagés volontairement mais ils ne faisaient pas partie d'une armée régulière. ³ Ces bachibozouks étaient aussi chargés d'assurer la sécurité dans les rues. Pour la sécurité de son peuple le gouverneur du pays faisait tout son possible.

"notre lanterne s'était éteinte, et cela nous exposait à être arrêtés par des bachibozouks de patrouille," ⁴

Les Marchands Ambulants

Les marchand ambulants constituent un autre groupe de métiers. Ils sont très répandus dans toute l'Anatolie. Ils n'ont que leur charrette et leurs marchandises. Ces vendeurs ambulants vendent surtout des fruits et des

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op.cit. p.63

² Ibid. p.169

³ Yılmaz Öztuna, Büyük Türkiye Tarihi, Ötüken Yayınevi, İstanbul, 1983, tome 7, p.328

⁴ Pierre Loti, Aziyadé, op.cit. p.124

légumes selon les saisons. Il y avait aussi des autres groupes de vendeurs qui vendaient autres choses. Ces marchands criaient pour vanter leurs marchandises. Ils commençaient à vendre du matin jusqu'au soir. Loti n'étant pas habitué à ces marchands, chaque fois qu'ils passaient devant sa porte il les détestait une fois de plus . A ce propos il dit que:

“les marchands ambulants hurlent à tue-tête,”¹

Chaque groupe de vendeurs avaient sa façon de vendre. Au cours des mois d'été, il y avait aussi des vendeurs de boissons fraîche comme le sirop ou jus de battons de réglisses. Ces vendeurs mettaient le sirop dans un tonneau de cuivre surmonté d'une fontaine et la portaient sur leur dos pour vendre à chaque coin de rues:

“Bous guibi ! Bous guibi ! (Frais comme glace !) crient des vendeurs de sirops, promenant, sur leur dos courbé, de monumentales fontaines en cuivre, qui se dressent, au-dessus des têtes coiffées de rouge, comme autant de petites pagodes hindoues.”²

Dans les rues étroites des quartiers retirés se sont les vendeurs ambulants qui rompaient le silence et passaient surtout le matin après avoir acheté les marchandises fraîches. Plus tard Loti s'est habitué au cris de ces vendeurs ambulants. Les différents sons des vendeurs donnent un air musical à ses oeuvres. Ces sons constituent une musique orientale dans l'âme de Loti.

Ecrivain Public

A l'époque où Loti a visité la Turquie, les nombres des analphabètes étaient élevés. Les gens n'accordaient pas de l'importance à lire et à écrire autant qu'aujourd'hui car ils ne la trouvaient pas nécessaire. Quand il fallait

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op.cit. p.224

² Pierre Loti, Suprêmes Visions d'Orient, op.cit. p.107

écrire ou lire quelques choses, les illettrés s'adressaient à un des écrivains publics qu'on appelait en turc "arzuhalci" . L'écrivain public, étant un homme qui savait lire et écrire, écrivait ce qu'on lui dictait et lisait les documents, les lettres que les gens lui apportaient. Alors, par manque de la machine à taper, les écrivains publics écrivait les dictées à la main. Ces lettrés se mettaient en général au centre de la ville où les gens étaient nombreux. Loti en a vu à Emin-ounou (Eminönü). Leur place était presque fixe et les gens étaient habitués à la même place. A l'époque d'Aziyadé les écrivains publics n'avaient pas de lieux couverts chacun exerçait son métier sous une tente humble:

"...Achmet ne sait point écrire, ni lui ni personne de sa famille; Aziyadé écrit trop mal pour affronter la poste, et nous voilà tous les trois assissous la tente de l'écrivain public, faisant vignette d'Orient" ¹

Barbiers

Les Turcs du temps accordaient grande importance à la coiffure et ne la négligeaient point. Ils n'aimaient pas avoir des longs cheveux c'est pourquoi souvent ils se faisaient couper les cheveux aux barbiers qui établissaient leur atelier en plein air. Les Turcs, de tradition et du respect pour l'homme, préférèrent se faire couper les cheveux en plein air afin de ne pas faire trainer les morceaux coupés sous les pieds. A la fin du coupage, le barbier enterrait les cheveux coupés dans un creux du sol. A l'époque d'Aziyadé il y en avait qui était fixe et il y en avait qui était ambulante. Ces barbiers n'avaient pas autant de matériel qu'aujourd'hui et rasaient tous les cheveux. De nos jours on ne rase plus les cheveux mais on les coupe au ciseau. Recourons à la citation suivante:

"Les barbiers ont établi leurs ateliers dans la rue et opèrent en plein air," ²

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op.cit. p.206

² Ibid. p.225

Moyens de Transport

A Istanbul, au temps d'Aziyadé, les gens se servaient de deux moyens de transport: le caïque, pour se déplacer sur l'eau d'un côté à l'autre; et la voiture à cheval pour les déplacements sur terre. Ces deux moyens de transport avaient une très grande importance dans la vie des hommes. Aujourd'hui la voiture à cheval est remplacée par la voiture à moteur et le caïque est remplacé par les bateaux à moteur .

Les caïques chargés du transport des gens du peuple ou les gouverneurs du pays et leurs membres de famille au temps d'Aziyadé, étaient tous sans moteur et sans gouvernail. Loti s'en est servi maintes fois pour ses promenades sur les eaux douces du Bosphore et de la Corne d'or. Ces caïques étaient actionnés par des rameurs dont le nombre variait selon la grandeur et ils étaient équipés de coussins ou de tapis à longs fils. Les caïques, au 19. siècle, étaient des lieux d'amour mobile qui permettaient aux amoureux de passer des moments agréables dans un coin plus tranquille des eaux douces du Bosphore . Au cours de son séjour à Istanbul en 1920, les amis de Loti avaient mis à sa disposition "un caïque à deux paires... les bateliers qui portaient une mince chemise en gaze de Brousse" ¹

Un autre moyens de transport, cette fois sur terre, étaient des voitures à cheval. A cause de l'étroitesse des rues des quartiers, les voitures à cheval ou parfois à deux chevaux suivant celui qui la possède, étaient répandues dans la ville. Ces voitures avaient des noms différents : les voitures que les dames de harem utilisaient s'appelaient carrosse:

"Le carrosse de notre mari nous appartient en propre un jour à chacune" ²

D'autre part, les hommes d'Etat montaient dans le coupé :

¹ Pierre Loti, Suprêmes Visions d'Orient, op.cit. pp.25-26

² Pierre Loti, Aziyadé, op.cit. p.91

"Je croise le coupé de terrible Ignatief, qui revient ventre à terre de la Conférence, sous nombreuse escorte de Croates à ses gages;"¹

Au temps de Loti, les marchandises étaient transportés par les chameaux. En 1876 Loti a vu passer des chameaux à travers la place de Mehmet Fatih:

"les chameaux le traversent de leur pas tranquille en faisant tinter leur clochettes monotones;"²

Le cheval a une importance considérable dans la vie des Turcs. Les guerriers, les archers, les tireurs à l'arc, les promeneurs à terre, les transporteurs tous s'en servaient. Autrefois les Turcs faisaient du Kimiz avec du lait de jument, mais aujourd'hui on n'en fait plus. Kimiz est le lait aigrelet de jument et il était célèbre chez les Turcs d'autrefois. Loti était malheureux de n'en avoir pas goûté. Loti et son fidèle compagnon faisaient des promenades dans la ville avec un cheval :

"je rentre le soir à cheval à Eyoub"³

Pendant ses séjours, le cheval a joué de grands rôles au cours de ses promenades à travers tout Istanbul. Loti doit beaucoup aux bateliers, aux arabadjis et à son guide fidèle Achmet (Ahmet). C'est par l'intermédiaire de ces trois personnages que Loti a découvert tout Istanbul et la culture turque de l'époque.

¹ Pierre Loti, Aziyadé, op.cit. p. 112

² Ibid. p. 100

³ Ibid. p. 112



CONCLUSION

Dans notre travail intitulé "Les images turques dans les oeuvres de Pierre Loti" nous avons étudié les régions turques ,leurs spécificités et les moeurs turques dont Loti a été témoin au cours de ses séjours en Turquie. Pour essayer de faire une étude complète sur les images turques, nous avons consulté à peu près toutes les oeuvres de Loti ayant comme sujet la Turquie.

Dans son pays, Loti aimait déjà la Turquie, qui présentait à cette époque des images tout à fait orientales. Depuis 1876 jusqu'en 1913, Loti a trouvé plusieurs fois le moyen de la visiter et chaque fois qu'il y est venu, il a découvert des différents lieux et des différentes moeurs turques variées. A chaque visite il voyait quelque chose de changé dans la vie des hommes. Loti qui n'aimait pas les changements, voulait revoir tout ce dont il avait été témoin dans leur état original. Dans son amour pour le passé, il adorait et préférait plutôt les lieux purement turcs. Il détestait les lieux européens; c'est pourquoi il ne les visitait presque pas mais au cours de ses promenades il les traversait. Au cours de ses dernières visites les changements dont il a été témoin lui ont causé du chagrin.

Au sujet des moeurs, Loti a observé avec curiosité la plupart des moeurs turques et il a essayé d'agir à chaque occasion conformément à celles-ci. Les oeuvres de Loti qui ont comme sujet la Turquie, sont véritablement la description des moeurs turques. Aucun autre auteur n'a pu donner autant de renseignements détaillés sur ce dont il a été témoin. Par ses oeuvres, Loti a fait connaître la culture turque dans le monde entier. Ses prédécesseurs qui n'ont pas pu visiter ce pays en détail ,n'ont pas pu non plus être témoin de toutes ses particularités. Loti doit ses oeuvres sur la Turquie à ses longs séjours dans ce pays.

La plupart des personnages féminins et masculins ont réellement existé mais Loti leur fait jouer leur rôle sous des pseudonymes dans le cadre des moeurs turques selon ses idées. A l'époque de Loti, en Turquie il y avait une influence étrangère surtout française. Ce sont avant tout les femmes qui avaient un fort désir de mener leur vie à la façon européenne, mais elles étaient bloquées par les moeurs turques qui les empêchaient d'agir ainsi. Par contre

Loti de son amour pour la culture orientale, voulait vivre à l'orientale. Loti qui a consacré son oeuvre intitulée "Désenchantées" à la vie du harem, il y critique le comportement des femmes turques qui en font partie. A ce propos Loti est le seul, d'après les personnages de ses romans, qui permet, aux femmes de harem, de vivre à la façon européenne. Par l'intermédiaire de ces personnages, il a pu découvrir la femme et la culture turques. Si Loti est attaché de tout son coeur à Istanbul, c'est à cause de son amour pour Aziyadé et également pour la culture turque. Il a dévoilé, avec délicatesse, la naïve gentillesse des femmes turques en décrivant l'une d'entre elles: Aziyadé

Le style de Loti ne ressemble à celui des autres écrivains. Il a rédigé ses oeuvres avec des mots vulgaires et dans une structure simple. Il a un style coulant. Dans ses oeuvres il a fait énormément de place aux descriptions des lieux et des moeurs et également aux adjectifs qualificatifs . Les sujets communs à chacun de ses ouvrages sur la Turquie, sont: l'amitié, l'amour, la justice et les spécificités turques

Quant aux Turcs, Loti a porté sur eux des jugements pleins d'humanité et en toute objectivité :

"j'ai longtemps vécu en Orient, je m'y suis mêlé à toutes les classes sociales et j'ai acquis la plus intime certitude que les Turcs seuls, dans cet amalgame de races irréconciliables, ont l'honnêteté foncière, la délicatesse , la tolérance, la bravoure avec la douceur, et qu'eux seuls nous aiment, d'une affection héréditaire, restée solide malgré tous nos lâchages, malgré les révoltantes injures de certains d'entre nous." ¹

Par ses efforts de défendre les Turcs contre les injustices des pays occidentaux, Loti a conquis le coeur des Turcs. Il a fait aux accusateurs étrangers un bouclier de son corps. Ses oeuvres sur la Turquie ne sont-elles pas la preuve de son amour pour ce pays et son peuple ?

¹ Pierre Loti, Suprêmes Visions d'Orient, op.cit. pp. 301-302

ÖZET

Bu arařtırmamızda Pierre Loti'nin kaleminden 19. yüzyıl Türkiyesinden kesitler vermeye çalıştık.

Loti, 1876 ile 1913 yılları arasında birkaç kez Türkiye'ye gelmiş, ülkemizin başlıca dört büyük şehirlerinden İstanbul'u, Edirne'yi, Bursa'yı ve Adana'yı gezmiş ve bunların içinde en çok İstanbul'da kalmıştır. Türk kültürünü, örf ve adetlerini, yaşam tarzını burada tanımış, gözlemlemiş ve eserlerinde buralarda gördüklerini yansıtmıştır.

Biz bu çalışmamızı iki ayrı bölüm halinde hazırladık. Birinci bölümde yazarın en çok gezip gördüğü yerlerin ayrıntılarıyla tasvirlerine yer verdik. İstanbul'da gezdiği semtlerden Eyüp, Fatih, Galata, Fener, Şişli, Kandilli, Tarabya ve Hasköy'ün karakteristik özelliklerini, evlerini, çeşmelerini, camilerini, yollarını, ayrıca günlerinin büyük bir bölümünü kayıkta geçirdiği Boğaziçi'ni ve Haliçi tasvir ettik. Diğer yandan İstanbul dışındaki ve Bulgarların balkan savaşları sırasında halkına zulüm ettikleri ve taş taş üzerinde bırakmadıkları ve Edirne'deki genel durumdan, halkının mütevazilik örneği gösterdiği sade, batı tesiri altında kalmamış bir Türk şehri özelliklerini taşıyan güney illerinden Adana'dan, tarihi eserleri ve tabii güzellikleriyle meşhur, Türk izlerinin bulunduğu Bursa'dan farklı açılardan bilgiler aktarmaya çalıştık.

İkinci bölümde ise Loti'nin şahit olduğu Türk halkının hayat tarzına, örf ve adetlerine, Türk erkek ve kadınının o dönemdeki geleneksel giyim ve kuşam şekline, bu iki tür insanın toplumdaki yerlerine ve bir yabancı gözyle bunların nasıl değerlendirildiklerine, halkın günlük işlerini yürüttüğü esnaf gruplarına yer vermeye çalıştık.

BIBLIOGRAPHIE

- AMICIS Edmondo de, İstanbul, K.T.B. Asımlar Matbaası, Ankara, 1986.
- ATABİNEN Rechid saffet, Pierre Loti, Héroïque Ami des Turcs, Association Culturelle Franco-Turque, İstanbul, 1950.
- BONNEMAIN Henri, Pierre Loti, Librairie Armand Colin-Calmann-Lévy, Paris, 1924.
- BRODIN Pierre, Pierre Loti, Milli Eğitim Basımevi, Ankara, 1973. çev. Vahdi Hatay.
- CLERGET Marcel, La Turquie Passé et Présent, Librairie Armand Colin, Paris, 1938.
- DHINGRA Baldoon, l'Orient par Lui-même, Paris, Victor Attinger, 1960.
- DUBOIS Jaques, Romanciers français de l'Instantané au XIX. siècle, Bruxelles, Palais des Académies, 1963.
- FARRERE Claude, Loti, Ernest Flammarion, 1930.
- GUTH Paul, Histoire de la Littérature française, Des ouvrages romantiques à la grande guerre, Fayard, 1967.
- HİSAR Abdülhak Şinasi, İstanbul ve Pierre Loti, Baha Matbaası, İstanbul, 1958.
- JOURDA Pierre, l'Exotisme Dans la Littérature Française Depuis Chateaubriand, Paris, 1938.

- KOMAN Mes'ud, Eyub Sultan Loti Kahvesi Çevresi, Güler Basımevi, İstanbul.
- KÜÇÜK Sabahattin, Yeni Mecmua, thèse,
- LEMAITRE Jules ,Les Contemporains, Librairie H. Lecène et H.Oudin, Paris, 1889.
- LOTI Pierre, Les Massacres d'Arménie, Calmann-Lévy, éditeurs, Paris, 1918.
- LOTI Pierre, Fantome d'Orient, Calmann-Lévy, éditeurs, Paris, 1920.
- LOTI Pierre, Les Alliés Qu'il Nous Faudrait, Calmann-Lévy, Paris, 1919.
- LOTI Pierre, Aziyadé, Calmann-Lévy, Paris, 1949.
- LOTI Pierre, Suprêmes Visions d'Orient, Calmann-Lévy, Paris 1921
- LOTI Pierre, Les Désenchantées, Calmann-Lévy, éditeurs, Paris, 1906.
- LOTI Pierre, La Mort de Notre Chère France en Orient, Calmann-Lévy, éditeurs, Paris, 1920.
- LOTI Pierre, Turquie Agonisante, Calmann-Lévy, Paris, 1913.
- MANTRAN Robert, Histoire de l'Empire Ottoman, Librairie Fayard, 1989.
- MARIEL Jean, Pierre Loti, Bibliothèque Internationale E. Sansot , Paris.

- MAURIAC François, Mes Grands Hommes, édition de Rocher, Monaco, 1949.
- MILLWARD Keith G., L'oeuvre de Pierre Loti et l'Esprit "fin de siècle", Paris, Nizet, 1955.
- NICOLAS Serban, Pierre Loti, 1924.
- QUELLA-VILLEGGER Alain, Pierre Loti, l'Incompris, Presses de la Renaissance, Paris, 1986.
- ROUX Jean-Paul, La Turquie, Payot, Paris, 1953.
- ROUX Jean-Paul, Histoire des Turcs, Librairie Arthème Fayard, 1984
- ROUX Jean-Paul, La religion des Turcs et des Mongols, Payot, Paris, 1984.
- SAYAR Mediha, Fransız Edebiyatında İstanbul, Varlık Yayınevi, İstanbul, 1964.
- TARİH DÜNYASI, Revue Turque, Tome: 3 , num. 23, 1951.
- TAVERNIER Jean Baptiste, Les Six Voyages en Turquie et en Perse, Librairie François Maspéro, Paris, 1981.
- THEVENOT Jean, l'Empire de Grand Turc, Calmann-Lévy, Paris, 1965.
- TONGAS Gérard, La Turquie, Librairie orientaliste, Paul Gauthner, 1939.
- TRAZ Robert de, Pierre Loti, Librairie Hachette, Paris, 1948.

- ULUÇAY Çağatay, Harem, Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1971.
- VALENCE Fadette et Viaud (Samuel-Pierre Loti), La Famille de Pierre Loti ou l'Education Passionnée, Paris, Calmann-Lévy, 1940.



TABLE DES MATIERES

I		
	INTRODUCTION.....	1
II	DEVELOPPEMENT	
	Première Partie : L'exotisme et la Turquie dans l'esprit occidental.....	9
	Chapitre 1 : L'exotisme et la Turquie Dans l'esprit occidental.....	11
	Chapitre 2 : Les quartiers d'Istanbul.....	21
	Chapitre 3 : Le Bosphore et la Corne d'Or.....	41
	Chapitre 4 : Les autres régions visitées par Loti.....	57
	Deuxième Partie:Le mode de vie et les moeurs turques.....	70
	Chapitre 1 :Les moeurs et la religion.....	73
	Chapitre 2 :La femme turque.....	91
	Chapitre 3 :L'homme turc et ses fonctions dans la société.....	101
	Chapitre4 :Le mode de vie des hommes turcs et leurs professions.....	112
III		
	CONCLUSION.....	122
	ÖZET.....	125
	BIBLIOGRAPHIE.....	126
	TABLE DES MATIERES.....	130